

Séminaire oral du 13 janvier 1971

Jacques Lacan

« D'un discours », ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense l'année dernière vous avoir assez fait sentir ce qu'il faut entendre par ce terme discours. Je rappelle le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ces termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé à qui voudrait s'y employer de préciser ce qui justifie que ces glissements qui auraient pu être plus diversifiés, je les ai réduits à 4. Le privilège de ces quatre, si personne ne s'y emploie, peut-être cette année vous en donnerais-je en passant l'indication. Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre *l'Envers de la psychanalyse*.

Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse, ce qui fait que ce discours fait poser la question d'un endroit et d'un envers, puisque vous savez l'importance de l'accent qui est mis dans la théorie, dès son émission par Freud, l'importance de l'accent qui est mis sur la double inscription. Or ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double à l'endroit, à l'envers, sans qu'ait à être franchi un bord. C'est la structure dès longtemps bien connue, dont je n'ai eu qu'à faire usage, dite de la bande de Moebius.

Ces places et ces éléments, c'est où se désigne que ce qui est à proprement parler discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet bien qu'il le détermine. C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. Rappelez-vous mes termes au temps où j'intitulais un certain rapport de la fonction et du champ de la parole et du langage dans la psychanalyse.

Intersubjectivité, écrivais-je alors, et Dieu sait à quelle fausse trace l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au devant que du malentendu. Inter certes en effet, c'est ce que seule la suite m'a permis d'énoncer d'une inter-signifiante, subjectivité de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant où le sujet n'est pas. C'est bien en cela que pour ce que là où il est représenté il est absent, que représenté tout de même il se trouve ainsi divisé.

Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut plus être énoncé comme quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure où quelque part il se trouve aliéné d'une façon irréductible. D'où mon énoncé du discours introductif : « d'un discours », je m'arrête : ce n'est pas le mien. C'est de cet énoncé du discours comme ne pouvant être comme tel discours d'aucun, particulier, mais se fondant d'une structure et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ses termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

A ceux qui n'ont pu l'année dernière suivre ces énoncés qui sont donc préalables, j'indique que la parution qui date déjà de plus d'un mois de *Scilicet* (2-3) leur en donnera les références principales. *Scilicet* (2-3), parce que c'est un écrit, est un événement sinon un avènement de discours.

D'abord en ceci c'est que celui dont je me trouve instruit sans qu'on puisse éluder qu'il nécessite votre presse, autrement dit que vous soyez là, et très précisément sous cet aspect dont quelque chose de singulier fait la presse, assurément avec, disons, les incidences de notre histoire, il est quelque chose qui se touche, qui renouvelle la question de ce qu'il peut en être du discours en tant qu'il est le discours du maître.

Ce quelque chose qui ne peut faire que de lier quelque chose dont on s'interroge à le dénommer, n'allons pas trop vite à nous servir du mot révolution.

Mais il est clair qu'il faut discerner de ce qu'il en est de ce qui, en somme, me permet de poursuivre mes énoncés de cette formule : *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Deux traits sont ici à retenir dans ce numéro de *Scilicet*. C'est ce que je mets à l'épreuve, somme toute à peu près, à quelque chose près qui est en plus, mon discours de l'année dernière dans une configuration qui justement se caractérise par l'absence de ce que j'ai appelé cette presse de votre présence. Et pour y mettre son plein accent, je la dirais de ces termes... ce que cette présence signifie, je l'épinglerai du plus-de-jour pressé

Car c'est très précisément de cette figure que peut être estimée, si elle va au-delà d'une gêne, comme on dit, concernant trop de semblance dans le discours où vous êtes inscrits, le discours universitaire, celle qu'il est facile de dénoncer d'une neutralité par exemple que ce discours ne peut prétendre soutenir, d'une sélection compétitive quand il ne s'agit que des signes qui s'adressent aux avertis, d'une formation du sujet quand il s'agit de bien autre chose.

Pour aller au-delà de cette gêne des semblants, pour que quelque chose s'espère qui permette d'en sortir, rien ne le permet que de poser qu'un certain mode, qu'un certain mode de rigueur dans l'avancement d'un discours ne clive en position dominante dans ce discours ce qu'il en est de ce triage de ces globules de plus-de-jour au titre de quoi vous vous trouvez dans le discours universitaire pris.

C'est précisément que quelqu'un, à partir du discours analytique, se mette à votre regard dans la position de l'analysant - ce n'est pas nouveau, je l'ai déjà dit, mais personne n'y a fait attention -, ce qui constitue l'originalité de cet enseignement et ce qui motive ce que vous lui apportez de votre presse, c'est ce qu'à parler à la radio j'ai mis à l'épreuve de cette soustraction précisément de cette présence cet espace où vous vous pressez, annulé et remplacé par le *Il existe* pur de cette inter-signifiante dont je parlais tout à l'heure pour qu'y vacille le sujet.

C'est simplement une [aiguillage (1) vers quelque chose dont l'avenir dira la portée possible.

Il est un autre trait dans ce que j'ai appelé cet événement, cet avènement de discours, c'est cette chose imprimée qui s'appelle *Scilicet*, c'est - comme un certain nombre déjà le savent - qu'on y écrit sans signer.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Que chacun de ces noms qui se trouvent mis en colonne à la dernière page de ces trois numéros qui constituent une année peut être permuté avec chacun des autres, affirmant de là qu'aucun discours ne saurait être d'auteur.

Là ça parle, dans l'autre cas, c'est [] (2); là l'avenir dira si c'est la formule que, disons dans 5, 6 ans, adopteront toutes les revues, les revues bien s'entend... enfin, on verra !

Je n'essaie pas, dans ce que je dis, de sortir de ce qui est ressenti, éprouvé dans mes énoncés comme accentuant, comme tenant à l'artefact du discours. C'est dire bien sûr - c'est la moindre des choses - que, ce faisant, ça exclut que je prétende tout en couvrir.

Ca ne peut être un système.

Ca n'est à ce titre pas une philosophie.

Il est clair qu'à quiconque qui prend sous le biais où l'analyse nous permet de redoubler ce qu'il en est du discours, ceci implique qu'on se déplace, dirais-je, dans un « des-univers ».

Ce n'est pas la même chose qu'un divers. Mais même à ce divers je ne répugnerais pas, et pas seulement pour ce qu'il implique de diversité, mais jusqu'à ce qu'il applique de diversion.

Il est très clair aussi que je ne parle pas de tout, que même dans ce que j'énonce ça résiste à ce qu'on parle de tout à son propos. Ca se touche du doigt tous les jours. Même sur ce que j'énonce que je ne dise pas tout, cela est autre chose, je l'ai déjà dit, ça tient à ceci que la vérité n'est qu'à mi-dire.

Ce discours donc qui se confine à n'agir que dans l'artefact n'est en somme que le prolongement de la position de l'analyste, en tant qu'elle se définit de mettre le poids de son « plus-de-jour » à une certaine place. C'est néanmoins la position qu'ici je ne saurai soutenir, très précisément de n'être pas dans cette position de l'analyste. Comme je l'ai dit tout à l'heure, à ceci près qu'il vous y manque le savoir, c'est plutôt vous qui y seriez, dans votre presse.

Ceci dit, quelle peut être la portée de ce que dans cette référence j'énonce : *D'un discours qui ne serait pas du semblant ?*

Ça peut s'énoncer de ma place et en fonction de ce que j'ai énoncé précédemment, c'est un fait en tout cas que je l'énonce. Remarquez que c'est un fait aussi puisque je l'énonce. Vous pouvez n'y voir que du feu, c'est-à-dire penser qu'il n'y a rien de plus que le fait que je l'énonce.

Seulement si j'ai parlé à propos du discours d'artefact, c'est que pour le discours il n'y a rien de fait, si je puis dire, déjà, et il n'y a de fait que du fait du discours. Le fait énoncé est tout ensemble le fait du discours. C'est ça que je désigne par le terme d'artefact, et bien entendu c'est ce qu'il s'agit de réduire, parce que si je parle d'artefact, ce n'est pas pour en faire surgir l'idée de quelque chose qui serait autre, d'une nature dont vous auriez tort de vous y engager pour en affronter les embarras parce que vous n'en sortiriez pas. La question ne s'instaure pas dans les termes : est-ce ou n'est-ce pas dicible ? Mais dans ceci : c'est dit ou ce n'est pas dit.

Je pars de ce qui est dit dans un discours dont l'artefact est supposé suffire à ce que vous soyez là. Ici coupure, car je n'ajoute pas : à ce que vous soyez là à l'état de plus-de-jour pressé. J'ai dit *coupure* parce qu'il est questionnable de savoir si c'est en tant que plus-de-jour pressé déjà que mon discours vous rassemble. Il n'est pas tranché, quoi qu'en pense tel ou tel, que ce soit ce discours, celui de la suite des énoncés que je vous présente, qui vous mette vous dans cette position d'où il est questionnable par le, par le *pas* d'un discours qui ne serait pas du semblant.

Du semblant, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ça veut dire dans cet énoncé ?

Du semblant de discours par exemple. Vous le savez, c'est la position dite du logico-positivisme, c'est que si à partir d'un signifié à mettre à l'épreuve de quelque chose qui tranche par oui ou par non, ce qui ne permet pas de s'offrir à cette épreuve, voilà ce qui est défini ne vouloir rien dire, mais avec ça, on se croit quitte d'un certain nombre de questions qualifiées de métaphysiques. Ce n'est pas certain que j'y tiens. Mais je tiens à faire remarquer que la position du logico-positivisme est intenable, en tout cas à partir de l'expérience analytique notamment.

Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle.

Et je dirai plus : que l'interprétation y reste toujours du même niveau, elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie.

Nous verrons tout à l'heure les schémas de l'implication, j'entends de l'implication logique, dans les formes les plus classiques, ces schémas d'eux-mêmes nécessitent le fonds de ce véridique en tant qu'il n'appartient qu'à la parole, fût-elle à proprement parler, insensée.

Le passage de ce moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours en tant que représentant de la représentation est renvoyé, disqualifié. Et s'il peut l'être, c'est parce qu'en quelque partie il l'est toujours déjà, que c'est ça que l'on appelle le refoulement.

Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité. Effet de vérité, ce n'est pas du semblant et l'Oedipe est là pour vous apprendre, si vous me permettez, pour vous apprendre que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend ressemblant, il le propage : un peu de sciure et le cirque recommence !

C'est bien pour cela que c'est au niveau de l'artefact de la structure du discours que peut s'élever la question d'un discours qui ne serait pas du semblant. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Je demande où il y a un paradoxe. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus vrai que l'énonciation « je mens » ?

Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si ce « je mens », vous le mettez sur un papier à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire « je mens ». C'est même très certainement la seule vérité qui, à l'occasion, ne soit pas brisée. Car qui ne sait qu'à dire que « je ne mens pas », on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose

de faux. Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit quand elle parle, celle dont j'ai dit qu'elle parle « je » qui s'énonce comme oracle, qui parle ?

Ce semblant, c'est le signifiant, en lui-même. Qui ne voit que ce qui le caractérise, ce signifiant, dont au regard des linguistes je fais cet usage qui les gêne ? (coupure)

Il s'en est trouvé pour écrire ces lignes destinées à bien avertir que sans doute Ferdinand de Saussure n'en avait pas la moindre idée. Qu'est-ce qu'on en sait ? Ferdinand de Saussure faisait comme moi : il ne disait pas tout. La preuve, c'est qu'on a trouvé dans ces papiers des choses qu'il n'a jamais voulu faire sortir.

Le signifiant, on croit que c'est une bonne petite chose qui est apprivoisée par le structuralisme, on croit que c'est l'Autre en tant qu'Autre, et la batterie du signifiant, et tout ce que j'explique bien sûr. Bien entendu, cela vient du ciel parce que je suis un idéaliste pour l'occasion.

Artefact ai-je dit d'abord, bien sûr. L'artefact, c'est absolument certain que ce soit notre sort de tous les jours. Nous le trouvons à tous les coins de rue, à la portée du moindre geste de nos mains. S'il y a quelque chose qui soit un discours soutenable, en tout cas soutenu, celui de la science, nommément, ce n'est peut-être pas vain de se souvenir qu'il est parti très spécialement de la considération de semblant.

Le départ de la pensée scientifique, je parle de l'histoire, qu'est-ce que c'est ? L'observation des astres, qu'est-ce que c'est si ce n'est la constellation, c'est-à-dire le semblant typique. Les pas premiers de la physique moderne, autour de quoi est-ce que ça tourne au départ ? Non pas, comme on le croit, des éléments, car les éléments, les quatre, même si vous y ajoutez la quintessence, c'est déjà du discours, du discours philosophique, et comment ! C'est des météores. Descartes fait un traité des météores. Le pas décisif, un des pas décisifs tourne autour de la théorie de l'arc-en-ciel.

Et quand je parle d'un météore, c'est quelque chose qui se définit d'être qualifié comme tel d'un semblant. Personne n'a jamais cru que l'arc-en-ciel, même parmi les gens les plus primitifs, que l'arc-en-ciel était quelque chose, qui était là, courbé, dans le ciel. C'est en tant que météore qu'il est interrogé. Le météore le plus caractéristique, le plus originel, celui dont il est hors de doute qu'il est lié à la structure même du discours, c'est le tonnerre, et si j'ai terminé mon *Discours de Rome* sur l'évocation du tonnerre, ce n'est pas seulement comme ça par fantaisie, il n'y a pas de nom-du-père de l'arc sans le tonnerre, dont tout le monde sait très bien qu'on ne sait même pas le signe de quoi c'est le tonnerre, c'est la figure même du semblant. C'est en cela qu'il n'y a pas de semblant qui... , tout ce qui est discours ne peut que se donner en semblant.

Eh bien, c'est Epicure, soit ! à part de ce quelque chose qui s'appelle signifiant, qui nous donne la lumière : ce que je vous ai produit aujourd'hui est identique à ce statut comme tel du semblant.

D'un discours qui ne serait pas du semblant ... pour que ça fasse énoncé, il faut donc que d'aucune façon ce *du semblant* ne soit complétable de la référence de discours, c'est d'autre chose qu'il s'agit, du référent sans doute, contenez-vous un tout petit peu. Ce référent n'est pas probablement tout de suite l'objet, puisque justement ce que ça veut dire,... c'est que ce référent, c'est justement du semblant.

Le semblant dans lequel le signifiant est identique à lui-même, c'est un des pôles du terme de semblant, c'est le semblant dans la nature, ce n'est pas pour rien que, lisez Rabelais ... qu'aucun discours qui évoque la nature n'a jamais fait que de partir de ce qui dans la nature est semblant.

Car la nature en elle-même, je n' parle pas de la nature animale, dont il est bien évident qu'elle en sait un bout. C'est même ce qui fait qu'il y a de doux rêveurs... Pensez que toute entière la nature animale, n'est-ce pas, des poissons aux oiseaux, chante la louange divine, ça va de soi. Pourquoi ils ouvrent comme ça quelque chose, une tête, une bouche, un opercule ? C'est un semblant manifeste, et elle nécessite cette nuance quand nous entrons dans quelque chose dont l'efficace n'est pas tranché pour la simple raison que nous ne savons pas comment cela s'est fait qu'il y a eu si je puis dire accumulation de signifiants.

Car les signifiants, je viens de vous le dire, sont répartis dans le monde, dans la nature, ils sont là à la pelle.

Et pour que naisse le langage - c'est déjà quelque chose que d'amorcer ça - pour que naisse le langage, il a fallu que quelque part s'établisse ce quelque chose que je vous ai déjà indiqué à propos du pari : c'était le pari de Pascal, nous ne nous en souvenons pas.

Supposez ceci, n'est-ce pas ! L'ennuyeux c'est que ça suppose déjà le fonctionnement du langage, parce qu'il s'agit de l'inconscient. L'inconscient et son jeu, cela veut dire que parmi les nombreux signifiants qui courent le monde, il va y avoir en plus le corps morcelé.

Il y a quand même des choses qui... dont on peut partir en pensant qu'elles existent déjà. Elles existent déjà dans un certain fonctionnement où nous ne serions pas forcés de considérer l'accumulation du signifiant.

C'est des histoires de territoire. Si le signifiant, votre bras droit, va dans le territoire du voisin faire la cueillette, ce sont des choses qui arrivent tout le temps, à ce moment votre voisin saisit votre signifiant bras droit et vous le rebalance par-dessus la chose mitoyenne. C'est ce que vous appelez curieusement projection. C'est une façon de s'entendre. C'est d'un phénomène comme ça qu'il faudrait partir.

Si votre bras droit chez votre voisin n'était pas entièrement occupé à la cueillette des pommes, s'il était resté tranquille, il est assez probable que votre voisin l'aurait adoré, c'est l'origine du signifiant maître, un bras droit, le sceptre. Le signifiant-maître, ça ne demande qu'à commencer comme cela tout au début.

Il en faut malheureusement un peu plus, c'est un schéma très satisfaisant, en plus ça vous donne le sceptre, tout de suite vous voyez la chose se matérialiser comme signifiant. Le procès de l'histoire se montre, d'après tous les témoignages, dans ce qu'on a un tout petit peu plus compliqué.

Il est certain que la petite parabole, celle par laquelle j'avais commencé d'abord, n'est-ce pas, le bras qui vous est re-renvoyé d'un territoire à l'autre, c'est pas forcé que ce soit votre bras qui vous revienne, parce que les signifiants, c'est pas individuel. On ne sait pas lequel est à qui.

Alors, vous voyez là, nous entrons dans une espèce d'autre jeu originel quant à la fonction du hasard, que celui d'Oedipe. Vous me faites un monde pour l'occasion, disons un schéma, un support, divisé comme ça en un certain nombre de cellules territoriales.

Cela se passe à un certain niveau, celui où il s'agit de produire, où il s'agit de comprendre un peu ce qui s'est passé. Après tout, non seulement on peut recevoir un bras qui n'est pas le sien par ce processus d'expulsion que vous avez appelé on ne sait pourquoi projection, si ce n'est que ça vous est projeté, bien sûr ! non seulement un bras qui n'est pas le vôtre, mais plusieurs autres bras. Alors à partir de ce moment-là, cela n'a plus d'importance que ce soit le vôtre ou que ce ne soit pas le vôtre. Mais enfin comme après tout, de l'intérieur d'un territoire, on ne connaît que ses propres frontières et que l'on n'est pas forcé de savoir que sur cette frontière il y a six autres territoires, on balance ça un petit peu comme on peut, et alors il se peut que ces territoires il y en ait une pluie. L'idée du rapport qu'il peut y avoir entre le rejet de quelque chose et la naissance de ce que je vous appelais tout à l'heure le signifiant maître est certainement une idée à retenir.

Mais pour qu'elle prenne tout son prix, il faut certainement qu'il y ait eu par un processus de hasard en certains points accumulation de signifiants. A partir de là, peut se concevoir quelque chose qui soit la naissance d'un langage. Ce que nous voyons à proprement parler s'édifier comme premier mode de supporter dans l'écriture ce qui sert de langage en donne en tout cas une certaine idée : chacun sait que la lettre A est une tête de taureau renversée et qu'un certain nombre d'éléments comme celui-là (3) laissent encore leur trace.

Ce qui est important, c'est de ne pas aller trop vite et de voir où continuent de rester les trous. Par exemple, il est bien évident que le départ de cette esquisse était déjà lié à quelque chose de marquant le corps d'une possibilité d'ectopie et de balade, qui évidemment reste problématique. Mais après tout, là encore, tout est toujours là.

Nous avons enfin, c'est un point très sensible que nous pouvons encore contrôler tous les jours, il n'y a même pas très longtemps, cette semaine, quelque chose, une très jolie photo d'un journal dont certainement tout le monde s'est délecté. Les possibilités de l'exercice de découpage de l'être humain sont tout à fait impressionnantes. C'est même de là que tout est parti.

Il reste un autre trou. Vous le savez, on s'est cassé la tête, on a bien fait la remarque que Hegel c'est très joli, mais qu'il y a quand même quelque chose qu'il n'explique pas. Il explique la dialectique du maître et de l'esclave, mais il n'explique pas qu'il y ait une société de maîtres. Il est tout à fait clair que ce que je viens de vous expliquer est certainement intéressant en ceci que par le seul jeu de la projection, de la rétorsion, il

est clair qu'au bout d'un certain nombre de coups, il y aura certainement, je dirai, une moyenne de signifiants plus importante dans certains territoires que dans d'autres.

Mais enfin il reste encore à voir comment ces signifiants vont pouvoir dans un territoire faire société de signifiants. Il convient de ne jamais laisser dans l'ombre ce qu'on n'explique pas sous prétexte que l'on a réussi à donner un petit commencement d'explication.

Quoi qu'il en soit, l'énoncé de notre titre de cette année *D'un discours qui ne serait pas du semblant* concerne quelque chose qui a à faire avec l'économie.

Ici, le « du semblant », nous tairons « à lui-même », il n'est pas semblant d'autre chose, il est à prendre au sens du génitif objectif. Il s'agit du semblant comme objet propre dont se règle l'économie du discours.

Est-ce que nous allons dire que c'est aussi un génitif subjectif ?

Est-ce que le « du semblant » concerne aussi ce qui tient le discours ?

Seul le mot subjectif est ici à repousser, pour la simple raison que le sujet n'apparaît qu'une fois instaurée quelque part cette liaison des signifiants.

Qu'un sujet ne saurait être produit que de l'articulation signifiante.

Qu'un sujet comme tel ne maîtrise jamais en aucun cas cette articulation mais en est à proprement parler déterminé. Un discours, de sa nature, fait semblant comme on peut dire qu'il fait florès ou qu'il fait léger ou qu'il fait chic.

Si ce que j'énonce de la parole est justement vrai d'être toujours très authentiquement ce qu'elle est, au niveau où nous sommes de l'objectif et de l'articulation, c'est donc très précisément comme objet de ce qui se produit dans le discours que le semblant se pose.

D'où le caractère à proprement parler insensé de ce qui s'articule. Mais il faut dire que c'est bien là que se révèle ce qu'il en est de la richesse du langage, à savoir qu'il détient une logique qui dépasse de beaucoup tout ce que nous arrivons à en cristalliser, à en détacher.

J'ai employé la forme hypothétique : *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Chacun sait les développements qu'a pris après Aristote la logique de mettre l'accent sur la fonction hypothétique. Tout ce qui s'est articulé de donner la valeur « Vrai » ou « Faux » à l'articulation de l'hypothèse et à combiner ce qui en résulte, de l'implication d'un terme à l'intérieur de cette hypothèse comme étant signalée comme vraie. C'est l'inauguration de ce qu'on appelle le *modus bonens* et bien d'autres modes encore, chacun sait ce que l'on en a fait.

Il est frappant qu'au moins à ma connaissance, jamais personne nulle part n'ait individualisé la ressource que comporte l'usage de cet hypothétique sous la forme négative.

Chose frappante, si l'on se réfère par exemple à ce qui en est recueilli dans mes *Ecrits*, quand quelqu'un, à l'époque, à l'époque héroïque où je commençais de défricher le terrain de l'analyse, comme quelqu'un venait contribuer au déchiffrement de la *Verneinung*.

Encore qu'à commenter Freud lettre à lettre, il s'aperçut fort bien, car Freud le dit en toutes lettres, que la *Bejahung* ne comporte qu'un jugement d'attribution.

En quoi Freud vraiment marque une finesse et une compétence tout à fait exceptionnelles à l'époque où il écrit ceci, car seuls quelques logiciens de diffusion modeste pouvaient à la même époque l'avoir souligné.

Le jugement d'attribution, ce qui ne préjuge en rien de l'existence : la seule position d'une *Verneinung* implique l'existence de quelque chose qui est très précisément ce qui est nié

Un discours qui ne serait pas du semblant pose que le discours, comme je viens de l'énoncer, est du semblant.

Ce qui a un grand avantage de le poser ainsi, c'est qu'on ne dit pas du semblant de quoi.

Or c'est là bien sûr, c'est là ce autour de quoi se proposent d'avancer nos énoncés, c'est de savoir de quoi il s'agit là où ce ne serait pas du semblant.

Bien sûr le terrain est préparé d'un pas singulier et timide qui est celui que Freud a fait dans *L'Au-delà du principe de plaisir*. Je ne veux ici - parce que je ne peux pas en faire plus - qu'indiquer le noeud que forment dans ces énoncés la répétition et la jouissance. C'est en fonction de ceci que la répétition va contre le principe du plaisir qui, je dirai, ne s'en relève pas.

L'hédonisme ne peut à la lumière de l'expérience analytique que rentrer dans ce qu'il est, à savoir un mythe philosophique, j'entends un mythe d'une classe parfaitement définie. C'est une thèse et je l'ai énoncée l'année dernière de l'aide qu'ils ont apportée à un certain procès du Maître, en permettant au discours du Maître, comme tel, d'édifier un savoir.

Ce savoir est savoir de Maître.

Ce savoir a supposé, puisque le discours philosophique en porte encore la trace, l'existence en face du Maître d'un autre savoir dont, Dieu merci, le discours philosophique n'a pas disparu sans avoir épinglé - avant - qu'il devait y avoir à l'origine un rapport entre ce savoir et la jouissance.

Celui qui a ainsi clos le discours philosophique, Hegel pour le nommer, bien sûr ne voit que la façon dont par le travail l'esclave arrivera à accomplir quoi ? rien d'autre que le savoir du Maître.

Mais qu'introduit de nouveau ce que j'appellerai l'hypothèse freudienne ?

C'est sous une forme extraordinairement prudente, mais tout de même syllogistique, ceci : si nous appelons principe du plaisir ceci que toujours de par le comportement du vivant il est revenu à un niveau qui est celui de l'excitation minimale et ceci règle son économie.

S'il s'avère que la répétition s'exerce de façon telle qu'une jouissance dangereuse, qu'une jouissance qui outrepassa cette excitation minimale soit ramenée, est-il possible, c'est sous cette forme que Freud énonce la question, qu'il soit pensé que la vie prise elle-même dans son cycle, c'est une nouveauté au regard du monde qui ne la comporte pas universellement, que la vie comporte cette possibilité de répétition qui serait le retour à ce monde-ci en tant qu'il est semblant.

Je vais vous faire remarquer par un graphique au tableau que ceci comporte au lieu d'une suite de courbes d'excitation ascendante et descendante et toutes confinant à une limite, qui est une limite supérieure, la possibilité d'une intensité d'excitation qui peut aussi bien aller à l'infini, ce qui est conçu comme jouissance ne comportant de soi en principe d'autre limite que ce point de tangence inférieur, ce point que nous appellerons suprême en donnant son sens propre à ce mot qui veut dire le point le plus bas d'une limite supérieure,

de même qu'infime est le point le plus haut d'une limite inférieure.

La cohérence donnée du point mortel dès lors conçu, sans que Freud le souligne, comme une caractéristique de la vie, mais à la vérité ce à quoi on ne songe pas est en effet ceci : c'est que l'on confond ce qui est de la non-vie et qui est loin, fichtre, de ne pas remuer ce silence éternel des espaces infinis qui sidérait Descartes. Ils parlent, ils chantent, ils se remuent de toutes les façons à nos regards maintenant. Le monde dît inanimé n'est pas la mort.

[fin de la bande sonore]

la fin du texte qui suit n'est donc pas relue selon le son, il s'agit du dernier paragraphe d'une transcription écrite inédite de cette séance...

La mort est un point, est désignée comme un point-terme, comme un point-terme de quoi ? de la jouissance de la vie. C'est précisément ce qui est introduit par l'énoncé freudien, celui que nous qualifierons de l'hyper-hédonisme si je puis m'exprimer de cette façon.

Qui ne voit pas que l'économie, même celle de la nature, est toujours fait de discours, celui-là ne peut saisir que ceci indique qu'il ne saurait s'agir ici de la jouissance qu'en tant qu'elle est elle-même non seulement fait, mais effet de discours. Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi-dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaisse le relief de cet effet de discours qui jusque-là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir.

Est-ce à dire, pour suivre une de mes formules, qu'en tant que c'était comme impossible qu'il fonctionnait comme réel. J'ouvre la question, car à la vérité rien n'explique que l'irruption du discours de l'Inconscient, tout balbutiant qu'il reste, implique quoi que ce soit dans ce qui le précédait qui fut soumis à sa structure. Le discours de l'inconscient est une émergence, c'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant. Qu'il existât jusque-là comme enseigne, c'est bien en quoi je vous l'ai mis au principe du semblant. Mais les conséquences de son émergence, c'est cela qui doit être introduit comme quelque chose qui change, qui ne peut pas changer, car ce n'est pas du possible. C'est au contraire de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible qu'il aurait quelque chance d'être *un discours qui ne serait pas du semblant*.

1. la version ronéotée propose : « un aiguillage » vers, une ?
2. la version ronéotée propose : « *negieren* », on entend *une* ...
3. mot inaudible

Séminaire oral du 20 janvier 1971

Jacques Lacan

Si je cherchais ces feuilles, ce n'est pas pour me rassurer de ce que j'ai énoncé la dernière fois, dont je n'ai pas le texte à cette heure-ci, je viens de m'en plaindre. Il me revient des propos - je n'ai aucune peine à me donner pour cela - du type de celui-ci, qu'il se trouve que certains se sont demandé en quelques points de mon discours de la dernière fois, comme ils s'expriment, où je veux en venir. D'autres propos me sont revenus d'ailleurs qu'on entend mal au fond de la salle, (rires), je vais m'efforcer, je ne le savais absolument pas la dernière fois, je croyais qu'on avait une aussi bonne acoustique que dans l'amphithéâtre précédent, si on veut bien me faire signe, au moment où... malgré moi, ma voix baissera, j'essaierai de faire de mon mieux.

Donc on a pu en certain moment se demander la dernière fois où je veux en venir. A la vérité, cette sorte de question me paraît assez prématurément être significative, c'est-à-dire que ce sont loin d'être des personnes négligeables, ce sont des personnes fort averties dont le propos m'a été rapporté quelquefois tranquillement par eux-mêmes.

Il serait peut-être, étant donné justement ce que j'ai avancé la dernière fois, plus impliqué de se demander d'où je pars, ou même d'où je veux vous faire partir. Déjà ça, ça a deux sens. Ça veut peut-être dire aller quelque part. Mais ça peut aussi vouloir dire décaniller d'où vous êtes. Où je veux en venir est en tout cas fort exemplaire de ce que j'avance concernant le désir de l'Autre. *Que vuoi ?* Qu'est-ce qu'il veut ? Evidemment, quand on peut le dire tout de suite, on est beaucoup plus dans son assiette. C'est une occasion de remarquer le facteur d'inertie que constitue ce *Que Vuoi ?* au moins quand on peut y répondre. C'est bien pour cela que dans l'analyse on s'efforce de laisser cette question en suspens. Néanmoins j'ai bien précisé la dernière fois que je ne suis pas ici dans la position de l'analyste. De sorte qu'en somme, à cette question, je me crois obligé de répondre, je dois dire, ce disant ce pourquoi j'ai parlé.

J'ai parlé du semblant, j'ai dit quelque chose qui ne court pas les rues tout d'abord, j'ai insisté, j'ai appuyé sur ceci que le semblant, qui se donne pour ce qu'il est, est la fonction primaire de la vérité. Il y a un certain « je parle » qui fait ça, et le rappeler n'est pas superflu pour, à cette vérité qui fait tellement de difficultés logiques, donner sa juste situation.

C'est d'autant plus important à rappeler que s'il y a dans Freud, désigné comme ça un certain temps, s'il y a dans Freud quelque chose qui soit révolutionnaire, je vous ai déjà mis en garde contre l'usage abusif de ce mot, mais il est certain que s'il y a eu un moment où Freud était révolutionnaire, c'est dans la mesure où il mettait au premier plan une fonction qui est aussi celle..., c'est là le seul élément qui leur est commun d'ailleurs, qui est aussi cet élément qu'a apporté Marx, c'est à savoir de considérer un certain nombre de faits comme des symptômes.

La dimension du symptôme, c'est que ça parle, ça parle même à ceux qui ne savent pas entendre, ça ne dit pas tout, même à ceux qui le savent. Cette promotion du symptôme, c'est là le tournant que nous vivons dans un certain registre qui, disons, s'est poursuivi ronronnant pendant des siècles autour du thème de la connaissance. Nous ne pouvons tout de même pas dire que du point de vue de la connaissance, nous soyons complètement dépourvus, et on sent bien ce qu'il y a de désuet dans la théorie de la connaissance quand il s'agit d'expliquer l'ordre de procès que constituent les formulations de la science.

La science physique donne des modèles actuellement. Que nous soyons, parallèlement à cette évolution de la science, dans une position qu'on peut qualifier d'être sur la voie de quelque vérité, voilà ce qui montre une certaine hétérogénéité de statut entre deux registres, à ceci près que dans mon enseignement - et seulement là - on s'efforce d'en montrer la cohérence qui ne va pas de soi, ou qui ne va de soi que pour ceux

qui dans cette pratique de l'analyse en rajoutent quant au semblant. C'est ce que j'essaierai d'articuler aujourd'hui.

J'ai dit une deuxième chose : le semblant n'est pas seulement repérable, essentiel pour désigner la fonction primaire de la vérité, il est impossible sans cette référence de qualifier ce qu'il en est du discours, ce qui définit le discours, ce tout au moins par quoi l'année dernière j'ai essayé de donner un poids à ce terme en en définissant quatre, et je n'ai pu la dernière fois que le rappeler, en rappeler je crois hâtivement les titres, à quoi certains bien sûr ont trouvé que là on perdait pied.

Que faire ? Je ne peux pas refaire, même à titre rapide, l'énoncé de ce dont il s'agit, quoique bien sûr j'aurai à y revenir et à montrer ce qui y est. J'ai indiqué qu'on s'y reporte dans les réponses dites *Radiophonie* du dernier *Scilicet* ce qu'il en est, en quoi consiste cette fonction du discours telle que je l'ai énoncée l'année dernière. Il se supporte de quatre places privilégiées parmi lesquelles une d'entre elles précisément restait innommée, et justement celle qui de chacun de ces discours donne le titre par la fonction de son occupant.

C'est quand le signifiant Maître est à une certaine place que je parle du discours du Maître, quand un certain savoir l'occupe aussi, que je parle de l'Université, quand le sujet dans sa division fondatrice de l'inconscient y est en place, que je parle du discours de l'hystérique, et enfin quand le plus-de-jour l'occupe que je parle du discours de l'analyste. Cette place en quelque sorte sensible, celle d'en haut et à gauche pour ceux qui ont été là et qui s'en souviennent encore, cette place qui est ici occupée dans le discours du Maître par le signifiant en tant que Maître, cette place non désignée encore, je la désigne de son nom, du nom qu'elle mérite : c'est très précisément la place du semblant.

C'est dire après ce que j'ai énoncé la dernière fois à quel point le signifiant, si je puis dire, y est à sa place. D'où le succès du discours du Maître. Ce succès tout de même, il mérite bien que l'on y fasse attention un instant, car enfin qui peut croire qu'aucun Maître n'ait jamais régné par la force ? Surtout au départ, parce qu'enfin, comme nous le rappelle Hegel dans son admirable escamotage, un homme en vaut un autre. Si le discours du Maître fait la ligne, la structure, le point fort autour de quoi s'ordonnent plusieurs civilisations, c'est que le ressort y est tout de même bien d'un autre ordre que la violence. Ce n'est pas dire que nous soyons sûrs d'aucune façon que dans ces sphères dont il faut dire que nous ne pouvons les articuler qu'avec la plus extrême précaution, que dès que nous les épinglons d'un terme quelconque : primitif, prélogique, archaïque ou quoi que ce soit de quelque ordre que ce soit - archaïque, *archein*, ça serait le commencement - pourquoi ? Et pourquoi ce ne serait pas aussi un déchet, cette société primitive ? Mais ça ne vaut rien qui tranche. Ce qui est certain, c'est qu'elle nous montre qu'il n'est pas obligé que les choses s'établissent en fonction du discours du Maître, premièrement.

La configuration mytho-rituelle qui est la meilleure façon de les épingler n'implique pas forcément l'articulation du discours du Maître. Néanmoins, il faut le dire, c'est une certaine forme d'alibi que de nous intéresser tellement à ce qui n'est pas le discours du Maître. Dans la plupart des cas, c'est une façon de noyer le poisson : pendant que l'on s'occupe de ça, on ne s'occupe pas d'autre chose. Et pourtant le discours du Maître est une articulation essentielle et la façon dont je l'ai dite devrait être quelque chose à quoi certains, je ne dis pas vous tous, certains devraient s'employer à rompre leur esprit, parce que ce dont il s'agit et cela aussi je l'ai bien accentué la dernière fois, tout ce qui peut arriver de nouveau et qu'on appelle (1) en insistant sur le tempérament qu'il convient d'y mettre de ce qu'on appelle révolutionnaire, ne peut consister qu'en un changement, qu'en un déplacement du discours, à savoir à chacune de ses places, je voudrais en quelque sorte pour faire image - mais à quelque sorte de crétinisation toute image peut elle conduire ? - représenter par, si l'on peut dire, quatre godets qui auraient chacun leur nom, la façon dont dans ces godets glisse un certain nombre de termes, nommément ceux que j'ai distingués de S1, S2 en tant qu'au point où nous en sommes, S2 constitue un certain corps de savoir, le petit « a » en tant qu'il est directement conséquence du discours du Maître, le \$ qui dans le discours du Maître occupe cette place qui est une place dont nous allons parler aujourd'hui, que j'ai déjà nommée, elle, qui est la place de la vérité.

La vérité n'est pas le contraire du semblant. La vérité, si je puis dire, est cette dimension ou cette demansion, D.E.M.A.N..., si vous me permettez de faire un nouveau mot pour désigner ces godets, cette demansion, qui est strictement corrélative de celle du semblant. Cette demansion, je vous l'ai dit qui, cette dernière, celle du semblant, la supporte.

Alors, quelque chose s'indique tout de même d'où peut en venir ce semblant ...

Il est clair que la question est peut-être un peu à côté, qui est celle, alors là, qui m'est revenue par des voies tout à fait indirectes que je tais, que je salue si elles sont encore là aujourd'hui, qu'elles ne soient pas offensées qu'on les ait entendues au passage ! ... se demandaient en hochant gravement de leur bonnet, paraît-il, « est-ce que c'est un idéaliste pernicieux »? Est-ce que je suis un idéaliste pernicieux ?

Ca me paraît être tout à fait à côté de la question, parce que j'ai commencé - et avec quel accent, je dirai qu'enfin je disais le contraire de ce que j'avais à dire exactement - par mettre l'accent sur ceci que le discours, c'est l'artefact.

Ce que j'amorce avec ça, c'est exactement le contraire, parce que le semblant, c'est le contraire de l'artefact. Comme je l'ai fait remarquer, dans la nature le semblant, ça foisonne. La question, dès qu'il ne s'agit plus de la connaissance, dès qu'on ne croit pas que c'est par la voie de la perception dont nous extrairions je ne sais quelle quintessence, que nous connaissons quelque chose, mais au moyen d'un appareil qui est le discours. Il n'est plus question de l'idée.

La première fois d'ailleurs que l'idée a fait son apparition, elle était un peu mieux située qu'après les exploits de l'évêque Berkeley. C'est de Platon qu'il s'agissait, il s'y demandait où était le réel de ce qui était nommé : un cheval, son idée de l'idée, c'était l'importance de cette dénomination. Dans cette chose multiple et transitoire, d'ailleurs parfaitement obscure à son époque plus qu'à la nôtre, est-ce que toute la réalité d'un cheval n'est pas dans cette idée en tant que ça veut dire le signifiant « un cheval ». Il ne faut pas croire que parce qu'Aristote met l'accent de la réalité sur l'individu, qu'il est beaucoup plus avancé. L'individu, ça veut dire très exactement dire ce que l'on ne peut pas dire, et jusqu'à un certain point, si Aristote n'était pas le merveilleux logicien qu'il est, qui a fait là le pas unique, le pas décisif grâce à quoi nous avons un repère concernant ce que c'est qu'une suite articulée de signifiants, on pourrait dire que dans sa façon de pointer ce qui est l'*ousia*, autrement dit le réel, il se comporte comme un mystique, car le propre de l'*ousia*, c'est lui-même qui le dit, c'est qu'elle ne peut d'aucune façon être attribuée, elle n'est pas dicible. Ce qui n'est pas dicible, c'est précisément ce qui est mystique. Seulement il me semble qu'il n'abonde pas de ce côté-là, mais il laisse la place aux mystiques.

C'est évident que la solution de la question de l'idée ne pouvait pas venir à Platon. C'est du côté de la fonction et de la variable que tout ça trouve sa solution. Mais il est clair que s'il y a quelque chose que je suis, c'est je ne suis pas nominaliste, je veux dire que je ne pars pas de ceci que le nom, c'est quelque chose qui se plaque comme ça sur du réel.

Et il faut choisir : si on est nominaliste, il faut complètement renoncer au matérialisme dialectique. De sorte qu'en somme la tradition nominaliste qui est à proprement parler le seul danger d'idéalisme qui peut se produire ici dans un discours tel que le mien est très évidemment écartée. Il ne s'agit pas d'être idéaliste ou réaliste comme on l'était au Moyen-Âge, un réalisme des universaux, mais il s'agit de désigner, de pointer ceci que notre discours, notre discours scientifique, ne trouve le réel qu'à ce qu'il dépende de la fonction du semblant.

Les effets de l'articulation - j'entends algébrique - du semblant, et comme tel, il ne s'agit que de lettre, voilà le seul appareil au moyen de quoi nous désignons ce qui est réel. Ce qui est réel, c'est ce qui fait trou dans ce semblant, dans ce semblant articulé qu'est le discours scientifique. Le discours scientifique progresse sans plus même se préoccuper s'il est ou non semblant. Il s'agit seulement que son réseau, que son filet, que son lattis, comme on dit, fasse apparaître, les bons trous à la bonne place. Il n'a de référence que l'impossible auquel aboutissent ses déductions : cet impossible, c'est le réel. L'appareil du discours, en tant que c'est lui dans sa rigueur qui rencontre les limites de sa consistance, voilà avec quoi nous visons dans la vie quelque chose qui est le réel. Ce qui nous importe dans ce qui nous concerne à savoir le champ de la vérité - et pourquoi est-ce le champ de la vérité seulement ainsi qualifiable qui nous concerne, je vais essayer de l'articuler aujourd'hui - pour ce qui nous concerne, nous avons affaire à quelque chose qui se rend compte

qu'il diffère de cette position dans la physique du réel. Ce quelque chose qui résiste, qui n'est pas pliable à tout sens, qui est conséquence de notre discours, cela s'appelle le fantasme.

Mais ce qui est à éprouver, ce sont ses limites, c'est sa structure, sa fonction. Le rapport dans un discours d'un des termes, du petit *a*, le plus-de-jouir, à l'\$ du sujet, soit précisément le point qui dans le discours du Maître est rompu, voilà ce que nous avons à éprouver dans sa fonction quand dans la position toute opposée, celle où le petit *a* occupe cette place, c'est le sujet qui est en face. La place où il est interrogé, c'est là que le fantasme doit prendre son statut, son statut qui est défini par la part même d'impossibilité qu'il y a dans l'interrogation analytique.

Pour éclairer ce qu'il en est d'où je veux en venir, j'irai à ce que je veux aujourd'hui marquer de ce qu'il en est de la théorie analytique. A ce titre, je ne reviens pas, je saute par-dessus la fonction qui s'exprime d'une certaine façon de parler que j'ai ici m'adressant à vous.

Je ne puis faire néanmoins que d'attirer votre attention sur ceci que si la dernière fois, je vous ai interpellés du terme qui a pu paraître impertinent - à combien juste titre - à beaucoup, de « plus-de-jouir pressé », - devrais-je parler alors de quelque espèce de caviar, de signal pressé - ça a pourtant un sens, un sens qui est celui de ce que je préserve mon discours qui en aucun cas n'a le caractère de ce que Freud a désigné comme le discours du leader. C'est bien au niveau du discours qu'au début des années 20, Freud a articulé dans *Massen Psychologie und Ich Analyse* quelque chose qui singulièrement s'est trouvé être au principe du phénomène nazi. Reportez-vous au schéma qu'il nous donne dans cet article à la fin du chapitre *L'identification*. Vous y verrez presque là en clair indiquées les relations du grand I et du petit *a*. Vraiment le schéma semble fait pour qu'y soient portés les signes lacaniens.

Ce qui dans un discours s'adresse à l'Autre comme un « tu » fait surgir l'identification à quelque chose qu'on peut appeler l'idole humaine. Si j'ai parlé la dernière fois du sang rouge comme étant le sang le plus vain à propulser contre le semblant, c'est bien parce que, vous l'avez vu, on ne saurait s'avancer pour renverser l'idole sans tout aussitôt après prendre sa place, comme on sait que c'est ce qui s'est passé pour un certain type de martyrs.

C'est bien dans la mesure où quelque chose dans tout discours qui fait appel au « tu » provoque à l'identification camouflée, secrète, qui n'est que celle à cet objet énigmatique qui peut être rien du tout, le tout petit plus-de-jouir d'Hitler qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache, voilà ce qui a suffi à cristalliser des gens qui n'avaient rien de mystique, qui étaient tout ce qu'il y a de plus engagés dans le procès du discours du capitalisme avec ce que cela comporte de mise en question du plus-de-jouir sous sa forme de plus-value. Il s'agissait de savoir si à un certain niveau, on en aurait encore son petit bout. Et c'est bien cela qui a suffi à provoquer cet effet d'identification.

Il est amusant simplement que cela ait pris la forme d'une idéalisation de la race, à savoir de la chose qui dans l'occasion était la moins intéressée. Mais on peut trouver d'où procède ce caractère de fiction. On peut le trouver. Ce qu'il faut dire simplement, c'est qu'il n'y a aucun besoin de cette idéologie pour qu'un racisme se constitue, qu'il suffit d'un plus-de-jouir qui se reconnaisse comme tel et que quiconque s'intéresse un peu à ce qui peut advenir fera bien de se dire que toutes les formes de racisme en tant qu'un plus-de-jouir suffit très bien à le supporter, voilà ce qui maintenant est à l'ordre du jour.

Voilà ce qui pour les années à venir nous pend au nez, vous allez mieux saisir pourquoi quand je vous dirai ce que la théorie, l'exercice authentique de la théorie analytique nous permet de formuler quant à ce qu'il est du plus-de-jouir.

On s'imagine qu'on dit quelque chose quand on dit que ce que Freud a apporté c'est la sous-jacence de la sexualité à tout ce qu'il en est du discours.

On dit cela quand on a été un tout petit peu touché par ce que j'énonce de l'importance du discours pour définir l'inconscient, et puis qu'on ne prend pas garde que je n'ai pas encore, moi, abordé ce qu'il en est de ce terme : sexualité, rapport sexuel.

Il est étrange certes, et il n'est pas étrange que d'un seul point de vue, le point de vue de la charlatanerie qui préside à toute action thérapeutique dans notre société, il est étrange qu'on ne se soit pas aperçu du monde qu'il y a entre le terme sexualité partout où il commence, où il commence seulement à prendre une substance biologique, et je vous ferai remarquer que, s'il y a quelque part où on peut commencer de s'aperce-

voir du sens que ça a, c'est plutôt du côté des bactéries, du monde qu'il y a entre ça et ce dont il s'agit concernant ce que Freud énonce : les relations que l'inconscient révèle.

Quels que soient les trébuchements auxquels lui-même a pu succomber dans cet ordre, ce que Freud révèle dans le fonctionnement de l'Inconscient n'a rien de biologique. Cela n'a le droit de s'appeler sexualité que parce qu'on appelle rapport sexuel complètement légitime d'ailleurs, jusqu'au moment où on se sert de sexualité pour désigner autre chose, à savoir ce que l'on étudie en biologie, à savoir le chromosome et sa combinaison, XY, XX, XXY, cela n'a absolument rien à faire avec ce dont il s'agit qui a un nom parfaitement énonçable et qui s'appelle les rapports de l'homme et de la femme.

Il convient de partir de ces deux termes avec leurs sens pleins, avec ce que cela comporte de relations parce qu'il est très étrange quand on voit les petits essais timides, comme ça, que les gens font pour penser à l'intérieur des cadres d'un certain appareil qui est celui de l'institution psychanalytique, on s'aperçoit que tout n'est pas réglé par les ébats de ce qu'on nous donne comme conflictuel et ils voudraient bien autre chose : du non-conflictuel, ça repose. Et alors, là ils s'aperçoivent par exemple de ceci, c'est qu'on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon. Ce n'est pas du tout pareil. Ils s'émerveillent de ça. Et alors, je vous le signale, parce que d'ici que je me retrouve en enseignant au mois de février, le deuxième mercredi de février, vous aurez peut-être eu le temps de lire quelque chose (2), enfin, ça fera monter le tirage, qui s'appelle *Sex and Gender* ; c'est en anglais. C'est d'un nommé (3)

C'est très intéressant à lire, à deux points de vue, d'abord parce que ça donne sur un sujet important celui des transsexualistes un certain nombre de cas très bien observés avec leurs corrélats familiaux. Vous savez peut-être que le transsexualisme, ça consiste très précisément en un désir très énergique de passer par tous les moyens à l'autre sexe, fût-ce à se faire opérer quand on est du côté mâle.

Voilà. Ce transsexualisme avec les coordonnées, les observations qui sont là, vous y apprendrez certainement beaucoup de choses, car ce sont des observations tout à fait utilisables. Vous y apprendrez également ceci, le caractère complètement inopérant de l'appareil dialectique avec lequel l'auteur de ce livre traite ces questions, et qui font que surgissent tout à fait directement les plus grandes difficultés qu'il rencontre pour expliquer ces cas.

Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par lui, faute bien entendu de tout repère, la fonction lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, ce qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas, mais qu'importe.

L'important est ceci : c'est que pour parler d'identité de genre, ce qui n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer dans ces termes, l'homme et la femme, il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre homme et femme et que pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement ; que rien ne nous permet dans ces définitions de l'homme et de la femme de les abstraire de l'expérience parlante complète jusques et y compris dans les institutions où elle s'exprime, à savoir le mariage.

Si on ne comprend pas qu'il s'agit à l'âge adulte de faire homme, que c'est cela qui constitue la relation à l'autre partie, que c'est à la lumière, au départ, en partant de ceci qui constitue une relation fondamentale qu'est interrogé tout ce qui dans le comportement de l'enfant peut être interprété comme s'orientant vers ce « faire homme » par exemple, et que de ce « faire homme » l'un des corrélats essentiels, c'est de faire signe à la fille qu'on l'aime. Que nous nous trouvons pour tout dire placés d'emblée dans la dimension du semblant et aussi bien tout en témoigne, y compris les références, qui sont communes, qui traînent partout, à la parade sexuelle chez les mammifères, supérieurs principalement, mais aussi chez, dans un très très grand nombre de vues que nous pouvons avoir très, très loin, dans le phylum animal, qui montrent le caractère essentiel dans le rapport sexuel de quelque chose qu'il convient parfaitement de limiter au niveau où nous le touchons, qui n'a rien à faire ni avec un niveau cellulaire qu'il soit chromosomique ou pas, ni avec un niveau organique, et qu'il s'agisse ou non de l'ambiguïté de tel ou tel tractus concernant la gonade, c'est à savoir un niveau éthologique qui est celui-ci, celui proprement d'un semblant.

C'est en tant que le mâle, le mâle le plus souvent, la femelle n'en est pas absente puisqu'elle est précisément le sujet qui est atteint par cette parade, c'est en tant qu'il y a parade que quelque chose qui s'appelle copulation sexuelle sans doute dans sa fonction, mais qui est statuée d'éléments d'identité particuliers, il est

certain que le comportement sexuel humain trouve référence aisément dans cette parade telle qu'elle est définie au niveau animal. Il est certain que le comportement sexuel humain consiste dans un certain maintien de ce semblant animal.

La seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours et que c'est à ce niveau de discours, à ce niveau de discours seulement qu'il est porté vers, permettez-moi, quelque effet qui ne serait pas du semblant. Cela veut dire qu'au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux hommes de violer une femme ou inversement.

Aux limites du discours en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel, c'est ce qu'on appelle le passage à l'acte. Et je ne vois pas de meilleur endroit pour désigner ce que cela veut dire. Observez que dans la plupart des cas le passage à l'acte est soigneusement évité. Cela n'arrive que par accident. Et c'est bien là aussi une occasion d'éclairer ce qu'il en est de ce que je différencie depuis longtemps du passage à l'acte, à savoir l'acting-out.

Faire passer le semblant sur la scène, le monter à la hauteur de la scène, en faire exemple, voilà ce qui dans cet ordre s'appelle l'acting-out. On appelle cela encore la passion. Mais enfin, je suis forcé d'aller vite, vous remarquerez que c'est à ce propos et là, tel que je viens de dire les choses, qu'on peut bien pointer, bien désigner ceci que j'ai dit depuis longtemps : c'est que si le discours est là en tant qu'il permet l'enjeu de ce qu'il en est du plus-de-jouir, à savoir - j'y mets tout le paquet - c'est très précisément ce qui est interdit au discours sexuel. Il n'y a pas d'acte sexuel, je l'ai déjà exprimé plusieurs fois, je l'aborde ici sous un autre angle.

Et ceci est rendu tout à fait sensible par l'économie, mais massive, de la théorie analytique, à savoir tout ce que Freud a raconté et lui d'abord, et si innocemment, si je puis dire, que c'est en cela qu'il est symptôme, c'est-à-dire qu'il fait avancer les choses au point où elles nous concernent sur le plan de la vérité.

Le mythe de l'Oedipe, qui ne voit qu'il est *nécessaire* de désigner le réel, car c'est bien ce qu'il a la prétention de faire ou plus exactement ce à quoi le théoricien est réduit quand il formule cet hypermythe, c'est que le réel à proprement parler s'incarne de quoi ? De la jouissance sexuelle, comme quoi ? comme impossible, puisque ce que l'Oedipe désigne, c'est l'être mythique dont la jouissance, dont sa jouissance serait celle de quoi ? de toutes les femmes.

Qu'un appareil semblable soit ici en quelque sorte imposé par le discours même, est-ce que ce n'est pas là le recouplement le plus sûr de ce que j'énonce de théorie concernant la prévalence du discours, concernant tout ce qu'il en est précisément de la jouissance. Ce que la théorie analytique articule, c'est quelque chose dont le caractère saisissable comme objet est ce que je désigne de l'objet petit *a*, en tant que par un certain nombre de contingences organiques favorables, il vient remplir, sein, excrément, regard ou voix, la place définie comme celle du plus-de-jouir.

Qu'est-ce que la théorie énonce sinon ceci : quelque chose qui tend ce rapport du plus-de-jouir, ce rapport au nom de quoi la fonction de la mère vient à un point tellement prévalent, de notre observation analytique.

Le plus-de-jouir ne se normalise que d'un rapport qu'on établit à la jouissance sexuelle, à ceci près que cette jouissance sexuelle ne se formule, ne s'articule que du phallus en tant qu'il est son signifiant. Le phallus, quelqu'un a écrit un jour ceci - je ne sais pourquoi - que ce serait le signifiant qui désignerait le manque de signifiant. C'est absurde. Je n'ai jamais articulé une chose pareille.

Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée, qu'elle est solidaire d'un semblant. C'est bien ce qui se passe et c'est là ce dont il est étrange de voir tous les analystes s'efforcer de détourner leurs regards, loin d'avoir toujours plus insisté sur ce tournant, cette crise de la phase phallique, tout leur est bon pour l'éluder, la crise ! La vérité à laquelle il n'est pas un de ces jeunes êtres parlants qui n'ait à faire face, c'est qu'il y en a qui n'en ont pas..., double intrusion au manque parce qu'il y en a qui n'en ont pas, et puis cette vérité manquait jusqu'à présent.

L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes pour le garçon et de ce qu'il y ait des hommes pour la fille. Et ce qui est important, ce n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est la situation réelle, permettez-moi ! C'est que pour les

hommes, la fille c'est le phallus, et que c'est ça qui les châtre, que pour les femmes le garçon c'est la même chose, le phallus, que c'est ça qui les châtre aussi parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté. Le garçon, ni la fille, d'abord ne courent de risque que par les drames qu'ils déclenchent. Ils sont le phallus pendant un moment. Voilà le réel. Le réel de la jouissance sexuelle en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus, autrement dit le Nom-du-père, l'identification de ces deux termes ayant en son temps scandalisé de pieuses personnes.

Mais il y a quelque chose qui vaut la peine qu'on y insiste un peu plus. Quelle est la part donc fondatrice dans cette « opération semblant » telle que celle que nous venons de définir au niveau du rapport homme et femme, quelle est la place du semblant, du semblant archaïque ? C'est assurément ce pourquoi il vaut la peine de retenir un peu plus le moment de ce que représente la femme. La femme, c'est précisément, dans cette relation, dans ce rapport, pour l'homme l'heure de la vérité. La femme est en position au regard de la jouissance sexuelle de ponctuer l'équivalence de la jouissance et du semblant. C'est bien en cela qu'elle jouit, de la distance où se trouve tel l'homme.

Si j'ai parlé de l'heure de la vérité, c'est parce que c'est celle à quoi toute la formation de l'homme est faite pour répondre en maintenant envers et contre tout le statut de son semblant.

Il est certainement plus facile à l'homme d'affronter aucun ennemi sur le plan de la rivalité que d'affronter la femme en tant qu'elle est le support de cette vérité de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme.

A la vérité, que le semblant soit ici la jouissance, pour l'homme, c'est suffisamment indiquer que la jouissance est semblant. C'est parce qu'il est à l'intersection de ces deux jouissances que l'homme subit au maximum le malaise de ce rapport qu'on désigne comme sexuel, comme disait l'autre : ces plaisirs qu'on appelle physiques. Par contre nulle autre que la femme - et c'est en cela qu'elle est l'Autre - nulle autre que la femme ne sait mieux ce qui de la jouissance et du semblant est disjonctif.

C'est parce qu'elle est la présence de ce quelque chose qu'elle sait, à savoir que jouissance et semblant, s'ils s'équivalent dans une dimension de discours, n'en sont pas moins distincts dans l'épreuve, que la femme représente pour l'homme la vérité, tout simplement, à savoir celle-là seule qui peut donner sa place en tant que telle au semblant.

Il faut le dire, tout ce qu'on nous a énoncé comme étant le ressort de l'inconscient ne représente rien que l'horreur de cette vérité. C'est pour cela, bien sûr qu'aujourd'hui j'essaie, je tente de vous développer comme on le fait d'une fleur japonaise, ce qui n'est peut-être pas spécialement agréable à tous à entendre, c'est ce que l'on empaquette d'habitude sous le registre du complexe de castration. Moyennant quoi là avec cette petite étiquette, tout le monde est calme, on peut le laisser de côté. On n'a plus jamais rien à redire, sinon que c'est là : on lui fait une petite révérence de temps en temps.

Mais que la femme soit la vérité de l'homme, que cette vieille histoire proverbiale quand il s'agit de comprendre quelque chose, le « cherchez la femme » à quoi on donne naturellement une interprétation politicière, soit quelque chose de tout autre, à savoir que pour avoir la vérité d'un homme, il convient de savoir quelle est sa femme, j'entends son épouse à l'occasion. Et pourquoi pas ? C'est le seul endroit où ça ait un sens, ce que quelqu'un un jour dans mon entourage a appelé le pèse-personne. Pour peser une personne, rien de tel que de peser sa femme, quand il s'agit d'un homme.

Quand il s'agit d'une femme, ce n'est pas la même chose. Parce que la femme a une très grande liberté... (il baisse le ton, brouhaha, fort : qu'est-ce qu'il y a ?) j'ai dit : la femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant, elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun !

C'est des vérités bien sûr qui, au cours des siècles, étaient déjà parfaitement repérées depuis longtemps, mais qui ne se sont jamais dites que de bouche à bouche, si je puis dire. Et toute une littérature est faite, existe, il s'agirait de connaître son ampleur. Naturellement cela n'a d'intérêt que si l'on prend la meilleure.

Quelqu'un par exemple dont il faudrait un jour que quelqu'un se charge, c'est Balthazar Gracian qui était un jésuite éminent, et qui a écrit de ces choses parmi les plus intelligentes qu'on puisse écrire. Leur intelligence est absolument prodigieuse en ceci que tout ce dont il s'agit, à savoir établir ce qu'on peut appeler

la sainteté de l'homme, en un mot résume-t-il, résume-t-il quoi ? son livre sur l'homme de cour, en un mot, deux points : être un saint.

C'est le seul point de la civilisation occidentale où le mot saint aurait le même sens qu'en chinois : *shénshèng* 神聖 [神圣]. Notez ce point, cette référence, parce que tout de même il est tard aujourd'hui et ce n'est pas aujourd'hui que je l'introduirai. Je vous ferais cette année quelques petites références aux origines de la pensée chinoise. Quoi qu'il en soit, oui, je me suis aperçu d'une chose, c'est peut-être que je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois, je veux dire par là que je m'aperçois à relire des trucs comme cela que j'avais parcourus, mais ânonné comme nigaud, je me suis aperçu à les relire maintenant que c'est de plein pied avec ce que je raconte.

Je ne sais pas, je vous donne un exemple : dans Mencius, [ce sont...?] des livres fondamentaux, canoniques, de la pensée chinoise, il y a un type qui est son disciple d'ailleurs, qui n'est pas lui - mais qui commence d'énoncer des choses comme ceci : « Ce que vous ne trouvez pas du côté du *yán* 言 (c'est-à-dire du discours) ne le cherchez pas du côté de votre esprit »- cela, je vous traduis *esprit*, c'est *xīn* 心 mais ça veut dire qu'il désignait par *xīn* 心 qui veut dire le cœur, ce qu'il désignait, c'était bel et bien l'esprit, le *Geist* de Hegel.

Mais enfin cela demanderait un tout petit peu plus de développement. Et si vous ne trouvez pas du côté de votre esprit, ne le cherchez pas du côté de votre *qi* 氣 [气] c'est-à-dire de ce que les Jésuites traduisent comme ça, comme ils peuvent en perdant un peu le souffle, de votre sensibilité. Je ne vous indique cet étagement que pour vous dire la distinction qu'il y a entre ce qui s'articule, ce qui est du discours, et ce qui est de l'esprit du moins pour l'essentiel.

Si vous n'avez pas déjà trouvé au niveau de la parole, c'est désespéré, n'essayez pas d'aller chercher ailleurs au niveau de l'esprit. *Mèngzǐ* [孟子], Mencius se contredit, c'est un fait, mais il s'agit de savoir par quelle voie et pourquoi. Ceci pour vous dire qu'une certaine façon de mettre au premier plan ce qui s'appelle discours, c'est pas du tout quelque chose qui nous fasse remonter à des archaïsmes, parce que le discours à cette époque, à l'époque de Mencius, était déjà parfaitement articulé et constitué.

Cela n'est pas au moyen des références à une pensée primitive qu'on peut le comprendre. A la vérité, je ne sais pas ce que c'est qu'une pensée primitive. Une chose beaucoup plus concrète et que nous avons à notre portée, c'est ce que l'on appelle le sous-développement.

Mais ça, le sous-développement, ça n'est pas archaïque, chacun sait que c'est produit par l'extension du règne capitaliste, je dirai même plus : ce dont on s'aperçoit, et dont on s'apercevra de plus en plus, c'est que le sous-développement, c'est très précisément la condition du progrès capitaliste. Sous un certain angle, la révolution d'octobre elle-même en est une preuve.

Et ce qu'il faut voir, c'est que ce à quoi nous avons à faire face, c'est à un sous-développement qui va être de plus en plus patent, de plus en plus étendu.

Ce qu'il s'agit en somme, c'est que nous mettions à l'épreuve ceci : si la clef de beaucoup d'autres problèmes qui vont se poser à nous n'est pas de nous mettre au niveau de cet effet de l'articulation capitaliste que j'ai laissée dans l'ombre l'année dernière à ne vous donner que sa racine dans le discours du Maître ? Je pourrai peut-être en donner un peu plus cette année.

Il conviendrait de voir ce que nous pouvons tirer de ce que j'appellerai une logique sous-développée. C'est cela que j'essaie d'articuler devant vous, comme disent les textes chinois, pour votre meilleur usage.

1. un mot inaudible, la version ronéotée inédite propose « discours », incertain.
2. une expression inaudible [vous voulez pas que je vous aide à le lire, ça fera monter le tirage]
3. Il s'agit de Robert J. Stoller : *Sex and gender* (mentionné par Lacan le 20/1/71)
4. c'est peu audible, la version ronéotée inédite propose : « ... a rencontré »
5. Meng-Tzeu ou Mencius, philosophe chinois, IV^e av.J.C., petit-fils de Confucius, a écrit le *Meng-Tzeu Chou*, traité de morale, voir *Les quatre livres*, Paris, Les Belles Lettres. (mentionné par Lacan les 06/07/60, 20/01/71, 10/02/71, 19/05/71)

Séminaire oral du 10 février 1971

Jacques Lacan

On me demandait si je ferai mon séminaire en raison de la grève. Il y a même deux, ou une peut-être seulement, mais peut-être deux de ces personnes qui m'ont demandé quelle était mon opinion sur la grève, plus exactement qui l'ont demandé à ma secrétaire. Eh bien moi je vous la demande !

Personne n'a rien à faire valoir en faveur de la grève ? A propos tout au moins de ce séminaire ? Moi j'en tiens compte car je ne vais pas faire défaut à votre présence. J'étais pourtant moi-même ce matin assez porté à faire la grève. J'y étais porté en raison de ceci que pour la personne dont je viens de parler, ma secrétaire m'a montré une petite rubrique dans le journal concernant ladite grève, le mot d'ordre de la grève, et auquel était adjoint, vu le journal dont il s'agissait, un communiqué du Ministère de l'Éducation Nationale concernant tout ce qui avait été fait pour l'Université, nombre d'enseignants qui sont réservés par nombre d'étudiants, etc. Je n'irai pas bien sûr à contester ces statistiques, néanmoins, la conclusion qui en est tirée que cet effort qui est très large devrait en tout cas satisfaire, je dirai qu'elle n'est pas conforme à mes informations qui sont pourtant de bonnes sources. De sorte qu'en raison de ceci j'étais assez porté à faire la grève.

Votre présence me forcera, disons, par ce qu'on appelle dans notre langage la courtoisie et dans un autre, auquel j'ai annoncé comme ça par une sorte de revenez-y que je me référerai, c'est à savoir la langue chinoise dont je me suis laissé aller à vous confier qu'il fut un temps où j'en avais appris un petit bout qui s'appelle le *yi* 義 [义]

Le *yi* 義 [义], enfin, dans la grande tradition, c'est une des quatre vertus fondamentales de qui, de quoi ? Enfin d'un homme d'une certaine date. Et si j'en parle comme ça à mon séminaire, puisque je pensais avoir à tenir avec vous quelque propos familial, c'est d'ailleurs sur ce plan que je pense aujourd'hui vous tenir.

Ce ne sera pas à proprement parler ce que j'avais préparé, à ma façon quand même je tiendrai compte de cette grève, et c'est d'une façon - vous allez le voir, à quel niveau je vais placer les choses -, c'est d'une façon plus familière pour répondre d'une façon équitable, c'est à peu près le meilleur sens qu'on puisse donner à ce *yi* 義 [义], pour répondre d'une façon équitable à cette présence, vous verrez que j'en profiterai pour aborder un certain nombre de points qui depuis quelque temps font équivoque, c'est-à-dire que puisque aussi bien quelque chose est en question au niveau de l'Université, c'est aussi au niveau de l'Université à quoi dans bien des cas je dédaigne de faire état de mouvements qui me parviennent à quoi je pense aujourd'hui devoir répondre.

Comme peut-être vous le savez, votre présence en témoigne-t-elle ou pas ? comment le savoir ? je ne suis dans mon rapport à la dite Université que dans une position, disons marginale. Elle croit devoir me donner un abri, ce dont certes je lui dois hommage. Encore se manifeste-t-il depuis quelque temps quelque chose dont je ne peux pas ne pas tenir compte, étant donné le champ dans lequel je me trouve enseigner. C'est un certain nombre d'échos, de bruitages, de murmures qui me parviennent du côté du champ défini de façon universitaire et qui s'appelle la linguistique. Quand je parle, bien sûr, de dédain, il ne s'agit pas d'un sentiment, il s'agit d'une conduite.

Dans un temps qui déjà remonte justement si je me souviens bien à quelque chose, ça doit faire quoi, deux ans, ce n'est pas énorme, il est sorti dans une revue que personne ne lit plus, dont le nom même est désuet ..., *La Nouvelle Revue Française*, il est paru un certain article qui s'appelait *Exercices de style de Jacques Lacan*. C'était un article, moi, que j'ai signalé. J'étais à ce moment-là sous le toit de l'École Normale - enfin sous le toit, sous l'auvent, à la porte - j'ai dit « lisez donc ça, c'est marrant ». Il s'est avéré comme vous

l'avez vu par la suite que c'était peut-être un peu moins marrant que ça en avait l'air puisque c'était en quelque sorte la clochette où j'avais plutôt, quoique je sois sourd, à entendre confirmation de ce qui m'avait déjà été annoncé, que ma place n'était plus sous cet auvent. C'est une confirmation que j'aurais pu entendre parce que c'était écrit, enfin n'est-ce pas dans l'article.

C'était écrit, enfin quelque chose, je dois dire de gros, que l'on pouvait espérer au moment où je ne serai plus sous l'auvent de l'École Normale, l'introduction, dans la dite École, de la linguistique. Je ne suis pas sûr de citer très exactement les termes, vous pensez bien que je ne m'y suis pas reporté ce matin, puisque tout cela est improvisé, de la linguistique de haute qualité, ou de haute tension ou de n'importe quoi de cette espèce, enfin quelque chose qui désignait en effet que la linguistique avait quelque chose mon dieu de galvaudé dans le sein de cette École Normale, au nom de quoi, grands Dieux, je n'étais pas chargé, dans l'École Normale, d'aucun enseignement, et si l'École Normale se trouvait à entendre cet auteur, si peu initié à la linguistique, ce n'était certainement pas à moi qu'il fallait s'en prendre.

Ceci vous indique le point sur lequel j'entends tout de même préciser quelque chose ce matin. C'est à savoir en effet ceci, ceci qui est soulevé, et depuis quelque temps avec une sorte d'insistance, c'est ce thème qui est repris d'une façon plus ou moins légère dans un certain nombre d'interviews, il y a une question qui est soulevée autour de quelque chose : est-on structuraliste ou pas quand on est linguiste ? Et on tend à se démarquer, n'est-ce pas : je suis fonctionnaliste. Je suis fonctionnaliste, pourquoi ? Parce que le structuralisme, c'est quelque chose d'ailleurs de pure invention journalistique, c'est moi qui le dit, (salle : monsieur, on vous entend très mal !), le structuralisme, c'est tout de même quelque chose qui sert d'étiquette et qui bien sûr, étant donné ce qu'il inclut, à savoir un certain sérieux, n'est pas sans inquiéter ; à quoi bien sûr on tient à marquer que, on se réserve.

La question du rapport de la linguistique et de ce que j'enseigne est, autrement dit, ce que je veux mettre au premier plan de façon en quelque sorte à dissiper, dissiper j'espère de façon qui fasse date, une certaine équivoque. Les linguistes, et les linguistes universitaires, entendraient en somme se réserver le privilège de parler du langage. Et le fait que c'est autour du développement linguistique que se tient l'axe de mon enseignement aurait quelque chose d'abusif qui est dénoncé selon les formules diverses dont la principale est celle-ci : c'est me semble-t-il en tout cas la plus consistante, que de la linguistique il est fait, dans le champ qui se trouve celui auquel je m'en sers, dans celui aussi dans lequel quelqu'un qui certes en l'occasion mériterait qu'on y regarde d'un peu plus près, beaucoup plus que pour ce qui est de moi, parce que l'on peut n'avoir qu'une idée assez vague, du moins je trouve, c'est Levi-Strauss par exemple ; et alors Levi-Strauss, par exemple et puis quelques autres, encore, Roland Barthes, le croiraient aussi, que nous ferions de la linguistique un usage - je cite - un usage métaphorique. Et bien, c'est en effet là-dessus que je voudrai bien marquer quelques points.

Il y a quelque chose d'abord qu'il faudrait dire parce que c'est quand même inscrit, inscrit dans quelque chose qui compte : le fait que je sois encore là à soutenir ce discours, le fait que vous y soyez aussi pour l'entendre me l'assure. C'est que, il faut bien croire qu'une formule n'est pas tout à fait déplacée concernant ce discours en tant que je le tiens, c'est que d'une certaine façon, enfin disons que je sais, je sais quoi ? il semble prouvé que je sais à quoi m'en tenir.

La tenue d'une certaine place, celle, je le souligne, cette place n'est autre, je le souligne parce que je n'ai pas à l'énoncer pour la première fois, je passe mon temps à bien répéter que c'est de là que je me tiens, de la place que j'identifie à celle d'un psychanalyste. La question après tout peut être discutée puisque bien des psychanalystes la discuteraient, mais enfin c'est à quoi je m'en tiens. Ce n'est pas tout à fait pareil que si j'énonçais : je sais où je me tiens, non pas parce que le « je » serait répété dans la deuxième partie de la phrase, mais c'est là que le langage montre toujours ses ressources, c'est-à-dire je sais où je me tiens, c'est sur « où » que porterait l'accent de ce que je me targuerais de savoir.

J'aurais, si je puis dire, j'aurais la carte, le *mapping* de la chose. Et pourquoi après tout que je l'aurais pas ! Eh bien, il y a une forte raison sans laquelle je ne saurais même soutenir que je sais où je me tiens, ça, c'est vraiment dans l'axe de ce que j'ai cette année à vous dire ; c'est que le principe de la science, tel que le procès en est pour nous engagé, je parle de ce à quoi je me réfère quand je lui donne pour sens la science newtonienne, l'introduction du champ newtonien, c'est qu'en aucun domaine de la science, on ne l'a ce map-

ping, cette carte pour nous dire où l'on est et qu'en plus tout le monde est d'accord là-dessus que, pour qu'en vaille l'aune de l'objection qui peut être faite dès que l'on commence à parler de la carte justement, de son hasard et de sa nécessité, et bien, n'importe qui, n'importe qui est en posture de vous objecter que vous ne faites plus de la science, mais de la philosophie. Cela ne veut pas dire que n'importe qui sait ce qu'il dit en le disant, mais enfin il est dans une position très forte. Le discours de la science réduit cet « où nous en sommes ». Ce n'est pas avec ça qu'il opère.

L'hypothèse, rappelez-vous Newton, affirmant qu'il n'en feignait aucune, l'hypothèse employée pourtant ne concerne jamais le fond des choses. L'hypothèse dans le champ scientifique, et quoi qu'en pense quiconque, l'hypothèse participe avant tout de la logique. Il y a un *si*, le conditionnel d'une vérité qui n'est jamais que logiquement articulée, *alors*, apodose, un conséquent doit être vérifiable. Il est vérifiable à son niveau, tel qu'il s'articule. Cela ne prouve en rien la vérité de l'hypothèse. Je ne suis absolument pas en train de dire que la science est là qui nage comme pure construction, qu'elle ne mord pas sur le réel.

Dire que ça ne prouve pas la vérité de l'hypothèse, c'est simplement rappeler ce que je viens de dire à savoir que l'implication en logique n'implique nullement qu'une conclusion vraie ne puisse pas être tirée d'une prémisse fausse. Il n'en reste pas moins que la vérité de l'hypothèse, dans un champ scientifique établi, se reconnaît de l'ordre qu'elle donne à l'ensemble du champ en tant qu'il a son statut. Et son statut ne peut pas se définir autrement que du consentement de tous ceux qui sont autorisés dans ce champ, autrement dit : du champ scientifique, le statut est universitaire.

C'est des choses qui peuvent paraître grosses. Il n'en reste pas moins que c'est ça qui motive qu'on donne le niveau de l'articulation du discours universitaire, tel que j'ai essayé de le faire l'année dernière.

Or ! or il est clair que la façon dont je l'ai articulé est la seule qui permette de s'apercevoir pourquoi il n'est pas accidentel, caduque, lié à je ne sais quel accident, que le statut du développement de la science comporte la présence, la subvention d'autres entités sociales qu'on connaît bien, de l'armée par exemple, ou de la marine, comme on dit encore et de quelques autres comme ça, éléments d'un certain ameublement.

C'est tout à fait légitime, si nous voyons que radicalement le discours universitaire ne saurait s'articuler qu'à partir du discours du Maître. La répartition des domaines dans un champ dont le statut est universitaire, voilà d'où seulement peut se poser la question de ce qui arrive, mais d'abord de si c'est possible qu'un discours s'intitule autrement.

C'est là que s'introduit dans sa massivité, je m'excuse, je m'excuse de repartir d'un point vraiment aussi originel, mais après tout puisque peuvent venir, *es* personnes autorisées, peut-être linguistes, des objections comme celle-ci que de la linguistique je ne fais qu'un usage métaphorique, je dois rappeler, je dois répondre, quelle que soit l'occasion à laquelle je le fais, et je le fais ce matin en raison du fait que je m'attendais à rencontrer une atmosphère plus combative.

Eh bien, donc je dois rappeler ceci : c'est que si je peux dire décemment « je sais », je sais quoi ? Parce qu'après tout, peut-être que je me place quelque part, à un endroit que le nommé Mencius, dont je vous ai introduit le nom la dernière fois, que le dénommé Mencius peut-être peut nous servir à définir. Bon.

Reste que si - que Mencius me protège ! - je sais à quoi m'en tenir, il me faut dire en même temps que je ne sais pas ce que je dis. Je sais ce que je dis, autrement dit : c'est ce que je ne peux pas dire.

Ça, c'est la date, la date que marque ceci, qu'il y a Freud et qu'il a introduit l'inconscient. L'inconscient ne veut rien dire, si ça ne veut pas dire ça, que quoi que je dise et d'où que je me tienne, même si je me tiens bien, eh bien, je ne sais pas ce que je dis. Et aucun des discours tels que l'année dernière je les ai définis ne laisse espoir, ne permet à quiconque, à quiconque qui profère quoi que ce soit, de prétendre espérer même d'aucune façon savoir ce qu'il dit.

Je dis, même si je ne sais pas ce que je dis, seulement je le sais que je ne le sais pas, je ne suis pas le premier à dire quelque chose dans ces conditions, ça s'est déjà entendu, je dis que la cause de ceci n'est à chercher que dans le langage lui-même.

C'est ce que j'ajoute de nouveau, ce que j'ajoute à Freud, même si dans Freud c'est déjà là patent, parce que quoi que ce soit qu'il démontre de l'inconscient n'est jamais rien que matière de langage. J'ajoute que l'inconscient est structuré comme un langage.

Lequel ? Et bien justement cherchez-le, c'est du français, du chinois que je vous causerai. Du moins je le voudrais. Il n'est que trop clair qu'à un certain niveau ce que je cause c'est de l'aigreur, très spécialement du côté des linguistes. C'est de nature plutôt à faire penser que le statut universitaire, cela n'est que trop évident dans les développements, cela impose à la linguistique de tourner à une drôle de chose. D'après ce que l'on en voit, ce n'est pas douteux. Que l'on me dénonce dans cette occasion, mon Dieu, ce n'est pas une chose qui a tellement d'importance, qu'on ne discute pas, ça n'est pas non plus très surprenant, puisque ça n'est pas d'une certaine définition du domaine universitaire que je me tiens, que je peux me tenir.

Ce qu'il y a d'amusant, n'est-ce pas, c'est qu'il est évident, évident que nous ne sommes pas pour rien, que d'un certain nombre de gens dans lesquels je me suis rangé tout à l'heure, en y ajoutant deux autres noms, et je pourrais en ajouter encore quelques-uns, c'est évidemment à partir de nous, enfin que la linguistique comme ça voit s'accroître le nombre de ses postes, ceux que décomptait ce matin dans le journal le ministère de l'Éducation Nationale, et puis aussi le nombre des étudiants.

Enfin, l'intérêt, la vague d'intérêt que j'ai contribué à apporter à la linguistique est, paraît-il, un intérêt qui vient de l'ignorance. Et bien, ce n'est pas déjà si mal ! Ils étaient ignorants avant, mais maintenant ils s'intéressent. J'ai réussi à intéresser les ignorants à quelque chose en plus qui n'était pas mon but, parce que la linguistique, je vais vous dire : moi je m'en fous !

Ce qui m'intéresse directement, c'est le langage, parce que je pense que c'est à ça que j'ai à faire, à ça que j'ai à faire quand j'ai à faire une psychanalyse. L'objet linguistique, c'est aux linguistes de le définir.

Dans le champ de la science, chaque domaine progresse de définir son objet. Ils le définissent comme ils l'entendent et ils ajoutent que j'en fais un usage métaphorique. C'est tout de même curieux que les linguistes ne voient pas que tout usage du langage, quel qu'il soit, se déplace dans la métaphore, qu'il n'y a de langage que métaphorique, comme le démontre toute tentative de « métalangagier » si je puis m'exprimer ainsi, qui ne peut faire autrement que d'essayer de partir de ce que l'on définit toujours chaque fois que l'on avance dans un effort de logicien, de définir d'abord un langage objet, dont il est clair, dont il se touche du doigt aux énoncés de n'importe lesquels de ces essais logiciens, qu'il est insaisissable, ce langage objet.

Il est de la nature du langage, je ne dis pas de la parole, que du langage même, pour ce qui est d'accrocher quoi que ce soit qui signifie, le référent n'est jamais le bon, et c'est ça qui fait un langage.

Toute désignation est métaphorique. Elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose. Même si je dis « ça », « ça » en le désignant, (rires) et bien, j'implique déjà d'avoir appelé « ça » que je choisis de n'en faire que ça. Alors que ça n'est pas ça, la preuve c'est que quand j'allume, c'est autre chose. (coupure son 47-48'20)

Même au niveau du « ça », de ce fameux « ça » qui serait le réduit du particulier, de l'individuel, nous ne pouvons omettre que c'est un fait du langage de dire « ça » et qu'à le désigner comme ça, ça n'est pas mon cigare. Ce l'est quand je le fume et quand je le fume, je n'en parle pas.

Le signifiant à quoi se réfère le discours, à l'occasion, quand il y a discours, il apparaît que nous ne pouvons guère y échapper qu'il discourt, c'est à quoi se réfère le discours à propos de quelque chose... dont il peut bien, ce signifiant, être le seul support. Il évoque de sa nature un référent. Seulement ça ne peut pas être le bon et c'est pour cela que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner, moyennant quoi, il ne reste plus qu'à le construire. Et on le construit si l'on peut.

Il n'y a aucune raison que je me prive, enfin je ne vais pas vous rappeler tout de même ce que vous savez tous, parce que vous l'avez lu dans un tas d'ordures occultisantes, n'est-ce pas, dont vous vous abreuvez, comme chacun sait, je ne parle pas du Yin et du Yang, comme tout le monde vous savez cela : le mâle et le femelle.

C'est quelque chose comme ça. Je le dessine comme ça, [peu distinct, quand il écrit au tableau] : voilà le *yáng* 陽 [阳] et puis le *yīn* 陰 [阴], je vous le ferai une autre fois ! (rires). Je le ferai une autre fois parce que dans le fond, je ne vois pas pourquoi ces caractères chinois qui ne sont que pour peu d'entre vous quelque chose, j'en abuserai.

Je vais m'en servir quand même. Nous ne sommes pas non plus là pour faire des tours de passe-passe. Si je vous en parle, c'est parce qu'il est bien évident que voilà l'exemple de référents introuvables, ça ne veut pas dire, tous, qu'ils ne soient pas réels. La preuve, c'est que nous en sommes encore encombrés.

Si je fais un usage métaphorique de la linguistique, c'est à partir de ceci, c'est que l'inconscient ne peut se conformer à une recherche, je dis la linguistique, qui est insoutenable. Cela n'empêche pas de la continuer, bien sûr, c'est une gageure. Mais j'ai déjà fait assez usage de la gageure pour savoir, pour que vous sachiez plutôt, que vous soupçonniez que ça peut servir à quelque chose. C'est aussi important de perdre que de gagner.

La linguistique ne peut être qu'une métaphore, qui se fabrique pour ne pas marcher. Mais en fin de compte, cela nous intéresse beaucoup, parce que vous allez le voir, vous allez le voir. Je vous l'annonce, c'est ça que j'ai à vous dire cette année, c'est que la psychanalyse, elle, c'est dans cette même métaphore qu'elle se déplace, toutes voiles dehors. C'est bien là ce qui m'a suggéré ce retour comme ça, après tout on sait ce que c'est, à mon vieux petit acquis de chinois, comme ça.

Après tout, pourquoi est-ce que je n'aurai pas entendu, pas trop mal, quand j'ai appris cela avec mon cher Maître Démieville? J'étais déjà psychanalyste. Alors qu'il y ait une langue quand même dans laquelle ceci se dit *Wei* ... je l'écris plus ou moins bien avec la craie, c'est quand même assez clair, je vais le refaire, apprenez à le faire parce que... (rires, inaudible), ça, c'est *wei* 為 [为] et ça fonctionne à la fois dans la formule *wúwéi* 無為 [无为] qui veut dire « non-agir », donc ça veut dire « agir », mais pour un rien vous voyez *wèi* employé comme « comme », ça veut dire « comme », c'est-à-dire que ça sert de conjonction pour faire métaphore.

Ou bien encore ça veut dire « en tant que ça se réfère à telle chose », on y est encore plus dans la métaphore, en tant que ça se réfère à quelque chose, c'est-à-dire justement que ça n'en est pas, puisque c'est bien forcé de s'y référer, enfin une chose se réfère à une autre. La plus grande largeur, la plus grande souplesse est donnée à l'usage éventuel de ce terme *wéi* 為 [为] qui veut néanmoins dire « agir ».

C'est pas mal une langue comme ça, une langue où les verbes, enfin les verbes les plus verbes : agir, qu'est-ce qu'il y a de plus verbe, qu'est-ce qu'il y a de plus verbe actif, se transforment en menues conjonctions, ça c'est courant.

Cela m'a beaucoup aidé quand même à généraliser la fonction du signifiant, même si cela fait mal aux entournures à quelques linguistes qui ne savent pas le chinois. Moi, je voudrais bien demander à un certain, par exemple, comment pour lui, la double articulation, ce qu'il fait... enfin la double, depuis des années, la double articulation, on en crève ! La double articulation : qu'est-ce qu'il en fait en chinois ? hein !

En chinois, voyez-vous, c'est la première, et toute seule, et puis qui se trouve comme ça produire un sens qui de temps en temps fait que, comme tous les mots monosyllabiques, on ne va pas dire qu'il y a le phonème qui ne veut rien dire et puis les mots qui veulent dire quelque chose : deux articulations à deux niveaux. Même le phonème, au niveau du phonème, ça veut dire quelque chose. Cela n'empêche pas que quand même quand vous mettez plusieurs phonèmes qui veulent déjà dire quelque chose ensemble, ça fait un grand mot de plusieurs syllabes, tout à fait comme chez nous, et qui a un sens qui n'a aucun rapport avec ce que veulent dire chacun des phonèmes.

Voilà ! Alors la double articulation, elle est marrante, là. C'est drôle qu'on ne se souvienne pas qu'il y a une langue comme ça, quand on énonce comme générale une fonction de la double articulation comme caractéristique du langage.

Je veux bien que tout ce que je dis soit une connerie, mais qu'on m'explique !
 Qu'il y ait un linguiste ici qui vienne me dire en quoi la double articulation tient à autre chose [...]

Alors ce *wei* 為 [为] comme cela, pour vous habituer, je vous l'introduis, comme on dit, tout doucement. Je vous en apporterai le minimum d'autres, mais enfin qui puissent servir à quelque chose. Ça allège bien des choses d'ailleurs que ce verbe soit à la fois « agir » et puis la conjonction de la métaphore. Peut-être que *Im Anfang war die Tat* comme il dit l'autre là, que l'agir était tout au commencement, c'est peut-être exactement la même chose que dire (εναρχηει...): « Au commencement était le verbe ». Il n'y a peut-être pas d'autre agir que celui-là.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que je peux vous mener comme ça longtemps avec la métaphore et que plus loin j'irai, plus loin vous serez fourvoyé, parce que justement le propre de la métaphore, c'est de ne pas être toute seule : il y a aussi la métonymie qui fonctionne pendant ce temps-là et même pendant que je vous parle, parce que quand même la métaphore comme disent ces gens très compétents, très sympathiques qui s'appellent les linguistes. Ils sont même si compétents qu'ils ont été forcés d'inventer la notion de compétence. La langue, c'est la compétence en elle-même. Et en plus c'est vrai, on n'est compétent en rien d'autre. Seulement, comme ils s'en sont aperçus aussi, il n'y a qu'une façon de le prouver : c'est la performance.

C'est eux qui appellent ça ainsi. Moi pas, je n'en ai pas besoin. Je suis en train de la faire, la performance, et en faisant la performance de vous parler de la métaphore, naturellement je vous floue, parce que la seule chose intéressante, c'est ce qui se passe dans la performance : c'est la production du plus-de-jouir, du vôtre et de celui que vous m'imputez quand vous réfléchissez.

Cela vous arrive surtout quand vous vous demandez ce que je fous là. Il faut bien croire que ça doit me faire plaisir. Au niveau du plus-de-jouir, on presse, comme je l'ai déjà expliqué, c'est à ce niveau-là que se fait l'opération de la métonymie, grâce à quoi vous pouvez à peu près être emmenés n'importe où, conduits par le bout du nez. Naturellement pas simplement déplacés dans le couloir. Mais c'est pas ça qui est intéressant de vous emmener dans le couloir, ni même de vous battre sur la place publique. L'intéressant, c'est de vous garder là, bien rangés, bien serrés, bien pressés, les uns contre les autres. Pendant que vous êtes là, vous ne nuisez à personne (rires).

Ça nous mènera assez loin, ce petit badinage, parce que c'est tout de même à partir de là que nous essaierons d'articuler la fonction du *yi* 義 [义]

Vous comprenez, je vous rappelle cette histoire du plus-de-jouir, je vous la rappelle enfin comme je peux. Il est bien certain qu'il n'a été définissable par moi qu'à partir de quoi ? D'une sérieuse édification, celle de la relation d'objet telle qu'elle se dégage de l'expérience dite freudienne, ça ne suffit pas ! ça suffit pas, il a fallu que cette relation, je la coule, je lui fasse godet de la plus-value de Marx, ce que personne n'avait songé pour cet usage.

La plus-value de Marx, ça ne s'imagine pas comme ça. Si ça s'invente, c'est au sens où le mot invention veut dire que l'on trouve une bonne chose déjà bien installée dans un petit coin, autrement dit qu'on fait une trouvaille. Pour faire une trouvaille, il fallait que ça soit déjà assez bien poli, rodé, par quoi ? Par un discours. Alors le plus-de-jouir, comme la plus-value, ne sont détectables que dans un discours développé dont il n'est pas question de discuter qu'on puisse le définir comme le discours du capitaliste.

Vous n'êtes pas bien curieux et puis surtout peu interventionnistes, de sorte que l'année dernière, quand je vous ai parlé du discours du Maître, personne n'est venu me chatouiller pour me demander comment ça se situait là-dedans, le discours du capitaliste.

Moi j'attendais ça. Je ne demande qu'à vous l'expliquer, surtout que c'est simple comme tout : un tout petit truc qui tourne et votre discours du Maître se montre tout ce qu'il y a de plus transformable dans le discours du capitaliste.

L'important ce n'est pas cela, la référence à Marx était suffisante pour montrer que cela avait le plus profond rapport avec le discours du Maître. Ce à quoi je veux en venir, c'est ceci, c'est que pour attraper quelque chose d'aussi essentiel que ce qui est là disons support, support, chacun sait que je ne vous en abreuve pas, c'est bien la chose du monde dont je me méfie le plus, parce que c'est avec ça bien sûr que l'on

fait les pires extrapolations, c'est avec ça que l'on fait pour tout dire la psychologie. La psychologie, c'est qu'elle nous est bien nécessaire pour pouvoir arriver à penser la fonction du langage.

Alors quand je réalise que le plus-de-jouir, son support c'est la métonymie, c'est bien que là j'y suis entièrement justifié, c'est ce qui fait que vous me suiviez, par le fait que le plus-de-jouir est essentiellement un objet glissant. Il est impossible d'arrêter ce glissement en aucun point de la phrase.

Néanmoins pourquoi nous refuser à nous apercevoir que le fait qu'il soit utilisable dans un discours - linguistique ou pas, je l'ai déjà dit, ça m'est égal -, dans un discours qui est le mien, et qu'il ne le soit qu'à s'emprunter, non au discours, mais à la logique du capitalisme, est quelque chose qui nous introduit, ou plutôt nous ramène à ce que j'ai avancé la dernière fois et qui a laissé certains un peu perplexes. Chacun sait que je finis toujours ce que j'ai à vous raconter dans un petit galop parce que peut-être j'ai trop traîné, musardé avant, certains me le disent. Que voulez-vous, chacun son rythme ! C'est comme ça que je fais l'amour.

Je vous ai parlé d'une logique sous-développée, ça a laissé comme ça certains se gratter la tête. Qu'est-ce que ça va être cette logique sous-développée ? Je vous demande pardon de ceci : j'avais auparavant bien marqué que ce que véhicule l'extension du capitalisme, c'est le sous-développement. Enfin je vais le dire maintenant, parce que quelqu'un que j'ai rencontré à la sortie et à qui j'ai fait une confidence... j'aurai voulu illustrer la chose en disant que Monsieur Nixon, c'est en somme Houphouët-Boigny en personne ... oh ! Vous auriez dû le dire, m'a-t-il répondu. Eh bien je vous le dis. La seule différence entre les deux, c'est que Monsieur Nixon a été psychanalysé (rires) d'une certaine façon, dit-on. Eh bien, vous voyez le résultat ! (rires). Quand quelqu'un a été psychanalysé d'une certaine façon, et ça c'est toujours vrai, dans tous les cas, quand quelqu'un a été psychanalysé d'une certaine façon, dans un certain champ, une certaine école, par des gens que l'on peut nommer, et bien c'est incurable (rires). Il faut tout de même dire les choses comme elles sont. C'est incurable, et ça va même très loin. Il est par exemple manifeste qu'il est exclu que quelqu'un qui a été psychanalysé quelque part, dans un certain endroit, par certaines personnes, non, non, pas par n'importe lesquelles, et bien il ne peut rien comprendre à ce que je dis ! ça s'est vu et il y a des preuves. Il sort même tous les jours des bouquins pour le prouver.

Que je sois tout seul, cela soulève tout de même des questions sur ce qu'il en est des possibilités de la performance, à savoir de fonctionner dans un certain discours.

Donc si le discours est suffisamment développé, il y a quelque chose, disons rien de plus, qu'il se trouve que c'est vous. Mais cela n'est qu'un pur accident. Personne ne sait votre rapport à ce quelque chose qui vous intéresse quand même. Voilà c'est comme ça que ça s'écrit... ça se lit comme ça dans une transcription classique française : Sin.

Vous mettez un H devant, c'est la transcription anglaise. C'est la plus récente transcription chinoise, si je ne m'y trompe pas, parce qu'après tout c'est purement conventionnel. C'est écrit comme ça. Cela s'écrit *xìng* 性, ça se prononce *sin*, c'est la nature, c'est cette nature quand même dont vous avez pu voir que je suis loin de l'exclure dans l'affaire.

Si vous n'êtes pas complètement sourdingues, vous avez quand même pu remarquer que la première chose qui valait la peine d'être retenue dans ce que je vous ai dit dans le premier entretien, c'est que le signifiant, j'ai bien insisté, il cavale partout dans la nature. Je vous ai parlé des étoiles, des constellations, plus exactement ... il y a étoile et étoile. Depuis des siècles quand même... Le ciel, c'est ça, c'est le premier trait, celui qui est au-dessus, là qui est important. C'est un plateau, un tableau noir puisque l'on me reproche de me servir du tableau noir, c'est tout ce qu'il nous reste comme ciel, mes bons amis, c'est pour cela que je m'en sers, pour mettre dessus ce qui doit être vos constellations.

Alors le discours suffisamment développé, de ce discours il résulte que tous tant que vous êtes et que vous soyez ici ou aux U.S.A., c'est le même tabac, et de même ailleurs, vous êtes sous-développés par rapport à ce discours. Je parle de ce quelque chose, ce quelque chose à quoi il s'agit de s'intéresser et qui est certainement ce dont on parle quand on parle de votre sous-développement.

Où le situer exactement ? Qu'en dire ?

Ce n'est pas faire de la philosophie que de demander de ce qui arrive quelle est la substance.

Il y a des choses dans ce cher *Mèngzǐ* [孟子]. Et comme après tout je n'ai pas de raison de vous faire droguer, je n'ai véritablement aucun espoir que vous fassiez l'effort de vous y mettre, je vais donc aller aussi bien, pourquoi pas, à ce que je devrai ménager de trois étages d'échelons, surtout qu'il nous y dit des choses fort intéressantes.

Il y a un truc, on ne sait pas comment cela sort d'ailleurs, c'est fait Dieu sait comment, c'est un collage, les choses se suivent, comme on dit, et ne se ressemblent pas. Enfin bref, à côté de cette notion du *xìng* 性, de la nature, sort tout d'un coup celle du *mìng* 命, du décret du ciel. Evidemment, je pourrai très bien m'en tenir au *mìng* 命, au décret du ciel, c'est à savoir continuer mon discours, ce qui veut dire en somme, c'est comme ça parce que c'est comme ça, un jour la science poussa sur notre terrain.

En même temps le capitalisme faisait des siennes, et puis, mon Dieu, il y a un type, on ne sait pourquoi, décret du ciel ! il y a Marx qui a en somme assuré au capitalisme une assez longue survie.

Et puis il y a Freud qui tout à coup a été inquiet de quelque chose qui manifestement devenait le seul élément d'intérêt qui eut encore quelque rapport avec cette chose que l'on avait autrefois rêvée et qui s'appelait la connaissance. Enfin dans une époque où il n'y avait plus la moindre trace de quelque chose qui ait un sens de cette espèce, il s'est aperçu qu'il y avait le symptôme.

C'est là que nous en sommes. Le symptôme, c'est autour de quoi tourne tout ce dont nous pouvons, comme on dit, avoir l'idée. C'est là-dessus que vous vous orientez, tous tant que vous êtes. La seule chose qui vous intéresse, qui ne tombe pas à plat, qui ne soit pas simplement inepte comme information, ce sont des choses qui ont l'apparence de symptômes, c'est-à-dire en principe des choses qui vous font signe, mais à quoi on ne comprend rien. C'est la seule chose sûre. Je vous dirai comment...

L'homme, c'est intraduisible, c'est comme ça, c'est le type bien, fait très curieux, ce détour de jonglerie et d'échange entre le *xìng* 性 et le *mìng* 命. C'est évidemment beaucoup trop calé pour que je vous en parle aujourd'hui, mais je le mets à l'horizon, à la pointe pour vous dire que c'est là qu'il faudra en venir, puisque de toute façon le *xìng* 性, ce quelque chose qui ne va pas, qui est sous-développé, il faut bien savoir où le mettre.

Qu'il puisse vouloir dire la nature, cela n'a pas quelque chose de pas très satisfaisant, vu l'état où en sont les choses pour ce qui est de l'histoire naturelle. Ce *xìng* 性, il n'y a aussi aucune espèce de chance pour que nous le trouvions dans ce truc rudement calé à obtenir, à serrer de près qui s'appelle le plus-de-jouir. Si c'est si glissant, ça ne rend pas facile de mettre la main dessus. C'est tout de même certainement pas à ça que nous nous référons quand nous parlons de sous-développement.

Je sais bien qu'il faut terminer maintenant parce que, mon Dieu, l'heure s'avance, je vais vous laisser peut-être un petit peu trop en haleine. Tout de même je vais revenir en arrière sur le plan de l'agir métaphorique, et pour vous dire en quoi, puisqu'aujourd'hui ça a été mon pivot, la linguistique convenablement filtrée, critiquée, focalisée, enfin pour tout dire à condition que nous en fassions exactement ce que nous voulons. Ce que font les linguistes, pourquoi ne pas en tirer profit ? Il peut arriver qu'ils fassent quelque chose d'utile. Si la linguistique est ce que je disais tout à l'heure : une métaphore qui se fabrique exprès pour ne pas marcher, cela peut peut-être donner des idées pour ce qui pourrait bien, pour nous, être notre but.

D'où nous, nous tenons avec *Mèngzǐ* [孟子], et puis quelques autres, à son époque ils savaient ce qu'ils disaient, parce qu'il ne faudrait pas confondre quand même le sous-développement avec le retour à un état archaïque, ce n'est pas parce que *Mèngzǐ* vivait au III^e siècle avant J.C. que je vous le présente comme une mentalité primitive, je vous le présente comme quelqu'un qui, dans ce qu'il disait, savait probablement une part des choses que nous ne savons pas quand nous disons la même chose.

Et alors, c'est ça peut-être, qui peut nous servir. Apprendre avec lui à soutenir une métaphore, non pas fabriquée pour ne pas marcher, mais dont nous suspendions l'action, c'est là peut-être la voie nécessaire, j'en resterai là aujourd'hui, pour un discours qui ne serait pas du semblant.

SÉMINAIRE ORAL DU 17 FÉVRIER 1971

JACQUES LACAN

孟子
 故者以利為本
 則故而已矣
 天下之言性也

Mèngzǐ [孟子]

Ça, c'est le nom de l'auteur de cette menue formule !

Cette menue formule et ce malgré qu'elle ait été écrite vers 250 ans avant J.C., en Chine comme vous le voyez, au chapitre... le livre IV, 2ème partie, quelquefois c'est paraphé autrement, alors dans ce cas-là, ce sera la partie 8, au livre IV, 2ème partie, paragraphe 26, de *Mèngzǐ* que les Jésuites appellent Mencius, puisque ce sont eux qui ont fait, bien avant l'époque où il y a eu des sinologues, c'est-à-dire le début du XIXème siècle, pas avant, que j'ai eu le bonheur d'acquérir le premier livre sur lequel se soit trouvée conjointe une carte d'impression chinoise, ce n'est pas tout à fait la même chose que le premier livre où il y ait eu à la fois des caractères chinois et des caractères européens, le premier livre où il y a eu de l'impression chinoise avec des choses écrites et imprimées de notre cru.

C'est une traduction des *Fables* d'Esopé, ça s'est passé en 1840 et ça se targue, à juste titre, d'être le premier livre où se soit réalisée cette conjonction.

1840, dites-vous que c'est à peu près justement la date du moment où il y a eu des sinologues. Les Jésuites étaient depuis bien longtemps en Chine, comme peut-être certains s'en souviennent. Ils ont failli faire la conjonction de la Chine avec ce qu'ils représentaient au titre de missionnaires. Seulement ils se sont laissés un peu impressionner par les rites chinois, et comme vous le savez peut-être, en plein XVIIIème siècle, cela leur a fait quelques ennuis avec Rome qui n'a pas montré en l'occasion une particulière acuité politique... ça lui arrive, à Rome !

Enfin dans Voltaire, si vous lisez Voltaire, mais bien sûr plus personne ne lit plus Voltaire, vous avez bien tort, c'est tout plein de choses, dans Voltaire, il y a très exactement *le siècle de Louis XIV*, et en appendice, je crois, sous un libelle particulier, il y a un grand développement sur cette querelle des rites, d'où beaucoup de choses dans l'histoire se trouvent maintenant en position de filiation.

Quoi qu'il en soit donc, c'est de Mencius qu'il s'agit et Mencius écrit ceci, puisque je l'ai écrit au tableau pour commencer, cela ne fait pas à proprement parler partie de mon discours d'aujourd'hui, c'est pour cela que je le case avant l'heure pile, midi et demi, je vais vous dire ou je vais essayer de vous faire sentir ce que ça veut dire et puis ça vous mettra dans le bain, concernant ce qui est l'objet à proprement parler de ce que je veux énoncer aujourd'hui, c'est à savoir, dans ce qui nous préoccupe, quelle est la fonction de l'écriture ?

Comme l'écriture, ça existe en Chine depuis un temps immémorial, je veux dire bien avant que nous en ayons à proprement parler l'usage, l'écriture existait déjà depuis extrêmement longtemps, on ne peut pas évaluer depuis combien de temps elle existait...

Cette écriture a en Chine un rôle tout à fait pivot dans un certain nombre de choses qui se sont passées, et c'est assez éclairant sur ce que nous pouvons penser de la fonction de l'écriture.

Il est certain que l'écriture a joué un rôle tout à fait décisif dans le support de quelque chose, de quelque chose auquel nous avons cet accès-là et rien d'autre, à savoir un type de structure sociale qui s'est soutenu très longtemps et d'où jusqu'à une époque récente on pouvait conclure qu'il y avait une toute autre filiation, quant à ce qu'il supportait en Chine, que ce qui s'était engendré chez nous, et nommément par un de ces films qui se trouve nous intéresser particulièrement, à savoir le film philosophique en tant que, je l'ai pointé l'année dernière, il est nodal pour comprendre ce dont il s'agit quant au discours du Maître.

Alors voilà comment s'énonce cet exergue.

Comme je vous l'ai déjà montré au tableau la dernière fois, ceci désigne le ciel, ça se lit :

tiān 天

tiānxià 天下 c'est : sous le ciel.

« Tout ce qui est sous le ciel », ici c'est un déterminatif, *zhī* 之, il s'agit de quelque chose qui est dessous le ciel. Qu'est-ce qui est dessous le ciel ? C'est ce qui vient après. Ce que vous voyez là n'est autre chose que la désignation de la parole : que dans l'occasion, nous énoncerons *yán* 言 .

Yán xìng 言性 je l'ai déjà mis au tableau la dernière fois, en vous signalant que le *xìng* 性 , c'était justement un des éléments qui nous préoccuperont cette année pour autant que le terme qui en approche le plus, c'est celui de la nature. Et *yě* 也 est quelque chose qui conclut une phrase, sans dire à proprement parler s'il s'agit de quelque chose de l'ordre de ce que nous énonçons « est », « être », c'est une conclusion, ou disons une ponctuation. Car la phrase continue ici puisque les choses s'écrivent de droite à gauche, la phrase continue ici par un certain *zé* 則 [則] qui veut dire « par conséquent » et qui en tout cas indique le conséquent.

zé gù'ér yǐyǐ 則故而已矣

Alors voyons donc ce dont il s'agit.

Yán 言 ne veut rien dire d'autre que « le langage ». Mais comme tous les termes énoncés dans la langue chinoise, c'est susceptible aussi d'être employé au sens d'un verbe. Donc ça peut vouloir

dire à la fois la parole et ce qui parle, et qui parle quoi ? Ce serait, dans ce cas, ce qui suit, à savoir *xing* 性, « la nature », « ce qui parle de la nature sous le ciel », et *yě* 也 serait une ponctuation.

Néanmoins, et c'est en cela qu'il est intéressant de s'occuper d'une phrase de la langue écrite, vous verriez que vous pourriez couper les choses autrement et dire : la parole, voire le langage, car s'il s'agissait de préciser la parole, nous aurions un autre caractère légèrement différent, à ce niveau tel que donc qu'il est écrit, ce caractère peut aussi bien vouloir dire parole que langage.

Ces sortes d'ambiguïté sont tout à fait fondamentales dans l'usage de ce qui s'écrit très précisément et c'est ce qui en fait la portée puisque, comme je vous l'ai fait remarquer au départ de mon discours de cette année et plus spécialement la dernière fois, c'est très précisément en tant que la référence quant à tout ce qui est du langage est toujours indirecte que le langage prend sa portée.

Nous pourrions donc dire aussi : le langage, en tant qu'il est dans le monde, qu'il est sous le ciel, le langage, voilà ce qui fait *xing* 性, « la nature », car cette nature n'est pas, au moins dans Meng-Tseu n'importe quelle nature, il s'agit justement de la nature de l'être parlant, celle dont, dans un autre passage, il tient à préciser qu'il y a une différence, entre cette nature et la nature de l'animal, une différence, ajoute-t-il, pointe-t-il, en deux termes qui veulent bien dire ce qu'il veut dire, une différence infinie et qui peut-être est celle qui est définie là.

Vous le verrez d'ailleurs, que nous prenions l'une ou l'autre de ces interprétations, l'axe qui va se dire comme conséquent n'en sera pas changé. *zé* 則 [則], donc, c'est « en conséquence ».

En conséquence... *gù* 故 en conséquence c'est ici *gù* 故, c'est « cause », car cause ne veut pas dire autre chose, quelle que ce soit l'ambiguïté qu'un certain livre, un certain livre qui est celui-ci : *Mencius on the mind*, à savoir un livre commis par un nommé Richards qui n'était certainement pas le dernier venu, sont les deux chefs de file d'une position née en Angleterre et tout à fait conforme à la meilleure tradition de la philosophie anglaise, qui ont constitué au début de ce siècle la doctrine appelée logico-positivisme dont le livre majeur s'intitule *The meaning of meaning*. C'est un livre auquel vous trouverez déjà allusion dans mes *Écrits*, avec une certaine position dépréciative de ma part.

Meaning of meaning veut dire le sens du sens. Le logico-positivisme procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable, ce qui l'amène à une position qui est celle-ci qu'un certain nombre d'énoncés philosophiques se trouvent en quelque sorte dévalorisés au principe, du fait qu'ils ne donnent aucun résultat saisissable quant à la recherche du sens.

En d'autres termes, pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis pour cela même hors de jeu. Il n'est que trop clair que c'est là une façon d'élaguer les choses, ce qui ne permet guère de s'y retrouver, car si nous partons du principe que quelque chose qui n'a pas de sens ne peut pas être essentiel dans le développement d'un discours, nous perdons le fil tout simplement. Je ne dis pas bien sûr qu'une telle exigence soit de procédé. Mais que ce procédé nous interdise en quelque sorte toute articulation dont le sens n'est pas saisissable, c'est quelque chose qui par exemple n'aboutira que... à ceci par exemple que nous ne pourrions plus faire usage du discours mathématique dont, de l'aveu des logiciens les plus qualifiés, ce qui les caractérise, c'est qu'il se peut que dans tel ou tel de ces points nous ne puissions plus lui donner aucun sens, ce qui ne l'empêche pas précisément d'être, de tous les discours, celui qui se développe avec le plus de rigueur. Nous nous trouvons d'ailleurs de ce fait en un point qui est tout à fait essentiel à mettre en relief concernant la fonction de l'écrit.

Donc c'est de *gù* 故 qu'il s'agit, c'est de *gù* 故 qu'il s'agit et en tant que *yǐwéi* 以為 [以为]. Car je vous ai déjà dit que ce *wei* 為 [为] peut dans certains cas vouloir dire « agir » ou voire même quelque chose qui est de l'ordre de « faire », encore que cela ne soit pas n'importe lequel.

Yì 以 ici a le sens de quelque chose comme « avec », et ce « avec » que nous allons procéder, comme quoi ?

Comme lì 利: c'est ici le mot sur lequel je vous pointe ceci que lì 利, je répète, que ce lì 利 qui veut dire « bien, intérêt, profit ». Et la chose est d'autant plus remarquable que précisément Mencius, dans son premier chapitre, se présentant à un certain prince, peu importe duquel de ceux qui constituaient alors les royaumes dits par la suite être les royaumes combattants, se trouve auprès de ce prince qui lui demande des conseils, auprès de ce prince marquer que s'il n'est pas là, c'est pour lui enseigner ce qui fait notre loi présente à tous, à savoir ce qui convient pour l'accroissement de la richesse du royaume et nommément pour ce que nous appellerions la plus-value.

S'il y a un sens comme ça qu'on peut donner rétroactivement à lì 利, c'est bien de cela qu'il s'agit. Or c'est bien là qu'il est remarquable de voir que ce que marque en l'occasion Mencius, c'est qu'à partir donc de cette parole qui est la nature, ou si vous voulez de la parole qui concerne la nature, ce dont il va s'agir, c'est d'arriver à la cause, en tant que la dite cause, c'est lì 利.

zé gù'ér yìyì 則故而已矣 ce qui veut dire :

- gù'ér 故而 est quelque chose
qui veut à la fois dire « comme et » et « comme mais »
- ér yìyì 而已矣: « c'est seulement ça ».
- Et pour qu'on n'en doute pas, le yì 矣 qui termine, qui est un yǐ 矣 conclusif,
ce yǐ 矣 a le même accent que « seulement », « c'est yǐ 矣 et ça suffit »

C'est là que je me permets en somme de reconnaître que pour ce qui est des effets du discours pour tout ce qui est dessous le ciel, ce qui en ressort n'est autre que la fonction de cause en tant qu'elle est le plus-de-jour.

Vous verrez, à vous référer à ce texte de Mengzi, vous avez deux façons de le faire : vous le procurer d'une part dans l'édition en somme très bonne qui en a été donnée par un jésuite de la fin du XIX^{ème} siècle, nommé Wiegner dans une édition des quatre livres fondamentaux du confucianisme. Vous avez une autre façon, c'est de vous emparer de ce *Mencius on the mind* qui est paru chez Kegan Paul à Londres, je ne sais pas s'il en existe actuellement beaucoup d'exemplaires encore *available* comme on dit, mais après tout ça vaut la peine, pourquoi pas ! d'en faire faire pour ceux qui seraient curieux de se reporter à quelque chose d'aussi fondamental pour un certain éclairage d'une réflexion sur le langage qui est le travail d'un néo-positiviste et qui n'est certainement pas négligeable, le *Mencius on the mind* donc de qui est paru à Londres, chez Kegan Paul.

Tous ceux qui voudront donc se donner la peine de voir s'ils ne peuvent pas se procurer le volume, ou une photocopie, peut-être n'en comprendront que mieux un certain nombre de références que j'y prendrai cette année, car j'y reviendrai.

Autre chose, donc, est de parler de l'origine du langage, et autre chose de sa liaison à ce que j'enseigne, à ce que j'enseigne conformément à ce que j'articule, j'ai l'année dernière articulé comme le discours de l'analyste. Car vous ne l'ignorez pas, la linguistique a commencé avec Humboldt par cette sorte d'interdit, de ne pas se poser la question de l'origine du langage, faute de quoi bien sûr on s'égarait.

Ce n'est pas rien que quelqu'un se soit avisé en pleine période de mythification génétique - c'était le style au début du siècle XIX - ait posé que rien à jamais ne serait situé, fondé, articulé,

concernant le langage si on ne commençait pas d'abord par interdire les questions de l'origine, c'est un exemple qui aurait bien dû être suivi ailleurs. Ca nous aurait évité bien des élucubrations du type de celles qu'on peut appeler primitivistes. Il n'y a rien de tel que la référence au primitif pour primitiver la pensée, puisque c'est elle qui régresse régulièrement à la mesure-même de ce qu'elle prétend découvrir comme primitif.

$$\frac{a}{S_2} \Rightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Le discours de l'analyste, il faut bien que je vous le dise, puisqu'en somme vous ne l'avez pas entendu, le discours de l'analyste n'est rien d'autre que la logique de l'action.

Vous ne l'avez pas entendu, pourquoi ? Parce que dans ce que j'ai articulé l'année dernière avec des petites lettres au tableau sous cette forme de *petit a sur S2*

$$\frac{a}{S_2}$$

et de ce qui se passe au niveau de l'analysant, à savoir la fonction du sujet en tant que barré et en tant que ce qu'il produit ce sont des signifiants, et pas n'importe lesquels : des signifiants maîtres, c'est parce que c'était écrit, et écrit comme ça, car je l'ai écrit à maintes reprises, c'est pour cela même que vous ne l'avez pas entendu.

C'est en cela que l'écrit se différencie de la parole et il faut y remettre de la parole, et l'en beurrer sérieusement, mais naturellement non pas sans inconvénients de principe, pour qu'il soit entendu. On peut écrire donc des tas de choses sans que ça ne parvienne à aucune oreille, c'est pourtant écrit. C'est même pour cela que mes *Ecrits*, je les ai appelés comme ça, ça a scandalisé du monde sensible, et pas n'importe qui ! Il est très curieux que la personne que cela a littéralement convulsé soit une Japonaise. Je commenterai cela plus tard.

Naturellement ici ça n'a convulsé personne : la japonaise dont je parle n'est pas là. Mais n'importe qui, qui est de cette tradition, saurait, je pense, à l'occasion comprendre pourquoi cette espèce d'effet d'insurrection s'est produit.

C'est de la parole bien sûr que se fraye la voie vers l'écrit.

Mes *Ecrits*, si je les ai intitulés comme ça, c'est qu'ils représentent une tentative : une tentative d'écriture, comme c'est suffisamment marqué dans ceci que cela aboutit à des graphes. L'ennui, c'est que les gens qui prétendent me commenter partent tout de suite des graphes. Ils ont tort.

Les graphes ne sont compréhensibles qu'en fonction, je dirai, du moindre effet de style des dits *Ecrits* qui en sont en quelque sorte les marches d'accès, moyennant quoi l'écrit, l'écrit repris à soi tout seul, qu'il s'agisse de tel ou tel schéma, celui qu'on appelle *L* ou n'importe quoi, ou du grand graphe lui-même, présente l'occasion de toutes sortes de malentendus. C'est d'une parole qu'il s'agit, en tant que bien sûr et pour quoi ? Qu'elle tend à frayer la voie à ces graphes, qu'il s'agit, mais il convient de ne pas oublier cette parole pour la raison qu'elle est elle-même ce qui se réfléchit de la règle analytique qui est comme vous le savez parlez, parlez, pariez..., il suffit que vous vous paroliez, n'est-ce pas, voilà la boîte d'où sortent tous les dons du langage, une boîte de Pandore.

Quel rapport donc avec ces graphes ?

Ces graphes bien sûr, personne n'a encore osé aller jusque-là, ces graphes ne vous indiquent en rien quoi que ce soit qui permette de faire retour à l'origine du langage. S'il y a une chose qui y paraît, et tout de suite, c'est que non seulement ils ne la livrent pas, mais qu'ils ne la promettent pas non plus.

Ce dont il va s'agir aujourd'hui est de la situation par rapport à la vérité qui résulte de ce qu'on appelle la libre association, autrement dit un libre emploi de la parole. Je n'en ai jamais parlé qu'avec ironie. Il n'y a pas plus de libre association qu'on ne pourrait dire qu'est libre une variable liée dans une fonction mathématique, et la fonction définie par le discours analytique n'est bien évidemment pas libre : elle est liée. Elle est liée par des conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique.

A quelle distance est mon discours analytique, tel qu'il est ici défini par cette disposition écrite, à quelle distance est-il du cabinet analytique ? C'est précisément ce qui constitue ce que nous appellerons mon dissentiment d'avec un certain nombre de cabinets analytiques.

Aussi cette définition du discours analytique pour pointer là où j'en suis ne leur paraît pas s'accommoder aux conditions du cabinet analytique. Or, comme l'on dit [...], disons à tout le moins livre une partie des conditions qui constituent le cabinet analytique.

Mesurer ce qu'on fait quand on entre dans une psychanalyse, c'est quelque chose qui a bien son importance, mais en tout cas, quant à moi... et qui s'indique dans le fait que je procède toujours à de nombreux entretiens préliminaires.

Une personne pieuse que je ne désignerai pas autrement trouvait, paraît-il, aux derniers échos, enfin à des échos d'il y a trois mois, qu'au moins y avait-il une gageure intenable pour elle à fonder le transfert sur le sujet supposé savoir puisque par ailleurs sa méthode implique qu'il se soustienne d'une absence totale de préjugés quant au cas.

Sujet supposé savoir quoi alors ?

Me permettrais-je de demander à cette personne si le psychanalyste doit être supposé savoir ce qu'il fait et s'il le sait effectivement. A partir de là on comprendra que je pose d'une certaine façon mes questions sur le transfert dans *La direction de la cure* par exemple, qui est un texte auquel je vois avec plaisir que dans mon école, puisqu'il se passe quelque chose de nouveau, c'est que dans mon école on se met à travailler au titre d'une école, c'est là un pas quand même assez nouveau pour être relevé, j'ai pu constater, non sans plaisir, qu'on s'était aperçu que, dans ce texte, je ne tranche aucunement de ce qu'est le transfert. C'est très précisément qu'en disant le sujet supposé savoir, tel que je le définis, la question tout à fait reste entière de savoir si l'analyste peut être supposé savoir ce qu'il fait.

Pour en quelque sorte prendre départ, départ de ce qui aujourd'hui va être énoncé, et pour lequel ce petit caractère chinois, car c'en est un, c'en est un, je regrette beaucoup que la craie ne me permette pas d'y mettre les accents que permet le pinceau, c'en est un qui a un sens pour satisfaire aux exigences des logico-positivistes, c'est un sens dont vous allez voir qu'il est pleinement ambigu puisqu'il veut à la fois dire « retors », qu'il veut dire aussi « personnel » au sens de « privé », et puis il en a encore quelques autres. Mais ce qui me paraît remarquable, c'est que sa forme écrite va me permettre tout de suite de vous dire où se placent les termes autour desquels va tourner mon discours d'aujourd'hui.

Si nous placions quelque part ici ce que j'appelle au sens le plus large, et vous allez voir si c'est large, je dois dire que je n'ai pas besoin du sens et de le souligner, les effets de langage, c'est ici que nous aurions à mettre ce dont il s'agit, à savoir où ils prennent leur principe, là où ils prennent leur principe, c'est en cela que le discours analytique est révélateur de quelque chose, qu'il est un pas, je vais essayer de le rappeler, encore qu'il s'agisse pour l'analyse de vérités premières.

C'est par là que je vais commencer tout de suite.

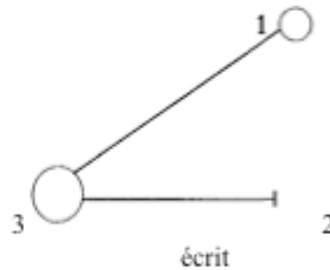
Nous aurions ici alors le fait de l'écrit. Il est très important, à notre époque et à partir de certains énoncés qui ont été faits et qui tendent à établir de très regrettables confusions, de rappeler que tout de même l'écrit est non pas premier, mais second par rapport à toute fonction du langage et que néanmoins sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir à questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet du langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir la

dimension pour vous faire plaisir, mais vous savez que j'ai introduit le terme de « demansion », la « demansion », la résidence, le lieu de l'Autre de la Vérité.

Je sais que « demansion » a fait question pour certains. Les échos m'en sont revenus. Eh bien, si « demansion » est en effet un terme nouveau que j'ai introduit, fabriqué, et s'il n'a pas encore de sens, et bien cela veut dire que c'est à vous que ça revient de lui en donner un. Interroger la « demansion » de la vérité, la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose, là est le terme, la nouveauté de ce que j'introduis aujourd'hui, qui ne se fait que par l'écrit, et par l'écrit en tant que ceci qu'il n'est que de l'écrit que se constitue la logique.

Voici ce que j'introduis en ce point de mon discours de cette année : il n'y a de question logique qu'à partir de l'écrit, en tant que l'écrit n'est justement pas le langage.

Et c'est en cela que j'ai énoncé qu'il n'y a pas de métalangage, que l'écrit même en tant qu'il se distingue du langage est là pour nous montrer que si c'est de l'écrit que s'interroge le langage, c'est justement en tant que l'écrit ne l'est pas, mais qu'il ne se construit, ne se fabrique que de sa référence au langage.



Après avoir posé ceci qui a l'avantage de vous frayer ma visée, mon dessein, je repars de ceci qui concerne ce point qui est de l'ordre de cette surprise par où se signale l'effet de rebroussement dont j'ai essayé de définir la jonction de la vérité au savoir et que j'ai énoncée en ces termes qu'il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant.

Il y a une première condition qui pourrait tout de suite le faire voir, c'est que le rapport sexuel comme tout autre rapport, au dernier terme, ça ne subsiste que de l'écrit. L'essentiel du rapport, c'est une application : a appliqué sur b : a / b et si vous ne l'écrivez pas a et b, vous ne tenez pas le rapport en tant que tel.

Ca ne veut pas dire qu'il ne se passe des choses dans le Réel, mais au nom de quoi l'appelleriez-vous rapport ? Cette chose grosse comme tout suffirait déjà à rendre, disons, concevable qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, mais ça ne trancherait en rien le fait que l'on n'arrive pas à l'écrire.

Je dirai même plus : il y a quelque chose que l'on a fait déjà depuis un bout de temps, c'est de l'écrire comme cela en se servant de petits signes planétaires, à savoir rapport de ce qui est mâle à ce qui est femelle.

Et je dirai même que depuis un certain temps, grâce au progrès qu'a permis l'usage du microscope, car n'oublions pas qu'avant Swammerdam on ne pouvait en avoir aucune espèce d'idée, ceci peut sembler articuler le fait que le rapport, si complexe soit-il, si méiotique qu'en soit le procès par où les cellules dites gonadiques donnent comme un modèle de la fécondation d'où procède la reproduction, eh bien il semble qu'en effet quelque chose soit là fondé et établi qui permette de situer à un certain niveau dit biologique ce qu'il en est du rapport sexuel.

L'étrange assurément, et après tout, mon Dieu, pas tellement tel, mais je voudrais évoquer pour vous la dimension d'étrangeté de la chose, c'est que la dualité et la suffisance de ce rapport ont depuis toujours leur modèle, je vous l'ai évoqué la dernière fois à propos de ces petits signes chi-

nois. Là il y en a un là, je me suis tout d'un coup impatienté de vous montrer des signes qui avaient l'air d'être là uniquement pour vous épater. Et bien, le *Yin* que je ne vous ai pas fait la dernière fois, le voilà :

Voilà le *yīn* 陰 [阴] et le *yáng* 陽 [阳]

je le répète, n'est-ce pas. Voilà ! un autre petit trait ici...

Le *yīn* 陰 [阴] et le *yáng* 陽 [阳], les principes mâle et femelle, voilà ce qui après tout n'est pas particulier à la tradition chinoise, voilà ce que vous retrouverez dans toute espèce de cogitation concernant les rapports de l'action et de la passion, concernant le formel et le substantiel, concernant Purusha, l'esprit, et Prakriti, je ne sais quelle matière femellisée, le modèle général de ce rapport du mâle au femelle est bien ce qui hante depuis toujours, depuis longtemps le repérage de l'être parlant, concernant les forces du monde (Coupure) qui sont *Tiānxià* 天下 sous le ciel.

Il convient de marquer ceci de tout à fait nouveau, ce que j'ai appelé l'effet de surprise que comporte ce qui est sorti, quoi que cela vaille, du discours analytique, c'est qu'il est intenable d'en rester d'aucune façon à cette dualité comme suffisante.

C'est que la fonction dite du phallus qui est à vrai dire la plus maladroitement maniée, mais qui est là, qui fonctionne dans ce qu'il en est, non pas seulement d'une expérience liée à ce je ne sais quoi qui serait à considérer comme déviant, comme pathologique, mais qui est essentiel comme tel à l'institution du discours analytique, cette fonction du phallus rend désormais intenable cette bipolarité sexuelle et intenable d'une façon qui littéralement volatilise ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport.

Il faut distinguer ce qu'il en est de cette intrusion du phallus de ce que certains ont cru pouvoir traduire du terme de « manque de signifiant ». Ce n'est pas du manque de signifiant qu'il s'agit, mais de l'obstacle fait à un rapport. Le phallus, en mettant l'accent sur un organe, ne désigne nullement l'organe dit pénis avec sa physiologie, ni même la fonction que l'on peut, ma foi, lui attribuer avec quelque vraisemblance comme étant celle de la copulation.

Il vise de la façon la moins ambiguë, si on se rapporte aux textes analytiques, son rapport à la jouissance. Et c'est en cela qu'il le distingue de la fonction physiologique. Il y a, c'est cela qui se pose comme constituant d'une fonction du phallus, il y a une jouissance qui constitue dans ce rapport, différent du rapport sexuel, quoi ? Ce que nous appellerons sa condition de vérité.

L'angle sous lequel est pris l'organe qui, au regard de ce qu'il en est de l'ensemble des vivants, n'est nullement lié à cette forme particulière. Si vous saviez la variété des organes de copulation qui existent chez les insectes, vous pourriez, ce qui est après tout le principe de ce qui est toujours d'un bon usage, à savoir l'étonnement pour interroger le réel, vous pourriez certainement en effet vous étonner que ce soit particulièrement comme ça que ça fonctionne chez les vertébrés. Il s'agit ici de l'organe en tant, il faut bien qu'ici j'aïlle vite, car je ne vais pas enfin m'éterniser, tout reprendre, qu'on se reporte au texte dont je parlais tout à l'heure, à *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, le phallus, c'est l'organe en tant qu'il est ! E.S.T. : il s'agit de l'être, en tant qu'il est la jouissance féminine.

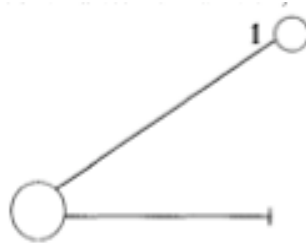
Voilà où est, en quoi réside l'incompatibilité de l'être et de l'avoir.

Dans ce texte, j'ai dit et répété avec une certaine insistance, en y mettant certains accents de style dont, je répète qu'ils sont aussi importants pour cheminer que les graphes à quoi ils aboutissent, et voilà que j'ai en face de moi, comme ça, à ce fameux Congrès de Royaumont, quelques personnes qui ricanaient : « Si tout est là, s'il s'agit de l'être et de l'avoir, ça n'a pas grande portée, l'être et l'avoir, on les choisit, hein ! » C'est pourtant ça qui s'appelle la castration.

Ce que je propose est ceci, c'est de poser que le langage, nous le mettons ici, a son champ réservé dans cette béance du rapport sexuel, telle que la laisse ouverte le phallus en posant que ce qu'il y introduit ça n'est, non pas deux termes qui se définissent du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes d'une nature et d'une fonction bien différente qui s'appellent l'être et l'avoir. Ce qui le prouve, ce qui le supporte, ce qui rend absolument évidente, définitive cette distance, c'est ceci, ceci dont il ne semble pas que l'on ait remarqué la différence, c'est la substitution au rapport sexuel de ce qui s'appelle la loi sexuelle.

C'est là qu'est cette distance où s'inscrit qu'il n'y a rien de commun entre ce que l'on peut énoncer d'un rapport qui ferait loi en tant qu'il relève sous une forme quelconque de l'application, telle qu'au plus près la serre la fonction mathématique, et une loi qui est cohérente à tout le registre de ce qui s'appelle le désir, de ce qui s'appelle interdiction, de ce qui souligne que c'est de la béance même de l'interdiction inscrite que relève la conjonction, voire l'identité, comme j'ai osé l'énoncer de ce désir et de cette loi, et ce qui pose corrélativement pour tout ce qui relève de l'effet de langage de tout ce qui instaure la « demansion » de la Vérité d'une structure de fiction.

La corrélation de toujours du rite et du mythe, dont c'est faiblesse ridicule de dire que le mythe serait simplement le commentaire du rite et qu'il est fait pour le soutenir, pour l'expliquer, alors que c'en est, selon une topologie qui est celle à laquelle j'ai fait depuis assez longtemps un sort pour n'avoir pas besoin de le rappeler : le rite et le mythe sont comme l'endroit et l'envers, à cette condition que cet endroit et cet envers soient en continuité.



Le maintien, dans le discours analytique, de ce mythe résiduel qui s'appelle celui de l'Oedipe, Dieu sait pourquoi, qui est en fait comme celui de *Totem et Tabou*, où s'inscrit ce mythe tout entier de l'invention de Freud, du père primordial, en tant qu'il jouit de toutes les femmes, c'est tout de même là que nous devons interroger d'un peu plus loin, de la logique de l'écrit, ce qu'il veut dire.

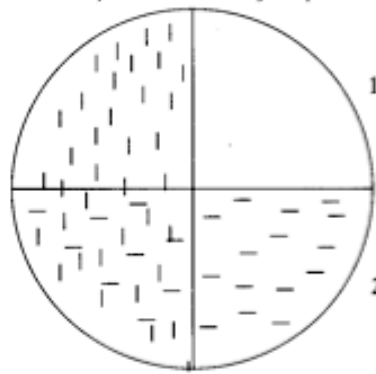
Il y a bien longtemps que j'ai introduit ici le schéma de Peirce concernant les propositions en tant qu'elles se divisent en quatre : en universelle, particulière, affirmative et négative, les deux couples de termes s'échangeant. Chacun sait que de dire que : « tout x est y » , - si le schéma de Peirce Charles Sanders a un intérêt, c'est de le montrer - c'est que de définir comme nécessaire que « tout quelque » chose soit pourvu de tel attribut est une position universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun x.

Dans la petite formule ou le petit schéma de Peirce, je vous rappelle qu'ici nous avons un certain nombre de traits verticaux, qu'ici nous n'en avons aucun, qu'ici nous avons un petit mélange des deux et que c'est du chevauchement de deux de ces cases que résulte la spécificité de telle ou telle de ces propositions et que c'est à rassembler ces deux quadrants qu'on peut dire : « tout trait est vertical », s'il n'est pas vertical, il n'y a pas de trait.

Pour faire la négative, ce sont ces deux-là qu'il faut réunir: ou bien il n'y a pas de trait, ou bien il n'y en a pas de verticaux. Ce qui désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que le « toutes les femmes », il n'y en a pas. Il n'y a pas d'universel de la femme.

Voilà ce que pose un questionnement du phallus, et non pas du rapport sexuel, quant à ce qu'il en est de la jouissance qu'il constitue puisque j'ai dit que c'était la jouissance féminine. C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées.

Après tout, il est possible qu'il y ait un savoir de la jouissance qu'on appelle sexuelle qui soit le fait de cette « certaine femme ». La chose n'est pas impensable. Il y en a comme ça des traces mythiques dans les coins.



Les choses qui s'appellent le Tantra, on dit que ça se pratique. Il est tout de même clair que depuis un bout de temps, si vous permettez ainsi d'exprimer ma pensée, l'habileté des joueuses de flûte est beaucoup plus patente. C'est pas pour jouer de l'obscénité que j'avance ça en ce point, c'est qu'il y a ici, et je le suppose, il y a au moins ici une personne qui sait ce que c'est de jouer de la flûte, c'est la personne qui récemment me faisait remarquer à propos de ce jeu de la flûte, mais on peut le dire aussi à propos de tout usage d'instrument, quelle division du corps l'usage d'un instrument quel qu'il soit rend nécessaire, je veux dire rupture de synergies.

Il suffit de faire n'importe quel instrument : mettez-vous sur une paire de skis, vous verrez tout de suite que vos synergies doivent être rompues. Prenez une canne de golf, ça m'est arrivé ces derniers temps, c'est pareil, hein ! Il y a deux types de mouvements qu'il faut que vous fassiez en même temps, vous n'y arrivez au début absolument pas, parce que synergiquement ça ne s'arrange pas comme ça. La personne qui m'a bien rappelé la chose à propos de la flûte me faisait également remarquer que pour le chant où en apparence il n'y a pas d'instrument, c'est en cela que le chant est particulièrement intéressant, c'est que là aussi il faut que vous divisiez votre corps, que vous y divisiez deux choses qui sont tout à fait distinctes pour que vous puissiez chanter, mais qui d'habitude sont absolument synergiques, à savoir la pose de la voix et la respiration.

Bon, ces vérités premières qui n'ont pas eu besoin d'être rappelées, parce que aussi bien je vous disais que j'en avais ma dernière expérience avec ma canne de golf, c'est ce qui laisse ouverte comme une question qu'il y a encore quelque part un savoir de l'instrument phallus.

Seulement l'instrument phallus, ce n'est pas un instrument comme les autres. C'est comme pour le chant. L'instrument phallus, je vous ai déjà dit qu'il n'est pas du tout à confondre avec le pénis. Le pénis, lui, il se règle sur la loi, c'est-à-dire sur le désir, c'est-à-dire sur le plus-de-jouir, c'est-à-dire sur la cause du désir, c'est-à-dire sur le fantasme.

Et ça, le savoir supposé de la femme qui saurait, là elle rencontre un os, justement, celui qui manque à l'organe, si vous me permettez de continuer dans la même veine. Puisque chez certains animaux, il y en a un, d'os. Ça oui, là il y a un manque, c'est un os manquant. Ce n'est pas le phallus, c'est le désir ou son fonctionnement. Il en résulte qu'une femme n'a de témoignage de son insertion dans la loi de ce qui supplée au rapport que par le désir de l'homme.

Là, il suffit d'avoir une toute petite expérience analytique pour en avoir la certitude.

Le désir de l'homme, je viens de le dire, est lié à sa cause qui est le plus-de-jouir ou qui est encore, comme je l'ai exprimé maintes fois, s'il prend sa source dans le champ d'où tout part, l'effet de langage, dans le désir de l'Autre donc, et la femme à cette occasion, on s'aperçoit que c'est elle qui est l'Autre. Seulement elle est l'Autre d'un tout autre ressort, d'un tout autre registre que son savoir quel qu'il soit.

Voilà donc l'instrument phallique posé avec des guillemets comme « cause » du langage, je n'ai pas dit *origine*. Et là malgré l'heure avancée, je signalerai la trace que l'on en peut avoir, à savoir le maintien, quoi qu'on veuille, d'un interdit sur les mots obscènes. Et puisque je sais qu'il y a des gens qui m'attendent à quelque chose que je leur ai promis, de faire allusion à « Éden, Éden, Éden ». Ah ! et dire pourquoi je ne signe pas [...] à ce propos c'est que... ce n'est pas que mon estime soit médiocre pour cette tentative, à sa façon, elle est comparable à celle de mes *Écrits*, à ceci près qu'elle est beaucoup plus désespérée. Il est tout à fait désespéré de langagier l'instrument phallique, et c'est parce que je le considère comme en ce point sans espoir, que je pense aussi que ne peut se développer autour d'une telle tentative que des malentendus.

Vous voyez que c'est en un point hautement théorique que se place en l'occasion mon refus.

Là où je voudrais en venir est ceci : d'où interroge-t-on la Vérité ?

Car la Vérité, elle peut dire tout ce qu'elle veut. C'est l'oracle.

Ca existe depuis toujours et après cela, on n'a plus qu'à se débrouiller. Seulement il y a un fait nouveau, le premier fait nouveau depuis que fonctionne l'oracle, c'est-à-dire depuis toujours. C'est un de mes écrits le fait nouveau, qui s'appelle *La Chose Freudienne*, où j'ai indiqué ceci que personne n'avait jamais dit.

Seulement comme c'est écrit, naturellement vous ne l'avez pas entendu.

J'ai dit : « la Vérité parle je ». Si vous aviez donné son poids à cette espèce de luxuriance polémique que j'ai fait pour présenter la Vérité, je ne me souviens même plus ce que j'ai écrit, comme rentrant dans la pièce dans un fracas de miroirs, cela aurait peut-être pu vous ouvrir les oreilles. Mais le bruit des miroirs qui se cassent, dans un écrit, cela ne vous frappe pas.

C'était pourtant assez bien écrit. C'est là ce que l'on appelle l'effet de style. Et cela vous aurait certainement aidé à comprendre ce que ça veut dire « La Vérité parle je ». Cela veut dire qu'on peut lui dire tu et je vais vous expliquer à quoi ça sert. Vous allez croire, bien sûr, que je vais vous dire que ça sert au dialogue. Il y a longtemps que j'ai dit qu'il n'y en avait pas de dialogue. Et avec la Vérité, bien sûr, encore moins.

Néanmoins, si vous lisez quelque chose qui s'appelle *La métamathématique* de Lorenzen, je l'ai apporté, c'est chez Gautier-Villars et Mouton, et puis je vais même vous indiquer la page où vous verrez des choses astucieuses, c'est des dialogues, c'est des dialogues écrits, c'est-à-dire que c'est le même qui écrit les deux répliques. C'est un dialogue bien particulier, seulement c'est très instructif, vous vous reporterez à la page 22, c'est très instructif et je pourrais le traduire de plus d'une façon, y compris en me servant de mon être et de mon avoir de tout à l'heure.

Mais je dirai plus simplement, pour vous rappeler cette chose sur laquelle j'ai déjà mis l'accent, c'est à savoir qu'aucun des prétendus paradoxes auxquels s'arrête la logique classique, notamment celui du « je mens », ne tient qu'à partir du moment où c'est écrit.

Il est tout à fait clair que dire « je mens » est une chose qui ne fait aucun obstacle, étant donné qu'on ne fait que cela ! Alors pourquoi ne le dirait-on pas ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Que c'est seulement quand c'est écrit que là il y a un paradoxe, car on dit : « Là, et bien, vous mentez ou bien vous dites vrai ».

C'est exactement la même chose que je vous ai fait remarquer en son temps, que d'écrire « le plus petit nombre qui s'écrit en plus de quinze mots ». Vous ne voyez là aucun obstacle quand je vous le dis : si c'est écrit, vous les comptez, vous vous apercevez qu'il n'y en a que treize, dans ce que je viens de dire, mais ça ne se compte que si c'est écrit.

Parce que si c'est écrit en japonais, je vous défie de les compter, parce que là vous vous poserez quand même la question, il y a des petits bouts, comme ça, de vagissement, des petits *oh* et des petits *wouah* dont vous vous demanderez s'il faut le coller au mot ou s'il faut le détacher et le compter pour un mot.

Seulement quand c'est écrit, c'est comptable.

Alors la Vérité, vous apercevrez qu'exactement comme dans *La métamathématique* de Lorenzen, si vous posez qu'on ne peut pas à la fois dire oui et non sur le même point et bien, vous gagnez.

Vous verrez tout à l'heure ce que vous gagnez.

Mais si vous misez que c'est ou oui ou non, là vous perdez. Référez-vous à Lorenzen. Mais je vais vous l'illustrer tout de suite. Je pose qu'il n'est pas vrai, dis-je à la Vérité, que tu dises vrai et que tu mentes en même temps. La Vérité peut répondre bien des choses, puisque c'est vous qui la faites répondre. Ça ne vous coûte rien. De toute façon, cela va aboutir au même résultat, mais je vous le détaille pour rester collé au Lorenzen. Elle dit : je dis vrai. Vous lui répondez : je ne te le fais pas dire. Alors pour vous emmerder, elle vous dit : je mens. A quoi vous répondez : maintenant j'ai gagné, je sais que tu te contredis. C'est exactement ce que vous découvrez avec l'inconscient, ça n'a plus de portée.

Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est de chez lui parfaitement soutenable. C'est simplement à vous de le savoir.

Qu'est-ce que ça vous apprend ? Que la Vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne, car elle s'est déchaînée : elle a brisé votre chaîne. Elle vous a dit les deux choses aussi bien quand vous disiez que la conjonction n'était point soutenable.

Mais supposez le contraire, que vous lui ayez dit : ou tu dis vrai, ou tu mens. Ben, là, vous en êtes pour vos frais. Parce que... qu'est-ce qu'elle vous répond ? Je te l'accorde, je m'enchaîne. Tu me dis : ou tu dis vrai, ou tu mens, et en effet c'est bien vrai. Seulement alors là vous, vous ne savez rien. Vous ne savez rien de ce qu'elle vous a dit puisque : ou elle dit vrai, ou elle ment. De sorte que vous êtes perdant.

Ceci, je ne sais pas si cela vous apparaît dans sa pertinence, mais je veux dire ceci, dont nous avons constamment l'expérience, c'est qu'elle se refuse, la Vérité, alors ça me sert à quelque chose. C'est à ça que nous avons tout le temps à faire dans l'analyse. Mais qu'elle s'abandonne, qu'elle accepte ma chaîne, quelle qu'elle soit, et bien, j'y perds mon latin. Autrement dit, ça me laisse à désirer. Cela me laisse à désirer, ça me laisse dans ma position de demandeur, puisque je me trompe de penser que je suis traité d'une vérité que je ne puis reconnaître qu'au titre de déchaînée. Vous montrez de quel déchaînement vous participez.

Il y a quelque chose qui mérite d'être relevé dans ce rapport, c'est la fonction de ce quelque chose dont il y a longtemps que je le mets tout doucement comme ça sur la sellette et qui se dénomme la liberté. Il arrive qu'à travers nos fantasmes, il y en ait qui élucubrent de certaine façon où, sinon la vérité elle-même, du moins le phallus pourrait être apprivoisé. Je ne vous dirai pas dans quelles variétés de détails ces sortes d'élucubrations peuvent s'étaler.

Mais il y a une chose très frappante, c'est que mise à part une certaine sorte de manque de sérieux qui est peut-être ce qu'il y a de plus solide pour définir la perversion, et bien, ces solutions élégantes, il est clair que les personnes pour qui c'est sérieux, toute cette menue affaire, parce que mon Dieu, le langage ça compte pour elles, aussi l'écrit, ne serait-ce que pour ce que ça permet l'interrogation logique, car en fin de compte qu'est-ce que c'est que la logique, si ce n'est ce paradoxe absolument fabuleux que ne permet que l'écrit, de prendre la vérité comme référence. [...] chaque homme [...], quand on commence par les premières, toutes premières formules de la logique propositionnelle, on prend comme référence qu'il y a (Coupure brève vers 93'30), des propositions qui peuvent se marquer de V, Vérité, et d'autres qui peuvent se marquer de F, Faux

C'est avec cela que commence la référence à la Vérité.

Se référer à la Vérité, c'est poser le faux absolu, c'est à dire un faux auquel on pourrait se référer comme tel. Les personnes sérieuses, je reprends ce que je suis en train de dire, auxquelles se proposent ces solutions élégantes qui seraient l'apprivoisement du phallus, eh bien, c'est curieux,

c'est elles qui refusent ! Et pourquoi, sinon pour préserver ce qui s'appelle la liberté en tant qu'elle est précisément identique à cette non-existence du rapport sexuel.

Car enfin est-il besoin d'indiquer que ce rapport de l'homme et de la femme, en tant qu'il est de par la loi, la loi dite

[fin de la bande sonore]

Ce qui suit est une ancienne transcription inédite.

sexuelle, radicalement faussé, c'est de quelque chose qui quand même laisse à désirer qu'à chacun il y ait sa chacune pour lui répondre. Si cela arrive, que dirait-on ? Non certes que c'était là chose naturelle, puisqu'il n'y a pas à cet égard de nature, puisque la femme n'existe pas. Qu'elle existe, c'est un rêve de femme, mais c'est le rêve d'où est sorti Don Juan. S'il y avait un homme pour qui la femme existe, quelle merveille. On serait sûr de son désir. C'est une élucubration féminine. Pour qu'un homme trouve sa femme, quoi d'autre, sinon la formule romantique, c'était fatal, c'était écrit. Une fois de plus nous voilà retenus à ce carrefour qui est celui où je vous ai dit que je ferai basculer ce qu'il en est du vrai Seigneur, du type qui est ce que l'on traduit - fort mal, ma foi - par l'homme un tout petit peu au-dessus du commun, c'est cette balance entre le xìng 姓, cette nature telle qu'elle est inscrite par l'effet du langage inscrite dans cette disjonction de l'homme et de la femme, et d'autre part ce « c'est écrit », ce Míng cet autre caractère que je vous ai fait là une première fois, dont je fais ici sous la forme qui est celui devant lequel votre liberté recule.

RÉFÉRENCES :

- Humboldt, Wilhelm (unique mention de Lacan, le 17/02/71) : philologue allemand 1767-1835.
- Richards, Ivor Armstrong : *Mencius on the mind*, London, Kegan Paul (mentionné le 17/02/71)
- Ogden, Charles Kay : *Bentham's Theory of Fictions*, 1932, London (mentionné par Lacan le 26/2/69)
- Ogden & Richards : *The Meaning of Meaning* (mentionnés par Lacan le 12/05/65, 17/02/71)
- Wiegner, Léon (mentionné les 24/01/62 et 17/02/71)

1. Phrase peu audible au début, et omise sur la version ronéotée
2. Swammerdam Jan, naturaliste hollandais, Amsterdam, 1637-1680 (mentionné par Lacan le 17/02/71, puis le 17/12/74)
3. coupure bande-son de 47'24 à 47'40, d'après la version ronéotée :
« qui sont *Tiānxià* 天下 sous le ciel. »
4. d'après version ronéotée : (1 et 2), sans autre indication, il s'agit ici des deux à droite, selon l'usage donc 2 et 3.
5. peu audible, il est question d'une pétition qu'il ne signe pas
- 5bis. ce qui s'entend est « langagier », il s'agirait alors d'un néologisme autour de langage ; la version ronéotée propose aussi ce terme « langagier ».
6. incertain, car très rapide : « si c'est tout de même pas un mot, vous direz whep ! comme ça... » sourires
7. début de phrase peu audible, « chaque homme ... » etc. Puis une coupure brève de la bande-son vers 93'30.

Séminaire oral du 10 mars 1971

Jacques Lacan

Suis-je, suis-je présent quand je vous parle ?

Il faudrait que la chose à propos de quoi je m'adresse à vous fût là. Or j'ai assez dit assez que la chose ne puisse s'écrire que *l'achose*, comme je viens de l'écrire au tableau, ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place ou plus exactement que l'objet petit *a*, qui tient cette place, ôté, ôté cet objet petit *a* n'y laisse, à cette place, n'y laisse que l'acte sexuel tel que je l'accentue, c'est-à-dire la castration.

Je ne puis témoigner de l'a-, permettez-moi, de l'a-nalyse de quoi que ce soit et seulement par là ce qui *la* concerne, j'ai dit la concerne, la, la castration. C'est le cas de le dire... oh la la ! (rises)

Le baratin philosophique, ce n'est pas rien. Le baratin, ça barate, c'est normal. Il a servi longtemps à quelque chose. Mais depuis un temps, il nous fatigue. Il a abouti à produire « l'être-là » qu'on traduit quelquefois en français plus modestement « la présence », que l'on y ajoute ou non vivante : enfin bref, ce qui pour les savants s'appelle le *Dasein*.

Je l'ai trouvé avec plaisir dans un texte, je vous dirai lequel tout à l'heure, ainsi que le moment où je l'ai relu, un texte de moi, je me suis aperçu avec surprise que ça date d'une paye, cette formule que j'avais énoncée en son temps, pour des gens comme ça un peu durs de la feuille *Mange ton Dasein*. Qu'importe, nous y reviendrons tout à l'heure.

Le baratin philosophique n'est pas si incohérent. Il ne l'incarne, cette présence, l'être-là, que dans un discours qu'il commence par justement désincarner par *l'εποκη*. Vous savez ça : *l'εποκη*, la mise entre parenthèses, c'est tout simplement ce que ça veut dire. C'est quand même mieux, parce que ça n'a pas tout à fait la même structure, c'est tout de même mieux en grec.

De sorte qu'il est manifeste que la seule façon d'être là n'a lieu qu'à se mettre entre parenthèses.

Nous approchons de ce que j'ai à vous dire essentiellement aujourd'hui.

S'il y a trou au niveau de *l'achose*, cela vous laisse déjà pressentir que c'est peut-être une façon de le figurer, ce trou, et cela n'arrive que sous le mode de... quoi ?

Prenons une comparaison bien dérisoire : que sous le mode de cette tâche rétinienne dont l'oeil n'a pas la moindre envie de s'empêtrer quand, après qu'il a fixé le soleil, tout là-bas, il le promène sur le paysage. Il n'y voit pas son être-là. Pas fou, cet oeil ! Il y a pour vous toute une bouteille de Klein... d'oeil.

Pas de baratin philosophique dont vous sentez bien qu'il ne remplit là que son office universitaire dont j'ai essayé, dès l'année dernière de vous donner les limites, en même temps d'ailleurs que les limites de ce que vous pouvez faire à l'intérieur, fût-ce la révolution.

Dénoncer comme ça c'est fait, dénoncer comme logo-centriste ladite présence, l'idée, comme on dit, de la parole inspirée, au nom de ceci que la parole inspirée, bien sûr, on peut en rire, mettre à la charge de la parole toute la sottise, c'est égarer un certain discours et nous emmener vers une mythique archi-écriture uniquement constituée en somme de ce qu'on perçoit à juste titre comme un certain point aveugle qu'on peut dénoncer dans tout ce qui s'est cogité sur l'écriture, et bien, tout cela n'avance guère. On ne parle jamais que d'autre chose pour parler de *l'achose*.

Ce que j'ai dit, moi en son temps, faut pas abuser, j'en ai pas plein la bouche de la parole pleine et je pense quand même que la grande majorité d'entre vous ne m'ont entendu d'aucune façon en faire état. Ce que j'ai dit de la parole pleine, c'est qu'elle remplit justement cela, ce sont les trouvailles du langage qui sont assez jolies toujours, elle remplit la fonction de *l'achose* qui est au tableau.

La parole, en d'autres termes, dépasse le parleur. Le parleur est un parlé, voilà tout de même ce que depuis un temps j'énonce. D'où s'en aperçoit-on ? C'est ce que je voudrais comme ça indiquer dans le séminaire de cette année, vous vous rendez compte.

J'en suis à « je voudrais », depuis 20 ans que ça dure...

Naturellement, c'est comme ça parce que, malgré tout, je ne l'ai pas « pas dit ».

Il y a longtemps que c'est patent, c'est patent d'abord en ce que vous êtes là pour que je vous le montre, seulement voilà, si c'est vrai ce que je dis, votre « être-là » n'est pas plus probant que le mien.

Ce que je vous montre depuis un bout de temps ne suffit pas pour que vous le voyez. Il faut que je le démontre. Démontrer dans l'occasion, c'est dire ce que je montrais. Naturellement, pas n'importe quoi, mais je ne vous montrais pas *l'achose* comme ça. *L'achose* justement, ça ne se montre pas, ça se démontre.

Alors je pourrais vous attirer votre attention sur des choses que je montrais, en tant que vous ne les avez pas vues pour ce qu'elles pourraient démontrer. Pour abattre la carte dont il s'agit aujourd'hui, nous l'appellerons, dans toute l'ambiguïté que cela peut représenter, l'écrit.

L'écrit quand même, on ne peut pas dire que je vous en ai accablés, je veux dire qu'il a vraiment fallu qu'on me les extraie, ceux que j'ai rassemblés un beau jour, dans l'incapacité en somme totale où j'étais de me faire entendre des analystes, j'entends même de ceux-là qui m'étaient restés agrégés comme ça, parce qu'ils avaient pas pu s'embarquer ailleurs.

A la fin des fins, il m'est apparu qu'il y avait tellement d'autres gens qu'eux qui s'intéressaient à ce que je disais, enfin un petit commencement de votre « être-là » absent, que ces *Ecrits*, je les ai lâchés.

Et depuis ma foi, ils se sont consommés dans un beaucoup plus vaste cercle que, en somme, ce que vous représentez, si j'en crois les chiffres que me donne mon éditeur, c'est un drôle de phénomène et qui vaut bien qu'on s'y arrête, si tant est que, pour m'en tenir à ce que je fais toujours, c'est très exactement autour d'une expérience parfaitement fixable et qu'en tout cas je me suis efforcé d'articuler précisément au dernier temps, l'année dernière, en essayant de situer dans sa structure ce qui caractérise le discours de l'analyste, c'est donc en raison de cet emploi, le mien, qui n'a aucune prétention de fournir une conception du monde, mais seulement de dire ce qu'il semble qu'il va de soi de pouvoir dire à des analystes.

Autour de ça, j'ai fait pendant dix ans dans un endroit assez connu qui s'appelle Sainte-Anne un discours qui ne prétendait certes d'aucune façon à user de l'écrit autrement que d'une façon très précise, qui est celle que je vais essayer aujourd'hui de définir.

Ceux qui en constituent ce qui reste de témoins de cette époque ne peuvent pas s'élever contre, il n'y en a tout de même plus beaucoup dans cette salle, mais tout de même quelques-uns. Oh ! mais cela ne doit pas se compter sur les doigts de la main, ceux qui étaient là les premiers mois. Ils peuvent témoigner que ce que j'y ai fait... avec une patience, un ménagement, une douceur, des ronds de bras, des ronds de jambes ... j'ai construit, pour eux, pièce à pièce, morceau par morceau, des choses qui s'appellent des graphes.

Il y en a quelques-uns qui voguent, vous pouvez les retrouver très facilement grâce au travail de quelqu'un au dévouement duquel je fais hommage, et auquel j'ai laissé faire complètement à son gré un index raisonné dans le texte duquel vous pouvez trouver aisément à quelle page on trouve ces graphes. Cela vous évitera de fouiller, quoique cela se voie rien qu'en faisant ça, on peut déjà remarquer qu'il y a des choses qui ne sont pas comme le reste du texte imprimé.

Ces graphes que vous voyez là et qui ne sont pas bien sûr sans offrir quelques difficultés... de quoi ?

Mais d'interprétation, bien sûr.

Sachez que, pour ceux pour qui je les ai construits, ça ne pouvait pas même faire un pli, avant d'avancer la direction d'une ligne, le croisement avec telle autre, l'indication de la petite lettre que je mettais à ce croisement, je parlais une demi-heure, trois quarts d'heure pour justifier ce dont il s'agissait.

J'insiste, bien sûr non pas pour me faire un mérite de ce que j'ai fait dans le fond parce que ça m'a plu, personne ne me le demandait, c'était même plutôt le contraire, mais parce que nous entrons là avec ça au vif de ce que sur l'écrit, voire sur l'écriture, car figurez-vous que c'est la même chose...

On parle de l'écriture comme ça comme si c'était indépendant de l'écrit, c'est ce qui rend quelquefois le discours très embarrassé, d'ailleurs ce terme « ure », comme ça qui s'ajoute, fait bien sentir enfin

de quelle drôle de biture il s'agit en l'occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour parler d'*l'achose* comme elle est là, et bien, cela devrait déjà à soi tout seul vous éclairer que j'aie dû prendre, disons, rien de plus, pour appareil le support de l'écrit, sous la forme du graphe.

La forme du graphe, ça vaut la peine de la regarder. Prenons, là, je ne sais pas, n'importe lequel, le dernier, le grand, celui que vous allez trouver je ne sais plus où, je ne sais plus où il vogue, je crois que c'est dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*

Ouais, ce machin, là, qui fait comme ça, dans lequel ici il y a les lettres ajoutées entre parenthèses : S barré ($\$ \leftrightarrow D$) poinçon et le grand D de la demande et ici le grand S du signifiant, le signifiant porteur, fonction de l'A barré.

Vous comprenez bien que si l'écriture ça peut servir à quelque chose, c'est justement que c'est différent de la parole, de la parole qui peut s'appuyer sur. La parole ne traduit pas S de (A barré) par exemple.

Seulement si elle s'appuie sur ça, ne serait-ce que cette forme, bien sûr, elle doit se souvenir que cette forme ne va pas sans qu'ici une autre ligne recoupant la première ne se marque à ses points d'intersection du petit s de grand A, s(A), et du grand A lui-même.

Qu'il y ait ici un grand I, je m'excuse de ces empiétements, mais après tout, certains ont assez cette figure dans la tête pour que ça leur suffise et pour les autres, et bien, ... qu'ils se reportent à la bonne page.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne peut pas ne pas au moins par là, par cette figure, se sentir, disons, sollicité de répondre de l'exigence de ce qu'elle commande quand vous commencez de l'interpréter.

Tout dépend, bien sûr, du sens que vous allez donner au grand A. Il y en a un proposé dans l'écrit où il se trouve que je l'ai inséré. E alors les sens qui s'imposent vis-à-vis des autres ne sont pas libres d'un grand écart. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est le propre de ce qui, je pense, vous apparaît s'être depuis suffisamment précisé, à savoir que ce graphe, celui-là, comme tous les autres, et pas seulement les miens, je vais vous dire ça, dans un instant, que ce graphe, ce que cela représente, c'est ce qu'on appelle dans le langage évolué que nous a peu à peu donné le questionnement de la mathématique par la logique, ce qu'on appelle une topologie.

Pas de topologie sans écriture, vous avez peut-être même pu remarquer, si jamais vous êtes vraiment allés ouvrir les *Analytiques de Monsieur Aristote*, que là il y a le petit commencement de la topologie et que ça consiste précisément à faire des trous dans l'écrit.

« Tous les animaux sont mortels », vous soufflez « les animaux » et vous soufflez « mortels » et vous mettez à la place, le comble de l'écrit ici, une lettre toute simple.

C'est peut-être bien vrai que cela leur a été facilité par je ne sais quelle affinité particulière qu'ils avaient avec la lettre. On ne peut pas bien dire comment. Là-dessus vous pouvez vous reporter à des choses très attachantes qu'en a dit M. James Février sur je ne sais quel artifice, truquage, forçage que constitue au regard de ce que l'on peut assez sainement appeler les normes de l'écriture, les normes, pas l'énorme, quoique les deux soient vrais, au regard des normes de l'écriture, l'invention grecque.

Je vous suggère en passant aujourd'hui ceci : c'est que ça a quelque chose à faire avec le fait, disons, d'Euclide. Voilà. Parce que je ne peux vous jeter ça qu'en passant et puis, après tout, c'est à contrôler, hein, je ne vois pas aussi pourquoi de temps en temps je ferai pas, même aux gens très calés dans une certaine matière, comme ça, une petite suggestion dont ils riront peut-être parce qu'ils s'en seront aperçus depuis longtemps et on ne voit pas pourquoi en effet ils ne s'en seraient pas aperçus. Ils ne se seraient pas aperçus de ceci qu'un triangle, puisque c'est ça le départ, qu'un triangle, ce n'est pas autre chose, c'est rien d'autre qu'une écriture, ou un écrit exactement, et que ce n'est pas parce que on y définit égal comme métriquement superposable, que ça va contre.

C'est un écrit où le métriquement superposable est jaspable, ce qui ne dépend absolument pas de l'écrit, ce qui dépend de vous, les jaspateurs. De quelque façon que vous écriviez le triangle, même si vous faites comme ça, et bien vous démontrerez l'histoire du triangle isocèle, à savoir que, s'il a deux côtés égaux, les deux autres angles sont égaux. Il vous suffit d'avoir fait ce petit écrit, parce que ce n'est jamais beaucoup meilleur que la façon dont je viens de l'écrire, la figure d'un triangle isocèle.

Voilà, c'étaient des gens qui avaient des dons pour l'écrit. Cela ne va pas loin.

On pourrait peut être aller un peu plus loin, mais enfin, pour l'instant, enregistrons ceci en tout cas, c'est qu'ils se sont très bien aperçus de ce que c'était qu'un postulat, et que cela n'a pas d'autre définition que ceci : c'est que c'est ... dans la demande, dans la demande que l'on fait à l'auditeur, il ne faut pas tout de suite dire crochet, dans cette demande, c'est ce qui ne s'impose pas au discours du seul fait du graphe.

Les Grecs semblent donc avoir eu un maniement très astucieux, une réduction subtile de ce qui déjà courait le monde sous les espèces de l'écriture. Cela servait vachement. Il est tout à fait clair qu'il n'est pas question d'empire et, si vous me permettez le mot même, du moindre empirisme sans le support de l'écriture.

Si vous me permettez là une extrapolation par rapport à la veine que je suis, je veux dire que je vais vous indiquer l'horizon, la visée lointaine qui guide tout cela.

Bien sûr, ça ne se justifie que si les lignes perspectives s'avèrent converger effectivement. C'est la suite qui vous le montrera.

Au commencement, $\epsilon\nu\alpha\rho\chi\eta$ comme ils disent, ce qui n'a rien à faire avec quelque temporalité que ce soit, puisqu'elle en découle, au commencement est la parole. Et puis la parole, il y a tout de même bien des chances que pendant des temps qui n'étaient pas encore des siècles, figurez-vous, ce ne sont des siècles que pour nous, grâce au carbone radiatif et à quelques autres histoires de cette espèce, rétroactives, qui partent de l'écriture...

Enfin, pendant un bout de quelque chose que l'on peut appeler, pas le temps, l' $\alpha\omega\nu$ des $\alpha\omega\nu$ comme ils disent, il fut un temps on se gargarisait avec des trucs comme cela, ils avaient bien leurs raisons, ils étaient plus près de nous, enfin la parole a fait des choses, des choses qui étaient sûrement de moins en moins discernables d'elle parce qu'elles étaient ses effets.

Qu'est-ce que ça veut dire l'écriture ? Il faut quand même cerner un peu.

Il est tout à fait clair et certain, quand on voit enfin ce qu'il est courant d'appeler l'écriture, que c'est quelque chose qui en quelque sorte se répercute sur la parole. Sur l'habitat de la parole, nous avons, je pense, assez déjà, les dernières fois, dit des choses pour voir une note découverte, à tout le moins ça s'articule étroitement avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel tel que je l'ai défini ou, si vous voulez, que le rapport sexuel, c'est la parole elle-même.

Avouez que quand même cela laisse un peu à désirer, d'ailleurs, je pense que vous en savez un bout.

Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, je l'ai déjà fixé sous cette forme qu'il n'y a... , pas de relation, aucun mode de l'écrire actuellement.

Qui sait ? Il y a des gens qui rêvent ... qu'un jour ça s'écrira. Et pourquoi pas ! Les progrès de la biologie, monsieur Jacob est tout de même là un peu. Peut-être qu'un jour il n'y aura plus la moindre question sur le spermato et l'ovule : ils sont faits l'un pour l'autre. Ce sera écrit comme on dit. C'est là-dessus que j'ai terminé ma leçon de la dernière fois. A ce moment-là, vous m'en direz des nouvelles, n'est-ce pas. On peut faire de la science-fiction. Essayez celle-là. Difficile, à écrire. Après tout, pourquoi pas ? C'est comme cela qu'on fait avancer les choses.

Quoi qu'il en soit, actuellement, c'est ce que je veux dire, c'est que ça ne peut pas s'écrire sans faire entrer en fonction quelque chose d'un peu drôle, parce que justement on n'sait rien de son sexe, qui s'appelle le phallus. C'est tout ce que l'on arrive à écrire.

Je remercie la personne qui m'a donné la page où dans mes Écrits il y a ce qu'il en est du désir de l'homme, écrit grand Φ de a, $\Phi(a)$, c'est le signifiant phallus, ceci pour les personnes qui croient toujours que le phallus, c'est le manque de signifiant. Je sais que ça se discute dans les cartels, voilà... et que le désir de la femme, ça s'écrit grand A barré parenthèse du petit phi :

$$\bar{A}(\phi)$$

qui est le phallus là où l'on s'imagine qu'il est, le petit pipi.

Voilà ce que l'on arrive à écrire de mieux après, mon Dieu, quelque chose que nous appellerons simplement au nom de ce que cela est comme ça : le fait d'être parvenu à un certain moment scientifique, (*petite coupure du son de 48'*)

[...] cela se caractérise par un certain nombre de coordonnées écrites, au premier rang desquelles est la formule que Monsieur Newton a écrite concernant ce dont il s'agit sous le nom de « champ de la gravitation », qui n'est qu'un pur écrit.

Personne n'est encore arrivé à donner un support substantiel quelconque, une ombre de vraisemblance à ce qu'énonce cet écrit qui semble jusqu'à présent être un peu dur, car on n'arrive pas à le résorber dans un schéma d'autres champs où on a des idées plus substantielles : les champs électromagnétiques, ça fait image, le magnétisme, c'est toujours un peu animal. Le champ de la gravitation, lui, il ne l'est pas. Drôle de machin.

Quand on pense que ces messieurs-là, qui seront bientôt des messieurs-dames, qui vont se balader dans cet endroit absolument sublime qui est certainement une des incarnations de l'objet sexuel : la lune...

Quand je pense qu'ils y vont simplement portés par un écrit, ça laisse beaucoup d'espoir, même dans le champ où ça pourrait nous servir, à savoir pour baiser.

Mais enfin, c'est pas pour demain. Malgré la psychanalyse, ce n'est pas pour demain.

Voilà donc l'écrit en tant que c'est quelque chose dont on peut parler. En quoi ? Il y a quelque chose dont je m'étonne, encore que justement ça vient sous la plume d'un sacré bouquin qui est paru chez Armand Colin, c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver, c'est le je ne sais combienième congrès de synthèse et ça s'appelle tout simplement, tout gentiment *L'écriture*.

C'est une suite de rapports qui commence par un de Métraux, notre cher et défunt Métraux qui était un homme excellent et vraiment astucieux, cela commence par un truc de Métraux où il parle beaucoup de l'écriture de l'Île de Pâques. Enfin, c'est ravissant, en tout cas. Il parle simplement du fait qu'il n'y a vraiment absolument rien compris quant à lui, mais qu'il y en a quelques autres qui ont un peu mieux réussi, que naturellement c'est indiscutable, mais enfin que ses efforts, qui ont manifestement été absolument sans succès, soient là ce qui l'autorise à parler de ce que les autres ont pu en tirer avec un succès discutabile, c'est tout à fait une introduction merveilleuse et bien faite pour nous placer sur le plan de la modestie.

A la suite de quoi, d'innombrables communications se font sur chacune des écritures et après tout, mon Dieu, c'est assez sensé. C'est assez sensé et certainement ça n'est pas venu tout de suite. Cela n'est même pas venu tout de suite, et nous allons savoir pourquoi ce n'est pas venu tout de suite que l'on dise des choses assez sensées sur l'écriture.

Il a fallu sûrement, pendant ce temps-là, de sérieux effets d'intimidation qui sont de ceux qui résultent de cette sacrée aventure que nous appelons la science, et il n'y a pas un seul d'entre nous dans cette salle, moi y compris, bien sûr, qui peut avoir la moindre espèce d'idée de ce qui va en arriver.

Bon, enfin passons. On va s'agiter un petit peu comme ça autour de la pollution, de la vie, d'un certain nombre de foutaises ... La science va nous faire quelques petites farces pour lesquelles il ne serait dans le fond pas tout à fait inutile de voir bien par exemple quel est son rapport avec l'écriture. Cela pourrait servir.

Quoi qu'il en soit, la lecture de ce grand recueil, qui date déjà maintenant d'une bonne dizaine d'années, sur l'écriture est quelque chose, au regard de ce qui se pond dans la linguistique, de véritablement aéré : on respire, ce n'est pas de la connerie absolue. C'est même très salubre. Il n'est même pas question, au sortir de là, qu'il nous vienne à l'idée que toute l'affaire de l'écriture ne consiste pas en ceci qui n'a l'air de rien, mais comme c'est écrit partout et que personne ne le lit, n'est-ce pas, cela vaut quand même la peine d'être dit, que l'écriture, c'est des représentations de mots.

Cela doit quand même vous dire quelque chose, *Wortsvorstellung(en)*.

Freud écrit ça, comme ça et il dit que... mais naturellement là tout le monde rigole. On voit bien que Freud n'est pas d'accord avec Lacan, que c'est le processus secondaire. C'est quand même embêtant que dans la circulation, peut-être même dans vos pensées, bien sûr, vous avez des pensées, vous avez même, pour certains, un peu arriérés comme ça, des connaissances, alors vous vous imaginez que vous vous représentez les mots. C'est à se tordre. Enfin soyons sérieux. Les représentations de mots, c'est l'écriture.

Mais cette chose simple comme bonjour, on semble n'en avoir jamais tiré les conséquences qui sont pourtant là visibles, c'est que de toutes les langues qui usent de quelque chose que l'on peut prendre pour des

figures et alors que l'on appelle je ne sais comment, moi, des pictogrammes, des idéogrammes, c'est effroyable, cela aboutit à des conséquences absolument folles. Il y a des gens qui se sont imaginés qu'avec de la logique, c'est-à-dire de la manipulation d'écriture, on trouverait un moyen pour avoir quoi ?

New ideas, de nouvelles idées, comme si je n'en avais pas déjà assez comme ça.

Enfin, quel qu'il soit, ce pictogramme, cet idéogramme, si nous étudions une écriture, c'est uniquement en ceci et il n'y a aucune exception : c'est que du fait de ce qu'il a l'air de figurer, il se prononce comme ça.

Du fait qu'il a l'air de figurer votre maman avec deux tétones, il se prononce « mooh », et après cela vous en faites tout ce que vous voulez, tout ce qui se prononce « mooh ». Alors qu'est-ce que cela peut foutre qu'il ait deux tétones et qu'il soit votre maman, en figure. Il y a un nommé je ne sais plus comment, *Hui cien*, ça ne date pas d'hier, il a fait cela à peu près au début de l'ère chrétienne, cela s'appelle le *Shuo Wen*, c'est-à-dire justement le « ce qui se dit en tant qu'écrit », *Wen*, c'est « écrit » 文

Sachez quand même l'écrire, parce que pour les Chinois, c'est le signe de la civilisation, et puis en plus c'est vrai. Alors représentation de mots, ça veut dire quelque chose : cela veut dire que le mot est déjà là, avant que vous en fassiez la représentation écrite avec tout ce qu'elle comporte.

Ce qu'elle comporte, c'est ce que le Monsieur du *Shuo Wen* avait déjà découvert au début de notre âge, c'est qu'un versant les plus essentiels de l'écriture, c'est ce qu'il appelle, ce qu'il croit devoir appeler, parce qu'il a encore des préjugés, le cher mignon, il s'imagine qu'il y a des signes écrits qui ressemblent à la chose que le mot désigne, ça par exemple 人, - il faudrait qu'il y ait de la place -, ça, ça, hein... qu'est-ce que c'est ça ?

Ah ! ce qu'ils en savent. On leur a appris déjà. C'est évident.

C'est un homme, ça, pour vous ? Qu'est-ce qu'il y a de représenté ?

(Il s'adresse à la salle, léger brouhaha...)

J.L. - Quoi ? ...

Ben, je crois que tu l'as dit !

Simplement, ce que je veux dire, c'est... en quoi c'est une image de l'homme ?

X - parce que y a un phallus

J.L. - (...le mien ! rires, y a des rêveurs...)

Moi, j'y vois plutôt une autre jambe.

Vous me direz : « Mais c'est ça ». Et pourquoi pas ? En effet, si vous voulez.

Il y a une chose marrante, c'est que quand même on les a, ces signes, depuis les *Yin*, et les *Yang*, il y a une paye, cela fait encore, alors là, 2000 ans de décrochés, mais d'avant, et on a encore de ces signes, ce qui prouve que, quand même pour l'écriture, ils en savaient un bout. On les trouve sur des écailles de tortues où il y avait des gens qui s'appelaient des devins, des gens comme nous, qui graphouillaient ça, à côté d'autres choses qui s'étaient passées, sur l'écaille de tortue, pour le commenter en écrit.

Cela a probablement donné plus d'effets que vous ne croyez. Enfin qu'importe.

Mais il y a quelque chose en effet qui ressemble vaguement, je ne sais pas pourquoi je vous raconte cela, je vous le raconte parce que je me laisse entraîner, j'ai encore des trucs à vous dire, je me laisse entraîner quand même-là, enfin tant pis, c'est fait. Il y a quelque chose que vous voyez comme cela qui pourrait bien passer, ah ! on le suit parce que, vous savez, l'écriture, ça n'vous lâche pas comme ça du jour au lendemain, si vous comptez sur l'audio-visuel (rires) ! vous pouvez vous accrocher, parce que vous en avez encore pour un bout de l'écriture.

Puisque je vous dis enfin que c'est le support de la science, la science ne va pas quitter son support comme ça. C'est quand même dans des petits graphouillages que va se jouer votre sort comme au temps des *Yin*, des petits graphouillages que des types font dans leur coin, des types dans mon genre, il y en a des tas.

Alors, vous le suivez. Vous le suivez époque par époque, vous descendez aux Zhou, aux Zhou1, aux Zhou 2, puis après ça, vous avez les Qin... l'époque où on brûle les livres, ça, c'était un type, celui qui a dit de brûler les livres. Il avait compris des trucs, c'était un empereur. Cela n'a pas duré 20 ans. Aussitôt l'écriture repartait, et d'autant plus soignée.

Enfin je vous passe les formes diverses de l'écriture chinoise parce que c'est absolument superbe le rapport essentiel de l'écriture à ce qui sert à l'inscrire, au calame. Enfin je ne veux pas anticiper sur ce que ça nous donne quant à la valeur de l'instrument du calame. Alors, on suit ça, et puis alors au bout, qu'est-ce qu'on trouve ?

Et bien, on ne trouve pas du tout celui que vous vous attendiez, le cher petit mignon, là qu'on appelle le *wen*. Je prononce bien ou je prononce mal, en tout cas je n'ai pas mis le ton. Je m'en excuse pour s'il y a un chinois ici, ils sont très sensibles à cela, le bon ton. C'est même ce qui prouve là, une des façons de prouver la primauté de la parole, c'est que sur les quatre façons courantes actuellement, cela ne veut pas dire que dans le passé, les quatre façons courantes de dire, justement ça tombe bien, de dire *yí*, eh bien ça veut dire quatre choses qui à la fois sont différentes et ne sont pas du tout sans rapport. Enfin je ne veux pas me laisser entraîner. Peut-être que je vous le dirai, je vous le raconterai plus en détails quand je me serai bien exercé aux quatre prononciations de *yī*, *yí*, *yǐ* et il y a *yì*... ça n'a pas du tout le même sens, mais je tiens d'un homme fort lettré que ça tient de la place de la conscience linguistique, je veux dire que le ton lui-même, et c'est en cela qu'il faut regarder à deux fois avant de parler d'arbitraire, que le ton lui-même, tu m'entends Jenny ! le ton lui-même a pour eux une valeur indicative substantielle.

Et pourquoi répugner à cela, quand il y a une langue beaucoup plus à notre portée, l'anglais, dont les effets modulatoires sont évidemment tout à fait séduisants ?

Bien sûr, naturellement ce serait tout à fait abusif de dire que ça a un rapport avec le sens. Seulement pour ça, il faut accorder au mot « sens » un poids qu'il n'a pas, puisque le miracle, la merveille, le quelque chose qui prouve que du langage il y a quelque chose à faire, je veux dire le mot d'esprit, ça repose sur le *non sense* précisément.

Parce qu'enfin, si on se réfère, n'est-ce pas, à quelques autres écrits qui ont été là poubelliqués, il faudrait peut-être se souvenir que ce n'est tout de même pas pour rien que j'ai écrit *L'instance de la lettre dans l'inconscient*. J'ai pas dit « L'instance du signifiant », ce cher « signifiant lacanien » qu'on dit, qu'on dit, qu'on dit, qu'on dit quand on veut dire que je l'ai ravi indûment à Saussure.

Oui, que le rêve soit un rébus, dit Freud, naturellement ce n'est pas ce qui me fera démordre un seul instant que l'Inconscient soit structuré comme un langage. Seulement c'est un langage au milieu de quoi est apparu son écrit. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que nous devons faire la moindre foi, et quand la ferions-nous ? à ces figures qui se baladent dans les rêves, mais que nous savons que ce sont des représentations de mots, puisque c'est un rébus, c'est ainsi que ça se traduit par ce que Freud appelle les pensées, les pensées « *Die Gedanken* » de l'Inconscient.

Et qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

Qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'un lapsus, qu'un acte manqué, ratage de quelque psychopathologie de la vie quotidienne ?

Non, mais qu'est-ce que ça peut vouloir dire que vous appeliez trois fois dans les mêmes cinq minutes, je dis cela parce que c'est quand même pas un exemple où je dévoile un de mes patients, mais enfin c'était en effet y a pas longtemps... d'un de mes patients, qui en cinq minutes, à chaque fois en se reprenant et en rigolant mais ça ne lui faisait ni chaud, ni froid, a appelé sa mère ma femme : « Ah, c'est pas grave, je viens de dire ma femme, quelle différence ! »... Et pendant un certain temps, il a continué, pendant cinq minutes, il l'a bien répété vingt fois...

Mais enfin, qu'est-ce que ça a de manqué cette parole, alors que je me tue à dire que c'est vraiment une parole réussie. Tout de même. Il l'a appelée comme ça parce que sa mère était sa femme, quoi ! Il l'appelait comme il fallait. Alors il n'y a de manqué que par rapport à quoi ? Par rapport à ce que les menus astucieux de l'archi-écriture, l'écriture qui est là depuis toujours dans le monde, préfigurent de la parole.

Drôle d'exercice, moi je veux bien : c'est une fonction du discours universitaire de brouiller les cartes comme cela. Alors je garde ici sa fonction. Moi aussi, la mienne, elle a aussi ses côtés faibles. Alors, nous avons une nouvelle figure du progrès qui est l'issue dans le monde, l'émergence, c'est un substitut donné à cette idée de l'évolution qui n'aboutit, comme vous le savez, au haut de l'échelle animale, à cette conscience qui nous caractérise, grâce à quoi nous brillons de l'éclat que vous savez.

Alors il apparaît dans le monde de la programmation. Enfin, je ne m'emparerais de cette remarque qu'en effet il n'y aurait pas de programmation concevable sans écriture, que pour faire remarquer d'un autre côté

que le symptôme, lapsus, acte manqué, psychopathologie de la vie quotidienne, n'a, ne se soutient, n'a de sens que si vous partez de l'idée que ce que vous avez à dire est programmé, c'est-à-dire à écrire.

Bien sûr que s'il écrit « ma femme » au lieu de « ma mère », ça ne fait aucun doute, c'est un lapsus. Mais il n'y a de lapsus que *calami*, même quand c'est un *lapsus linguae*, puisque la langue, elle sait très bien ce qu'elle a à faire. C'est un petit phallus tout à fait gentiment châtré. Quand elle a à dire quelque chose, ben, elle le dit. C'est déjà un nommé Esope qui avait dit que c'était à la fois le meilleur et la plus mauvaise. Cela veut dire bien des choses.

Quoi qu'il en soit, vous m'en croirez si vous voulez, étant donné l'état de fatigue où vous me sentez certainement, après m'être tapé les machins sur l'écriture de bout en bout, parce que je fais ça, je me crois obligé de faire ça, la seule chose dont je n'ai jamais traité, c'est du Surmoi, (rires), je me crois obligé de dire ça, comme si... pour être sûr, pour être sûr de choses que m'a appris, en me le démontrant, mon expérience la plus quotidienne, mais enfin quand même j'ai du respect pour les savants. Il y en a peut-être un qui aurait dégoté quelque chose, là, qui irait contre mon expérience. Et en effet, pourquoi pas ? C'est une expérience si limitée, si étroite, si courte, de se limiter au cabinet analytique, en fin de compte, qu'il y a peut-être quand même un certain besoin de s'informer. Enfin ça, je dois dire que je ne veux l'imposer à personne et dans l'ensemble, c'est mal vu.

Il y a un autre truc : « le débat sur les écritures et hiéroglyphes au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles ».

Vous allez, j'espère, vous ruer, mais vous n'allez peut-être pas le trouver parce que moi-même j'ai dû le faire venir d'une bibliothèque, c'est une chose qui est de la bibliothèque générale de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, 6^{ème} section, et je vois l'indication, S.E.V.B.E.N., c'est-à-dire que cela doit être une organisation d'édition, 13 rue du Four, Paris. Si, tout de même, ça existe.

Et bien, cet ouvrage de Madeleine David, il faudrait aussi que de temps en temps vous vous donniez la peine de lire quelque chose, vous pourriez lire ça parmi vos occupations parce que pour ce que je vais achever de vous dire, ce que je vais achever de vous dire que l'écriture, enfin c'est là que nous en resterons pour aujourd'hui, que l'écriture en somme, c'est quelque chose qui se trouve, du fait d'être cette représentation de la parole sur laquelle vous le voyez bien, je n'ai pas insisté, représentation, ça signifie aussi répercussion, parce qu'il n'est pas du tout sûr que sans l'écriture il y aurait des mots.

C'est peut-être la représentation qui les fait en tant que tels, ces mots. Quand vous vous serez un peu frottés à une langue comme celle que je suis en train d'apprendre, aussi par comme ça un effet dont je ne suis pas après tout absolument sûr dans ce cas-là que c'est un effet de Surmoi, c'est la langue japonaise, et bien vous vous apercevrez alors de ce qu'une écriture, ça peut travailler une langue.

Et telle qu'elle est faite cette langue, mélodieuse et merveilleuse de souplesse et d'ingéniosité, quand je pense que c'est une langue où les adjectifs se conjuguent et que j'ai attendu jusqu'à mon âge pour avoir ça à ma disposition, je ne sais pas vraiment ce que j'ai fait jusqu'ici, je n'aspirais qu'à ça, que les adjectifs se conjuguent... et une langue dont les flexions ont ceci d'absolument merveilleux qu'elles se promènent toutes seules et que ce que l'on appelle le monème, là au milieu, lui, vous pouvez le changer.

Vous lui foutez une prononciation chinoise, tout à fait différente de la prononciation japonaise, de sorte que quand vous êtes en présence d'un caractère chinois, vous savez, si vous êtes initiés, mais naturellement il n'y a que les naturels qui savent, vous le prononcez *oniomi* ou *kouniomi*, selon les cas qui sont toujours très précis, et pour le type qui arrive là comme moi, pas question de savoir lequel des deux il faut choisir, en plus vous pouvez avoir deux caractères chinois et si vous les prononcez *kouniomi*, c'est-à-dire à la japonaise, vous êtes absolument hors d'état de dire auquel de ces caractères chinois appartient la première syllabe de ce que vous dites, et auquel appartient la dernière, celle du milieu bien sûr encore bien moins n'est-ce pas.

C'est l'ensemble des deux caractères chinois que vous dites d'une prononciation japonaise à plusieurs syllabes, que l'on entend, elle, parfaitement, qui répond aux deux caractères à la fois, car vous ne vous imaginez pas que sous prétexte qu'un caractère chinois cela correspond en principe à une syllabe, quand vous le prononcez à la chinoise *oniomi*, si vous le lisez à la japonaise, on ne voit en effet pas pourquoi pour cette représentation de mots, on se croirait obligé de décomposer les syllabes.

Enfin ça vous en apprend beaucoup, ça vous en apprend beaucoup sur ceci que la langue japonaise, mais elle s'est nourrie de son écriture. Elle s'est nourrie en quoi ? Au titre linguistique, bien sûr, c'est-à-dire au point où la linguistique atteint la langue, c'est-à-dire toujours dans l'écrit. Parce qu'il faut bien vous dire, c'est naturellement ceci qui saute aux yeux, c'est que, si Monsieur de Saussure se trouvait relativement en état de qualifier d'arbitraire les signifiants, c'est uniquement en raison de ceci qu'il s'agissait de figurations écrites. Comment est-ce qu'il aurait pu faire sa petite barre avec les trucs du dessus et les trucs du dessous, dont j'ai suffisamment usé et abusé, s'il n'y avait pas d'écriture.

Tout ceci pour vous rappeler que, quand je dis qu'il n'y a pas de métalangage, cela saute aux yeux. Il suffit que je vous fasse une démonstration mathématique, vous verrez bien que je suis forcé de discourir dessus, parce que c'est un écrit. Sans ça, ça ne passerait pas. Si j'en parle, c'est pas du tout du métalangage. Ce que l'on appelle, ce que les mathématiciens eux-mêmes, quand ils exposent une théorie logique, appellent le discours, le discours commun, le discours ordinaire, c'est la fonction de la parole en tant que bien sûr elle s'applique, non pas d'une façon tout à fait limitée, indisciplinée, c'est ce que j'ai appelé tout à l'heure démontrer, bien sûr, mais le langage... c'est là ce dont il s'agit, l'écriture est ce dont il s'agit, ce dont on parle. Il n'y a aucun métalangage en ce sens où on ne parle jamais du langage qu'à partir de l'écriture.

Alors tout ça, il faut dire que moi, ça ne me fatigue pas, ... mais ça me fatigue quand même un peu.

Vous m'en croirez si vous voulez, je me suis dit, ce matin, en me réveillant, après avoir lu Madeleine David jusqu'à une heure, je me suis dit quand même que c'était pas absolument pour rien que mes *Ecrits* commençaient par le *Séminaire sur la lettre volée*.

La lettre, c'est pris là dans un autre sens que celui de *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, la lettre, l'épistole. Je suis pas frais...

Enfin, Gloria vous témoignera que je me suis tapé de huit heures à neuf heures et demie la relecture du *Séminaire sur la lettre volée* qui est une chose qui valait la peine, c'est une chose un petit peu astucieuse, je ne me relis jamais, mais quand je me relis, vous ne pouvez pas savoir ce que je m'admire. Evidemment je me suis donné de la peine, j'avais fait un truc qui était assez chiadé, qui est pas mal, qui est passé quand je l'ai fait je ne sais plus, il y a la date, c'était toujours devant la canaille là de Sainte-Anne... Enfin j'ai chiadé ça dans un endroit que je mets à la fin, je suis consciencieux : San Casciano. C'est aux environs de Florence, c'est ravissant, ça m'a bien gâché mes vacances. Enfin j'avais déjà un penchant pour ça, gâcher mes vacances. Toujours le même truc.

Ecoutez, il est tard et après tout je crois que ça vaut mieux que je vous en parle la prochaine fois. Mais enfin peut-être qui sait ? Cela vous tentera de le lire et malgré tout je n'aimerais mieux pas vous dire où il faut aller tout de suite, je vais le faire quand même, parce qu'il y en a qui pourraient ne pas s'en apercevoir qu'à la fin, en parlant de la *Lettre Volée*, quand je parle de ça, de la fonction de la lettre, vous vous souvenez peut-être cette lettre que la reine reçoit, vous l'avez peut-être lu, le conte de Poe en question, que la reine reçoit, c'est une lettre assez drôle, quand même, on ne saura jamais ce qu'il y a dedans et c'est justement ça l'essentiel, qu'on ne saura jamais ce qu'il y a dedans, et que peut-être même rien ne contredit ceci qu'il n'y a qu'elle qui le sache en fin de compte.

D'ailleurs pour lancer la police là-dessus, vous comprenez qu'il faut quand même qu'elle ait bien l'idée qu'en aucun cas, ça ne peut donner de renseignements à personne. Il n'y a qu'un truc, c'est qu'il est certain que cela a du sens et comme cela vient d'un certain duc de je ne sais pas quoi et que ça lui est adressé à elle, si le roi, son compère, met la main là-dessus, même s'il n'y comprend rien, lui non plus, il se dira quand même : « Il y a quelque chose de louche » et Dieu sait où cela peut conduire.

C'est tout de même de vieilles histoires qui se passaient autrefois, ça vous conduisait des reines à l'échafaud, des machins comme ça. Bon, alors là-dessus, je ne peux pas vous faire le machin que j'ai fait sur ce qu'a fait Poe sous le titre *The purloined letter*, que j'ai traduit comme ça, approximativement, *La lettre en souffrance*.

Et bien, lisez cela d'ici la prochaine fois parce que ça me permettra peut-être de continuer à sortir, à vous appuyer ce que vous voyez converger dans mon discours d'aujourd'hui : de la page 31 des *Ecrits* jusqu'à la fin, ce dont je parle en parlant de ce dont il s'agit, vous avez peut-être quand même vaguement entendu parler de l'effet des déplacements de cette lettre, de ses changements de main, car vous savez que le Ministre

la barbote à la reine, après quoi Dupin, Dupin, le génie poénien, le futé des futés, pas tellement futé que ça, mais Poe, lui, est futé, c'est-à-dire que Poe, c'est le narrateur de l'histoire.

Je vous pose une petite question, là, entre parenthèses : le narrateur de l'histoire, ça a une portée très générale, est-il celui qui l'écrit ?

Posez-vous cette question, par exemple en lisant Proust. C'est très nécessaire de vous la poser, sans ça vous êtes foutus. Vous croyez que le narrateur de l'histoire est un simple quidam, comme ça un peu asthmatique et somme toute assez con dans ces aventures qu'il nous raconte. Il faut bien le dire, quoi. Seulement vous n'avez pas du tout l'impression, quand vous avez pratiqué Proust, que ce soit con du tout. Ce n'est pas à cause des histoires ni du narrateur, c'est à cause de celui qui l'écrit, enfin, passons.

De la page à telle page, vous verrez que je parle de la lettre, de sa véhiculation, de la façon dont le ministre, le ministre de la reine, dont Dupin prend le relais auprès du ministre, et de ce qu'il y a comme conséquence d'être le détenteur de cette lettre. C'est un drôle de mot, ça veut peut-être dire d'avoir la possibilité de la détente de cette lettre.

Vous verrez que, de cette page à cette page, ce dont je parle, je suis celui qui l'a écrit, est-ce que je savais ce que je faisais ? Eh bien, je ne vous le dirai pas. Ce dont je parle, c'est du phallus. Et je dirais même mieux : personne n'en a jamais mieux parlé, c'est pour cela que je vous prie de vous y reporter, ça vous apprendra quelque chose.

Références :

- James G. Février, dont *L'histoire de l'écriture* est aussi mentionnée par Lacan les 20/12/61, et 13/01/76

- Alfred Métraux, A.Colin, 1963, Paris (seule occurrence chez Lacan).

Ecrits : p. 683, in *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache*, Pâques 1960.

« La fonction Φ du signifiant perdu, à quoi le sujet sacrifie son phallus, la forme $\Phi(a)$ du désir mâle, A barré (ϕ) du désir de la femme, nous mènent à cette fin de l'analyse dont Freud nous a légué dans la castration l'aporie. »

Séminaire oral du 17 mars 1971

Jacques Lacan

En rapport avec les documents sonores disponibles en archives au groupe les extraits que nous proposons sur cette page sont une transcription de la séance qui a été relue à l'aide de la bande son. (juin 2001)

transcription de la version parlée

NdR - les crochets [...] indiquent un mot ou passage inaudible, souvent en aparté

... rires, par exemple, dans un cas, on pourrait demander à quelqu'un de sortir...

A la limite, je pourrais faire une crise de nerfs et m'en aller moi-même.

C'est pourquoi dans l'autre, dans l'autre amphi, ça ressemblait un peu trop au plus grand nombre de cas où on croit qu'il existe un rapport sexuel, parce qu'on est coincé. [...]

Ça va me permettre de vous demander de lever le doigt.

Quels sont ceux qui, sur ma suggestion extrême, ont fait l'effort de relire de la page 31 à 40 de ce que l'on appelle mes Ecrits ?

[...] ...lever le doigt, si l'on peut lever le doigt !

Il n'y en a pas tellement que ça ...

Je ne vais pas faire une crise de nerfs et m'en aller tout simplement puisqu'en somme [...] pour demander à quelqu'un quel rapport il a pu éventuellement sentir de ces pages, de ces pages à ce dont j'ai dit que j'y parlais, à savoir du phallus.

Qui est-ce qui se sent d'humeur, vous voyez, je n'interpelle personne, qui est-ce qui se sent d'humeur à en dire quelque chose, voir ceci que, pourquoi pas, il n'y a guère moyen de s'en apercevoir.

Est-ce que quelqu'un aurait la gentillesse de me communiquer un petit bout de la réflexion qu'a pu lui inspirer, je ne dis pas ces pages, mais ce que la dernière fois j'ai dit de ce en quoi elles consistaient à mon gré.

Est-ce que vous les avez relues ces pages ? Vous ne les avez pas relues ! foutez le camp ! rires...

Enfin, c'est bien ennuyeux, ce n'est tout de même pas moi qui vais vous en faire la lecture, ça c'est vraiment trop me demander. Mais enfin [...] je suis un tout petit peu étonné quand même, je suis un tout petit peu étonné de ne pas pouvoir, sauf à entrer dans [...] (1) d'obtenir une réponse.

Ce qui est tout de même très ennuyeux. C'est plutôt très ennuyeux, je parle très précisément dans ces pages de la fonction du phallus en tant qu'elle s'articule, qu'elle s'articule dans un certain discours, et ce n'était pourtant pas le temps où j'avais encore même ébauché de construire cette variété, cette combinaison tétraédrique à quatre sommets que je vous ai présentée l'année dernière et je constate pourtant que dès ce niveau dis-je de ma construction, dès ce temps, si vous voulez aussi, eh bien, j'ai dirigé mon coup, si je puis dire, j'ai dirigé mon coup, c'est beaucoup dire, l'avoir tiré c'est déjà ça, (rires) hahaha, très drôle ! de façon telle qu'il ne me paraisse pas maintenant porter à faux, je veux dire dans un stade plus avancé de cette construction.

Bien sûr quand j'ai dit la dernière fois, je me laissais aller comme ça, surtout quand [...] un peu faire semblant de respirer, j'ai dit la dernière fois que je m'admirais, j'espère que vous n'avez pas pris ça au pied de la lettre. Ce que j'admirais, c'était en effet plutôt le tracé que j'avais fait dans le temps où je commençais seulement à faire un certain sillon en fonction de repère(s) qui ne soi(en)t pas maintenant nettement à rejeter, qui ne me fasse(nt) pas honte.

C'est là-dessus que j'ai terminé l'année dernière et c'est assez remarquable, voire même... on peut peut-être y prendre quelque chose d'une ébauche, comme ça, d'encouragement à continuer.

Qu'il soit tout à fait frappant que tout ce qui y est pêchable si je puis dire de signifiant [...], c'est bien de ça qu'il s'agit, je suis allé à la pêche de ce séminaire sur *la lettre volée* dont je pense qu'après tout depuis un temps le fait que je l'ai mis en tête, comme ça, au défi de toute chronologie montrait peut-être que j'avais l'idée que c'était en somme la meilleure façon d'introduire à mes *Ecrits*. Alors la remarque que je fais sur ce fameux homme : *Who dares all things, those unbecoming as well as those becoming a man* est bien certain que si j'insiste à ce moment-là pour dire que de ne pas le traduire littéralement *ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme* montre que c'est dans son bloc que le côté indicible, honteux, ce qui ne se dit pas, quant à ce qui concerne un homme, enfin, est bien là pour dire le phallus, et que Baudelaire le ramollit comme ça en le fragmentant en deux : *ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui*.

Que ce sur quoi j'insiste aussi, que ce n'est pas la même chose de dire *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber*, la connaissance qu'a le voleur de la connaissance qu'a le volé de son voleur, de cet élément de savoir qu'il sait, de savoir, savoir imposé d'un certain fantasme de soi, que ce soit justement l'homme qui ose tout, c'est là, comme tout de suite le dit Dupin, la clef de la situation.

Je dis ça et je ne vais pas continuer. Car à vrai dire, ce que je vous indiquais qui aurait pu, pour quelqu'un qui s'en serait donné la peine, permettre directement sur un texte comme ça d'avancer la plupart des articulations que je m'en vais me mettre à développer, à dérouler, à construire aujourd'hui, comme vous allez le voir si vous le voulez bien dans un second temps, après avoir entendu ce que j'aurai plus ou moins réussi à dire, se trouvait en somme déjà bel et bien écrit là, car c'est non seulement écrit là, avec toutes et les mêmes articulations nécessaires, celles par lesquelles je crois devoir vous promener.

Donc tout ce qui est là, non seulement tamisé, mais lié, est bien près de ces signifiants disponibles pour une signification plus élaborée, celle en somme d'un enseignement que je peux dire sans précédent autre que Freud lui-même, et justement en tant qu'il définit la précédente de façon telle qu'il faut en lire la structure dans ses impossibilités.

Peut-on dire qu'à proprement parler, par exemple, Freud formule cette impossibilité du rapport sexuel, non pas comme tel, je le fais simplement parce que c'est tout simple à dire, c'est écrit, en long et en large. C'est écrit dans ce que Freud écrit, il n'y a qu'à le lire. Seulement vous allez voir tout à l'heure pourquoi vous ne le lisez pas. J'essaie de dire, de dire pourquoi, moi, je le lis.

La lettre, donc, *purloined*, cette lettre, non pas volée, mais comme je l'explique, je commence par là, qui va faire un détour, ou comme je le traduis, moi *la lettre en souffrance*, ça commence comme ça, et ça se termine, ce petit écrit, par ceci qu'elle arrive pourtant à destination.

Et si vous le lisez, enfin, j'espère qu'il y en aura un tout petit peu plus qui le liront d'ici que je vous revois, ce qui ne sera pas avant une paye, parce que c'est ça qui est très bien calculé, les deuxième et troisième mercredi, je les ai choisis parce que pour le mois d'avril, ça tombe pendant les vacances de Pâques, alors vous ne me reverrez qu'en mai, ça vous laissera le temps de lire les 40 pages ... de *La lettre volée*.

A la fin je tiens à souligner ce qui en est l'essentiel, et pourquoi la traduction *La lettre volée* n'est pas la bonne : *the purloined letter*, ça veut dire que quand même elle arrive à destination, et la destination je la donne, je la donne comme la destination fondamentale de toute lettre, je veux dire l'épistole.

Elle arrive, ne disons même pas à celui, ni à celle, la seule qui ne peut rien y comprendre, à la police en l'occasion, qui bien entendu est tout à fait incapable d'y comprendre quoi que ce soit comme je le souligne et je l'explique dans de nombreuses pages, n'est-ce pas. C'est même pour ça qu'elle n'était même pas capable de la trouver, c'est matériel, une lettre ! Tout cela est dit très joliment dans cette invention, cette forgerie de Poe, magnifique.

La lettre est bien entendu hors de la portée de l'explication de l'espace, puisque c'est de ça qu'il s'agit. C'est ça que le préfet vient dire, le préfet de police vient dire d'abord, c'est que tout ce qui est chez le ministre, étant donné qu'on est sûr que la lettre y est, qu'elle est là, il faut qu'il l'ait toujours à la portée de la main, on dit pourquoi, que l'espace a été littéralement quadrillé.

C'est amusant de me livrer là, comme ça, comme à chaque fois que je me laisse tout de même de temps en temps un peu aller dans les pentes, à quelques considérations sur l'espace, ce fameux espace, qui est bien le... pour notre logique, depuis un bon moment, depuis Descartes, la chose la plus encombrante du monde.

Il y a tout de même l'occasion, comme ça, d'en parler, si tant est qu'il faille l'ajouter comme une sorte de note en marge, c'est ce que j'isole comme la dimension de l'imaginaire. Il y a quand même des gens qui se

tracassent, pas forcément sur cet écrit-là, sur d'autres ou même aussi quelquefois qui ont gardé des notes sur ce que j'ai pu dire dans un temps, par exemple, sur l'identification.

C'était une année, je crois que c'est en 61-62, je peux dire que tous mes auditeurs pensaient à autre chose, sauf un ou deux qui venaient alors tout à fait du dehors, qui ne savaient pas ce qui se passait exactement. J'y ai parlé du trait unaire. Alors on se tracasse maintenant, non sans que ce soit légitime, pour savoir, ce trait unaire, où est-ce qu'il faut le mettre. Du côté du symbolique ou de l'imaginaire ? Et pourquoi pas du Réel ?

Quoi qu'il en soit, tel que, c'est comme ça que ça se marque : un bâton, *ein einzige(r) Zug*, car c'est bien sûr dans Freud que j'ai été le pêcher. Il pose quelques questions comme je vous l'ai déjà un peu introduit la dernière fois par cette remarque qu'il est peut-être tout à fait impossible de penser à quoi que ce soit qui tienne debout sur cette bipartition enfin si difficile, si problématique, sauf pour les mathématiciens, qui est à savoir : est-ce que tout peut être réductible à la logique pure ? C'est-à-dire à un discours qui se soutient d'une structure bien déterminée. Est-ce qu'il n'y a pas un élément absolument essentiel qui reste quoi que nous fassions pour l'enserrer de cette structure, le réduire, qui tout de même reste comme un dernier noyau et qu'on appelle intuition.

Assurément c'est la question dont Descartes est parti, je veux dire que ce qu'il a fait remarquer, c'est que le raisonnement mathématique, à son gré, ne tirait rien d'efficace, de créateur de quoi que ce fût qui fut de l'ordre du raisonnement, mais seulement son départ à savoir une intuition originale, et qui est celle qu'il pose, institue de sa distinction originelle de l'étendue et de la pensée.

Bien sûr cette opposition cartésienne, d'être faite plus par un penseur que par un mathématicien, non pas certes incapable de produire en mathématiques comme les effets s'en sont prouvés, a été bien sûr bien plus enrichie par les mathématiciens eux-mêmes. C'est bien la première fois que quelque chose venait aux mathématiques par la voie de la philosophie. Car je vous prierai de remarquer cette chose qui me semble à moi très certaine, à vous l'introduire si je le peux, il est très facile de trouver là-dessus des compétences [... plus avant ?] : il est tout de même très frappant que les mathématiciens de l'antiquité aient eux poursuivi leur marche sans avoir le moindre égard à tout ce qui pouvait se passer dans les écoles de sagesse, dans les écoles quelles qu'elles fussent de philosophie.

Il n'en est pas de même de nos jours où assurément l'impulsion cartésienne concernant la distinction de l'intuitionné et du raisonné est une chose qui a fortement travaillé la mathématique elle-même.

C'est bien en cela que quelque part il s'agit de trouver, enfin, une veine, un effet de quelque chose qui a un certain rapport avec ce qu'ici, dans le champ dont il s'agit, je tente, c'est qu'il me semble que la remarque que je peux faire, du point où je suis, sur les rapports entre la parole et l'écrit, sur ce qu'il y a, au moins dans ses premières arrêtes, ce qu'il y a de spécial dans la fonction de l'écrit au regard de tout discours, est de nature peut-être à faire ce que les mathématiciens s'aperçoivent de ce que par exemple j'ai indiqué la dernière fois, que l'intuition même de l'espace euclidien doit quelque chose à l'écrit.

D'autre part, si comme je vais essayer de vous le pousser un peu plus loin, ce qu'on appelle en mathématiques recherche logique, réduction logique de l'opération mathématicienne, est quelque chose qui en tout cas ne va pas... , ne saurait avoir d'autre support, il suffit pour le constater de suivre l'histoire, que la manipulation de petites ou de grandes lettres, de lots alphabétiques divers, je veux dire lettres grecques ou lettres germaniques, plusieurs lots alphabétiques, toute manipulation qui avance la réduction logistique d'un raisonnement mathématique nécessite ce support.

Je vous le répète : je ne vois pas la différence essentielle avec ce qui a fait longtemps, pendant toute une époque, XVII et XVIII ème siècles, la difficulté à la pensée mathématicienne, à savoir la nécessité du tracé pour la démonstration euclidienne : qu'au moins un de ces triangles soit là tracé. A partir de quoi chacun s'affole : ce triangle qui aura été tracé, est-ce le triangle général ou un triangle particulier ? Car il est bien clair qu'il est toujours particulier. Et ce que vous démontrez sur le triangle en général, à savoir toujours la même histoire, l'histoire des trois angles qui font deux droits, il est clair qu'il ne faut pas que vous disiez que ce triangle n'a pas le droit d'être aussi bien rectangle, isocèle à la fois, ou équilatéral. Il est donc toujours particulier, ça a énormément tracassé les mathématiciens.

Pourquoi bien sûr, pourquoi vous le rappeler, on n'est pas là pour faire de l'érudition, à travers quel et quel ça coule, depuis Descartes, Leibniz et d'autres, ça va jusqu'à Husserl, ils me semblent n'avoir jamais vu cette évidencemême que l'écriture est là des deux côtés bel et bien homogénéisant l'intuitionné et le raisonné, que l'écriture, en d'autres termes, des petites lettres, n'a pas de fonction moins intuitive que ce que traçait le premier [...] (2)

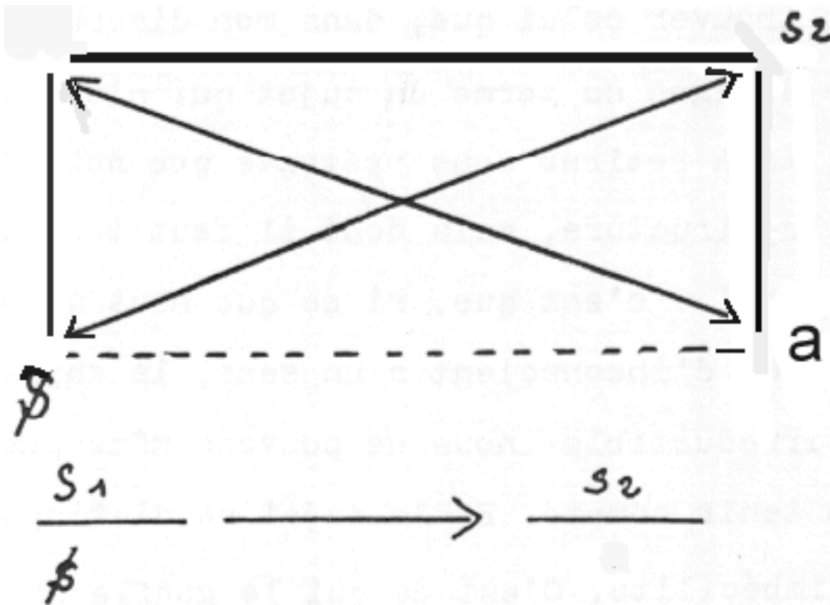
Il s'agirait quand même de savoir pourquoi on pense que ça fait une différence.

Je ne sais pas si je dois vous faire remarquer que la consistance de l'espace euclidien, l'espace qui se ferme sur ses trois dimensions, semble pouvoir être définie d'une bien autre façon, si vous prenez deux points, ils sont à égale distance l'un de l'autre, la distance est la même du premier au second et du second au premier, vous pouvez en prendre trois et faire que ce soit encore vrai, à savoir que chacun est à égale distance de chacun des deux autres.

Vous pouvez en prendre quatre et faire que ce soit encore vrai. Je ne sais pas si vous avez entendu pointer ça expressément, vous pouvez en prendre cinq, ne vous précipitez pas pour dire que là aussi vous pouvez les mettre à égale distance de chacun des quatre autres, parce que, enfin tout au moins dans notre espace euclidien, vous n'y arriverez pas. Il faut pour que vous ayez ces cinq points à égale distance, vous m'entendez bien, de chacun de tous les autres, que vous fabriquiez une cinquième, quatrième dimension.

Voilà. Bien sûr, c'est très aisé, à la lettre, et puis ça tient très bien, or on a démontré qu'un espace à quatre dimensions est parfaitement cohérent dans toute la mesure où il peut montrer le lien de sa cohérence à la cohérence des nombres réels. C'est dans cette mesure même qu'il se soutient. Enfin, c'est un fait que, au-delà du tétraèdre, déjà l'intuition a à se supporter de la lettre.

Je me suis lancé là-dedans, je dois vous le dire, parce que j'ai dit que la lettre qui arrive à destination, c'est la lettre qui arrive à la police, qui n'y comprend rien, et que la police comme vous le savez, elle n'est pas née d'hier, n'est-ce pas, trois piques comme ça sur le sol, et trois piques sur le campus, pour peu que vous connaissiez un petit peu ce qu'a écrit Hegel, vous saurez que c'est l'Etat, et que l'Etat et la Police, ... quelqu'un qui... y a un tout petit peu réfléchi, ... on ne peut pas dire que Hegel là-dessus enfin soit le plus mal placé..., c'est exactement la même chose, n'est-ce pas, ça repose sur une structure tétraédrique et qu'en d'autres termes, dès que nous mettons en question quelque chose comme la lettre, il faut que nous sortions de mes petits schémas de l'année dernière qui étaient faits comme vous vous en souvenez comme ça.



Voilà le discours du Maître, comme vous vous en souvenez peut-être, caractérisé par ceci que des six arêtes du tétraèdre, une est rompue. C'est dans la mesure où on fait tourner cette structure par une des quatre arêtes du circuit qui dans le tétraèdre se suivent, c'est une condition, s'emmanchent dans le même sens, c'est en ce sens que si on en rompt une de n'importe laquelle des trois autres, que la variation s'établit de ce qu'il en est de la structure du discours, très précisément en tant qu'elle reste à un certain niveau de construction qui est celui tétraédrique dont on ne saurait se contenter, dès lors qu'on fait surgir l'instance de la lettre. C'est même parce qu'on ne saurait s'en contenter qu'à rester à son niveau, il y a toujours un de ces côtés qui fait cercle, qui se rompt.

Alors c'est de là qu'il résulte que dans un monde tel qu'il est structuré par un certain tétraèdre qu'on retrouve à plus d'un bout de champ, une lettre n'arrive à destination qu'à trouver celui que, dans mon discours sur *la lettre volée*, je désigne du terme du sujet, qui n'est pas du tout à éliminer d'aucune façon, ni à retirer sous prétexte que nous faisons quelques pas dans la structure, mais dont il faut tout de même bien partir de

ceci : c'est que, si ce que nous avons découvert sous le terme d'inconscient a un sens, le sujet, je vous le répète, irréductible, nous ne pouvons pas même à ce niveau ne pas en tenir compte. Et le sujet se distingue de sa toute spéciale imbécillité.

C'est ce qui le gonfle dans le texte de Poe, du fait que celui sur lequel je badine à cette occasion, c'est pas pour rien que c'est le roi qui ici se manifeste en fonction de sujet .

Il n'y comprend absolument rien, et toute sa structure policière ne fera pas néanmoins que la lettre n'arrive même pas à sa portée, étant donné que c'est la police qui la garde et qu'elle ne peut rien en faire.

Je souligne même que, dût-on la retrouver dans ses dossiers, ça ne peut pas servir à l'historien. Dans telle et telle page de ce que j'écris à propos de cette lettre, je dis qu'il n'y a très probablement que la reine qui sait ce qu'elle veut dire, et que tout ce qui fait son poids, c'est que si la seule personne que ça intéresse, à savoir le sujet, le roi, l'avait en main, il n'y comprendrait que ceci : c'est qu'elle a sûrement un sens et que c'est en ça qu'est le scandale que c'est un sens qui, à lui, le sujet, lui échappe.

D'ailleurs le scandale, encore une contradiction, c'est à la bonne place là dans ces quatre petites dernières pages que je vous avais données à lire, je souligne.

Il est clair que c'est uniquement en fonction de cette circulation de la lettre que le ministre, puisque quand même, [... ?] devait savoir qu'il y a un ministre dans le coup, celui qui a barboté la lettre, ce que le ministre nous montre, au cours du déplacement de ladite lettre, c'est que les variations telles que le poisson mourant, ces variations de sa couleur et à la vérité sa fonction essentielle, c'est que tout mon texte joue, peut-être [...], joue sur le fait que la lettre a un effet féminisant. Mais dès qu'il ne l'a plus, la lettre, il redevient lui-même, dès qu'il ne l'a plus, le voici en quelque sorte restitué à la dimension justement que tout ça était fait pour se donner à lui-même : celle de *l'homme qui ose n'importe quoi*.

Et j'insiste sur ce mirage de ce qui se passe, et c'est sur quoi je termine cet énoncé poésque, c'est que c'est à ce moment-là que la chose apparaît : *monstrum horrendum* comme on dit dans le texte, ce qu'il avait voulu être pour la reine qui bien sûr en a tenu compte, puisqu'elle a essayé de la ravoire, cette lettre, mais enfin avec qui le jeu se tenait.

C'est pour notre Dupin, à savoir le malin des malins, celui auquel Poe donne le rôle, le rôle de nous jeter quelque chose que j'appellerais assez volontiers le [... ?], en fait quelque poudre aux yeux, à savoir que nous croyons que le malin des malins ça existe, à savoir que lui vraiment comprend, sait tout, en étant dans le tétraèdre, il peut comprendre comment il est fait.

J'ai assez ironisé sur ces choses certainement très habiles que sont le jeu de mots autour d'*ambitus*, de *religio*, ou d'*honesti homines*, tout le monde sait tout simplement que quant à moi, je cherchais un peu plus loin la petite bête, n'est-ce pas, et qu'à la vérité, elle est quelque part.

Elle est quelque part, à suivre Poe, on peut se poser la question de savoir si Poe s'en est bien aperçu, c'est à savoir que de ce seul fait d'être passée entre les mains du nommé Dupin, la lettre l'a féminisé à son tour, assez pour qu'à l'endroit du ministre qu'il sait pourtant avoir privé de ce qui pourrait lui permettre de continuer à jouer son rôle si jamais il faut en abattre les cartes.

C'est précisément à ce moment-là que Dupin ne peut pas se contenir et qu'il manifeste à l'endroit de celui dont il pourrait croire déjà suffisamment l'avoir mis à la merci de quiconque : pour ne pas laisser plus de traces, il lui envoie ce message dans le billet qu'il a substitué à la lettre qu'il vient de dérober :

Un dessein si funeste, vous savez le texte, s'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

La question, si je puis dire, est de s'apercevoir si Poe dans l'occasion s'aperçoit bien de la portée de ceci : de ce que Dupin dans ce message au-delà de toutes les possibilités, car qui sait si jamais cela arrivera que le ministre la sorte, sa lettre, et se trouve du même coup dégonflé, pour tout dire, que la castration soit là, comme elle est suspendue parfaitement réalisée.

J'indique aussi cette perspective, qui ne me paraît pas... pas écrite d'avance, cela ne donne que plus de prix à ce que Dupin écrit comme message à celui qu'il vient de priver de ce qu'il croit être son pouvoir. Ce petit billet dont il jubile à la pensée de ce qui se passera quand l'intéressé, à quelle fin, aura à en faire usage, ce que l'on peut dire, c'est que Dupin jouit.

Or c'est là qu'est la question, la question que j'ai amorcée la dernière fois en vous disant que c'était la même chose, le narrateur et celui qui écrit. Parce qu'il est incontestable que le narrateur, le sujet de l'énoncé, celui qui parle, c'est Poe. Est-ce que Poe jouit de la jouissance de Dupin, ou d'ailleurs ? C'est là, puisqu'au-

jour d'hui vous m'y avez forcé, je vous parle de la lettre volée que j'ai racontée moi-même... , c'est là une illustration que je peux donner à la question que j'ai posée la dernière fois : est-ce que ce n'est pas radicalement différent celui qui écrit, et celui qui parle en son nom, au titre du narrateur dans un écrit ? A ce niveau, c'est sensible : car ce qui se passe au niveau du narrateur, c'est en fin de compte ce que je pourrais appeler, je m'excuse d'insister sur le caractère très démonstratif de ce petit essai, c'est à la fin du conte, c'est la plus parfaite castration qui est démontrée : tout le monde est également cocu et personne n'en sait rien.

C'est ça la merveille : le roi bien sûr dort depuis le début et dormira jusqu'à la fin de ses jours sur ses deux oreilles, la reine ne se rend pas compte qu'il est à peu près fatal qu'elle devienne folle de ce ministre, maintenant qu'elle le tient ! Elle l'a châtré, hein ! C'est un amour. Le ministre, ça, c'est bien vrai, pour être fait, il est fait, mais en fin de compte cela ne lui fait ni chaud, ni froid, puisque, comme je l'ai très bien expliqué, de deux choses l'une : ou cela lui plaît de devenir l'amant de la reine, cela n'a rien de désagréable, en principe, on dit cela, mais cela ne plaît pas à tout le monde, ou si vraiment, enfin, il a pour elle, par exemple, un de ces sentiments qui sont ce que j'appelle, moi, le seul sentiment lucide, à savoir la haine, comme j'ai très bien expliqué, s'il la hait, elle l'en aimera d'autant plus, et cela lui permettra d'aller si loin qu'il finira quand même par se douter que cette lettre, elle n'est plus là depuis longtemps.

Parce qu'il se trompera naturellement. Il se dira que si on va si loin avec lui, c'est parce que l'on est sûr qu'il a la lettre. Alors il ouvrira son petit papelard à temps. En aucun cas, il n'en viendra à ce qui est la chose souhaitée : c'est que, le ministre à se ridiculiser, il ne sera pas... bon.

Et bien, voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit. Et ce que je voudrais vous dire, c'est que ça prend sa portée de ce que c'est illisible.

C'est là le point, il y a encore grand temps, que je vais essayer de développer. Comme beaucoup de gens me l'ont dit tout de suite, [...?] : "On n'y comprend rien !"

Remarquez que c'est beaucoup : quelque chose auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on en est affecté, heureusement qu'on n'a rien compris, parce que l'on ne peut jamais comprendre ce que bien sûr on a déjà dans la tête. Mais enfin il faudrait essayer d'articuler ça un peu mieux. Il ne suffit pas d'écrire des choses exprès incompréhensibles, mais de savoir pourquoi l'illisible a un sens.

Je vous ferai remarquer d'abord que, pour votre affaire, cette histoire de rapport sexuel, ça tourne autour de ceci que vous pourriez croire que c'est écrit puisqu'en somme c'est ce que l'on a trouvé dans la psychanalyse, en somme, puisqu'on s'est référé à un écrit : l'Oedipe, c'est un mythe écrit et je dirai même plus, c'est très exactement la seule chose qui le spécifie, on aurait pu prendre exactement n'importe lequel, pourvu qu'il soit écrit.

Le propre d'un mythe qui est écrit, comme l'a très bien fait remarquer Claude Lévi-Strauss, c'est que de l'écrire il n'y en a qu'une seule forme, alors que le propre du mythe, comme c'est toute l'oeuvre de Lévi-Strauss de le démontrer, c'est d'en avoir une très, très grande quantité, c'est cela qui le constitue comme mythe et non pas le mythe écrit. Alors ce mythe écrit pourrait très bien passer pour être en somme l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel.

Je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses, voilà : c'est que, c'est pas indifférent que je sois parti de ce texte..., c'est que si cette lettre, cette lettre en l'occasion, peut avoir cette fonction féminisante, c'est que par rapport à ce que je vous ai dit de ce que le mythe écrit d'Oedipe est fait très exactement pour vous pointer que c'est impensable de dire "la femme".

C'est impensable, pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas dire "toutes les femmes".

On ne peut pas dire toutes les femmes parce que ce n'est introduit dans ce mythe qu'au nom de ceci que le père possède toutes les femmes, ce qui est manifestement le signe d'une impossibilité.

D'autre part ce que je souligne à propos de cette lettre volée, c'est qu'il n'y a qu'une femme, qu'en d'autres termes la fonction de la femme ne se déploie que dans ce que demande le mathématicien Brouwer dans le contexte de ce que je vous ai énoncé, avancé tout à l'heure sur la discussion mathématique, qui s'appelle la multinité, à savoir ce qu'il y a une fonction, c'est très à proprement parler celle que le père est là, le père est là pour s'y faire reconnaître dans sa fonction radicale, dans celle qu'il a toujours manifestée chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme, par exemple ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là.

C'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de préserver comme étant à l'origine à très proprement parler de l'écrit : c'est ce que j'appellerai le *papludun*.

Aristote bien sûr fait des efforts tout à fait ravissants et considérables, comme il en fait d'habitude, pour nous rendre ça accessible, par échelons, qu'au nom de son principe on peut qualifier déjà de principe de l'absolu : remonter l'échelle, de cause en cause, d'être en être, il faudra bien que vous vous arrêtiez quelque part.

Enfin, c'est ce qu'il y a de très gentil chez ces philosophes grecs, c'est qu'ils parlaient vraiment pour des imbéciles. D'où le développement de la fonction du sujet. C'est d'une façon tout à fait originelle que le *papludun* se pose. Sans *papludun*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai ça au tableau la prochaine fois : pour qu'il y ait un Un, il suffit que vous n'ayez plus ensuite qu'à la crever la bouche en rond chaque fois que vous voulez recommencer, pour que, à chaque fois, ça fasse un de plus mais pas le même. Par contre tous ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle cela la série arithmétique.

Mais revenons à ce qui nous paraît essentiel à souligner concernant la jouissance sexuelle.

C'est qu'il n'y a expérience faite d'une structure et quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers, c'est que la jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite et que c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord la tétrade dans laquelle quelque chose se dessine qui la situe, mais, inséparable d'un certain nombre de fonctions qui n'ont en somme rien à faire avec ce qui peut spécifier dans le général le partenaire sexuel.

La structure est telle que l'homme, comme tel, en tant qu'il fonctionne est châtré. Et d'autre part quelque chose existe qui est du niveau du partenaire féminin et qu'on pourrait simplement tracer comme ce trait sur lequel je pointe toute la portée, toute la fonction de cette lettre en l'occasion : que la femme n'a rien à faire, si elle existe, mais justement c'est pour ça qu'elle n'existe pas, c'est qu'en tant que "la femme", elle n'a rien à faire avec la loi.

Alors comment concevoir ce qui s'est passé ? On fait quand même l'amour, on fait quand même l'amour et on s'aperçoit, à partir du moment où on s'y intéresse, on y met le temps, et à la vérité on s'y est peut-être toujours intéressé, seulement nous avons perdu la clef de la façon dont on s'y est intéressé précédemment, mais pour nous, au coeur, dans l'efflorescence de l'ère scientifique, nous nous apercevons ce qu'il en est par Freud. C'est quoi ?

Quand il s'agit de structurer, de faire fonctionner au moyen de symboles, le rapport sexuel, qu'est-ce qui y fait obstacle ? C'est que la jouissance s'en mêle.

La jouissance sexuelle est-elle traitable directement ? Elle ne l'est pas, et c'est en cela, disons qu'il y a plus, qu'il y a la parole.

Le discours commence de ce qu'il y ait, là, béance. Je ne peux pas en rester là, je veux dire que je me refuse à toute position d'origine, et qu'après tout, rien ne nous empêche de dire que c'est parce que le discours commence que la béance se produit. C'est tout à fait indifférent pour le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est que le discours est impliqué dans la béance et que comme il n'y a pas de métalangage il ne saurait en sortir.

La symbolisation de la jouissance sexuelle, ce qui rend évident ce que je suis en train d'articuler, c'est qu'elle emprunte tout son symbolisme à quoi ? A ce qui ne la concerne pas, à savoir à la jouissance en tant qu'elle est interdite par une certaine chose confuse, confuse mais pas tellement que ça, car nous sommes arrivés à l'articuler parfaitement sous le nom du principe de plaisir, ce qui ne peut avoir qu'un sens : pas trop de jouissance. Parce que l'étoffe de toute jouissance confine à la souffrance. C'est même à cela que nous recon naissons la vie. Si une plante ne souffrait pas manifestement, nous ne saurions pas qu'elle est vivante.

Il est donc clair que le fait que la jouissance sexuelle n'ait trouvé pour se structurer que la référence à l'interdit en tant que nommé de la jouissance, mais d'une jouissance qui n'est pas telle, qui est cette dimension de la jouissance, à proprement parler la jouissance mortelle.

En d'autres termes que sa structure, la jouissance sexuelle, la prive de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre, c'est-à-dire très précisément ce point d'arête et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle et elle rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps dont le corps propre sort, à savoir sur le corps de la mère. Ce n'est que par là que se structure, qu'est rejoint dans le discours ce que peut y apporter la loi, ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. La partenaire en l'occasion est bien en effet réduite à une, une et pas n'importe laquelle : celle qui t'a pondu.

C'est autour de ça que se construit tout ce qui peut s'articuler : nous entrons dans ce champ d'une façon qui soit verbalisable. Quand nous avancerons plus loin, je reviendrai sur la façon dont le savoir a fonctionné comme un jouir. Nous pouvons ici passer.

La femme comme telle se trouve dans cette position : uniquement rassemblée de ceci qu'elle est, je dirais, sujette à la parole. Bien sûr, je vous épargne les détours. Que la parole soit ce qui instaure une dimension de vérité, l'impossibilité de ce rapport sexuel, c'est bien aussi ce qui fait la portée de la parole en ceci bien sûr qu'elle peut tout, sauf servir au point où elle est occasionnée. La parole s'efforce de réduire la femme à la sujétion, c'est-à-dire d'en faire quelque chose dont on attend des signes d'intelligence.

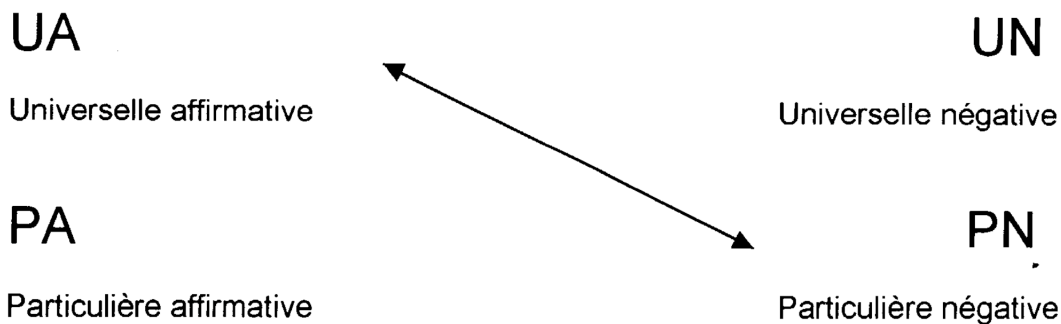
Mais, bien sûr, ce n'est là d'aucun être réel, qu'il s'agit. Il faut dire le mot "la femme", en l'occasion comme ce texte est fait pour le démontrer, la femme, je veux dire l'en-soi de la femme, la femme comme si l'on pouvait dire "toutes les femmes", "la femme", j'insiste *qui n'existe pas*, c'est justement la lettre, la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre.

Et c'est là-dessus que je voudrais, avant de vous quitter, quand même vous énoncer une remarque qui dessine la configuration logique de ce que je suis en train d'avancer. Dans la logique aristotélicienne, vous avez des affirmatives, je ne les mets pas avec les lettres qui sont ici l'usage habituel dans la logique formelle, je ne mets pas A, j'écris ça Universelle Affirmative ... et j'écris ça Universelle Négative.

C'est ce que ça veut dire.

Le micro manque, et bien allez le chercher... (mais on ne peut pas le transporter !)

J'écris ici particulière affirmative et particulière négative



Je fais remarquer qu'au niveau de l'articulation aristotélicienne, c'est entre ces deux pôles, puisque c'est à Aristote que ces catégories propositionnelles sont empruntées, c'est entre ces deux pôles que se fait la discrimination logique.

L'Universelle affirmative énonce une essence, j'ai assez souvent insisté dans le passé sur ce qu'il en est de l'énoncé *Tout trait est vertical* et qu'il est parfaitement compatible avec ceci qu'*Il n'existe aucun trait*.

L'essence se situe essentiellement dans la logique, elle est pur énoncé de discours.

La discrimination logique, son axe essentiel dans cette articulation est très exactement cet axe oblique (axe UA-PN) que je viens de noter, rien ne va contre un énoncé logique quelconque identifiable, si ce n'est la remarque que *il y en a qui pas*, Particulière Négative, *il y en a des traits qui ne sont pas verticaux*.

C'est la seule contradiction qui puisse se faire contre l'affirmation que c'est un fait d'essence.

Et les deux autres termes sont, dans le fonctionnement de la logique aristotélicienne, tout à fait secondaires, à savoir *Il y en a qui ...*, affirmative particulière, et après ?

Fin bande sonore

Ce qui suit est une ancienne transcription inédite:

Il y en a qui..., comment savoir si c'est nécessaire ou pas, ça ne prouve rien.

Et dire *Il y en a qui pas ...* euh je cherche... oui, c'est ça, j'y suis

C'est-à-dire l'Universelle Négative, *Il n'y en a pas qui ...*, et bien cela ne prouve rien non plus, c'est un fait.

Ce que je veux vous faire remarquer, c'est ce qui se passe quand, de cette logique aristotélicienne, nous passons à leur transposition dans la logique mathématique, celle qui s'est faite par la voie de ce que l'on appelle les quantificateurs. Ne m'engueulez pas parce que vous n'allez plus m'entendre : je vais d'abord écrire.

Justement, c'est de cela qu'il s'agit : l'Universelle Affirmative va maintenant s'écrire de cette notation verbalisable puisque c'est un A renversé.

J'écris A renversé, enfin c'est pas du discours, c'est de l'écrit.

Mais c'est un signal, comme vous allez le voir pour jaspiner :

$$\overline{\forall x} \cdot F(x)$$

- ici particulière, $\exists x \cdot F(x)$

- là, je veux exprimer que c'est une négative, comment le puis-je ?

Je suis frappé de ceci que ça n'a jamais été vraiment articulé comme je vais le faire.

C'est qu'il faut que vous mettiez la barre de la négation au-dessus du F(x) et non pas du tout, comme il se fait habituellement au-dessus des deux. Vous allez voir pourquoi.

Et ici ?

C'est sur $\exists x$ que vous devez mettre la barre,

$$\overline{\exists x} F(x)$$

Je mets ici maintenant moi-même une barre équivalente à celle qui était ici.

Comme celle qui était ici séparait en deux zones le groupe des quatre, ici c'est d'une façon différente qu'elle répartit par deux.

$$\forall x \cdot F(x) \quad \left| \quad \overline{\forall x} \cdot \overline{F(x)} \right.$$

$$\exists x \cdot F(x) \quad \left| \quad \overline{\exists x} \cdot \overline{F(x)} \right.$$

Ce que j'avance, c'est que dans cette façon d'écrire, tout tient à ce qu'on peut le dire à propos de l'écrit et que la distinction en deux termes unis par un point, c'est ce qui est ainsi écrit, à cette valeur qu'on peut dire de tout x, c'est le signal de \forall qu'il satisfait à ce qui est écrit : F(x), qu'il n'y est pas déplacé.

De même, mais avec un accent différent, c'est qu'il y ait de l'inscriptible, à savoir que c'est ici que porte l'accent de l'écrit : *il existe des x* que vous pouvez faire fonctionner dans le F(x) dont alors vous parlez, qu'il s'agit dans ce qu'on appelle ici la transposition quantificatrice ou au moyen des quantificateurs de la particulière.

Par contre, il est si vrai que c'est autour de l'écrit que pivote le déplacement de la répartition, c'est à savoir que pour ce qui est mis au premier plan, recevable, rien n'a changé pour l'Universelle A : elle est toujours de prix, encore que ce n'est pas le même prix.

Par contre ce dont il s'agit ici, le clivage consiste à s'apercevoir de la non valeur de l'Universelle Négative, puisque là ce qui tique, c'est que *de quelque x* que vous parliez, il ne faut pas écrire F(x)

et que de même pour la Particulière Négative, il y a ceci, c'est que de même qu'ici le $\overline{\exists x}$ *il n'existe pas de x* pouvait s'écrire, était recevable, inscriptible dans cette formule, ici simplement ce qui est dit, c'est qu'il n'est pas inscriptible.

Qu'est-ce à dire ? C'est que ce qui de ces deux structurations est resté négligé, sans valeur, à savoir l'Universelle Négative, l'Universelle Négative en tant qu'elle est celle qui permet de dire "il ne faut pas écrire ceci,

si vous parlez d'un x quelconque", en d'autres termes que c'est ici que fonctionne une coupure essentielle, et bien c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel.

La question est de ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $F(x)$, à partir du moment où ceci, la fonction $F(x)$, est elle-même à ne pas écrire, c'est-à-dire, qu'elle est ce que j'ai dit tout à l'heure énoncée, ce qui est le point autour duquel va tourner ce que nous reprendrons quand je vous reverrai dans deux mois à savoir qu'elle est à proprement parler ce qui s'appelle illisible.

1. "l'ordre de la taquinerie"
2. inaudible
3. ndr : à lire et écrire au fur et à mesure qu'il l'énonce et le fabrique, avec le carré logique (Aristote), le trait vertical (Peirce) et les quanteurs (Peano)...

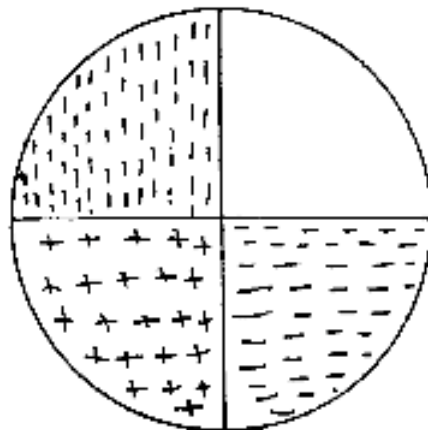
UA
tout trait est vertical

UN
il n'existe aucun trait vertical

$\forall x . F(x)$

$\overline{\forall x . F(x)}$

Il n'y en a pas qui ...



PA

PN

Il y en a qui...
 $\exists x . F(x)$

il y en a qui pas...
il y en a des traits qui ne sont pas verticaux

$\overline{\exists x . F(x)}$

Séminaire oral du 19 mai 1971

Jacques Lacan

Si je commence par l'abrupt en somme de ce que j'ai à vous dire qui pourrait s'exprimer ainsi, c'est que dans ce que nous explorons à partir d'un certain discours, dans l'occasion le mien, le mien en tant que c'est celui de l'analyste, disons que cela détermine des fonctions, en d'autres termes que les fonctions ne sont déterminées qu'à partir d'un certain discours.

Alors, à ce niveau enfin des fonctions déterminées par un certain discours, on peut établir l'équivalence : l'écrit, c'est la jouissance.

Naturellement, ça n'est casable qu'à l'intérieur de cette première articulation des fonctions déterminées par un discours. Disons que cela tient exactement la même place à l'intérieur de ces fonctions. Ceci étant énoncé comme ça tout abrupt, pourquoi ? Pour que vous le mettiez à l'épreuve, vous verrez que ça vous mènera toujours quelque part et même de préférence à quelque chose d'exact.

Ceci ne me dispense pas du soin de vous y introduire par des voies qui conviennent, à savoir celles, non pas qui le justifient pour moi, étant donné d'où je vous parle, mais celles par lesquelles cela peut s'expliquer.

Je suppose, je ne suppose pas forcément, que je m'adresse ici toujours à des analystes. Au reste c'est bien ce qui fait que mon discours n'est pas facilement suivi. C'est très précisément en tant qu'il y a quelque chose qui, au niveau du discours de l'analyste, fait obstacle à un certain type d'inscription, cette inscription pourtant, c'est ce que je lègue, c'est ce que je propose, c'est ce que j'espère qui passera d'un point d'où, si l'on peut dire, le discours analytique prenne un nouvel élan.

Alors il s'agit donc de rendre sensible comment la transmission d'une lettre a un rapport avec quelque chose d'essentiel, de fondamental, dans l'organisation du discours quel qu'il soit, à savoir la jouissance.

Pour ça, bien sûr, il faut qu'à chaque fois je vous mette au ton de la chose.

Comment le faire, si ce n'est à rappeler l'exemple de base dont je suis parti, c'est à savoir que c'est très expressément d'étudier la lettre comme telle, en tant que quoi ? En tant que, je l'ai dit, elle a un effet féminisant, que j'ouvre mes *Ecrits*.

Cette lettre en somme, je l'ai souligné encore la dernière fois, elle fonctionne très spécifiquement en ceci que personne ne sait rien de son contenu et que, jusqu'à la fin du conte, personne n'en saura rien. Elle est très exemplaire. Elle est très exemplaire en ceci que naturellement il n'y a qu'au benêt, et encore je pense que même au benêt l'idée ne lui est pas venue que cette lettre est quelque chose d'aussi sommaire, d'aussi grossier que quelque chose qui porterait le témoignage de ce que l'on appelle communément un rapport sexuel, encore que ce soit écrit par un homme, et comme on dit, c'est souligné, par un Grand, par un Grand et à une Reine.

Il est évident que ce n'est pas ça qui ferait un drame de cette lettre, qu'il est de la tenue d'une cour, si je puis dire, c'est-à-dire de... quelque chose de fondé, c'est la meilleure définition qu'on en puisse donner, sur la distribution de la jouissance, il est de la tenue d'une cour, que dans cette distribution, elle mette ce que l'on appelle à proprement parler le rapport sexuel à son rang, c'est-à-dire très évidemment le plus bas.

Personne n'y relève comme notables les services qu'une grande dame peut à ce titre recevoir d'un laquais. Avec la reine, bien sûr, et justement parce que c'est la Reine, les choses doivent prendre un autre accent.

Mais d'abord donc, il est posé, ce qui est d'expérience, n'est-ce pas, qu'un homme né est celui qui, si je puis dire de race, ne saurait prendre ombrage d'une liaison de son épouse qu'à la mesure de sa décence, c'est-à-dire des formes respectées. La seule chose qui pourrait y faire objection est, bien sûr, l'introduction d'un bâtard dans la lignée, mais même ça, après tout, ça peut servir au rajeunissement d'un sang. Où se voit évidemment ici dans un cadre qui, pour ne pas vous être spécialement présenté dans la société actuelle, n'en est pas moins exemplaire et fondamental pour ce qui est de raisonner des rapports sociaux, à quoi se voit, dis-je en somme qu'il n'y a rien de tel qu'un ordre fondé sur l'artifice pour faire apparaître cet élément qui, lui, en apparence est justement celui qui doit paraître irréductible dans le réel, à savoir la fonction du besoin.

Si je vous ai dit qu'il y a un ordre dans lequel il est tout à fait mis à sa place qu'un sujet, si haut placé qu'il soit, se réserve cette part de jouissance irréductible, la part minimale à ne pas pouvoir être sublimée, comme s'exprime Freud expressément, seul un ordre fondé sur l'artefact, j'ai spécifié de la cour, la cour pour autant qu'elle redouble l'artefact déjà de la noblesse, de ce second artefact d'une distribution ordonnée de la jouissance, c'est seulement là que peut décentement trouver sa place le besoin, le besoin expressément spécifié comme tel est le besoin sexuel.

Seulement, ce qui paraît d'un côté spécifier le naturel, être ce qui, je dirais, du point de vue d'une théorisation en somme biologique du rapport sexuel, pourrait faire partir d'un besoin ce qui doit en résulter, à savoir la reproduction, nous constatons que si l'artefact est satisfaisant à une certaine théorisation primaire d'un côté, de l'autre il laisse évidemment la place à ceci : c'est que la reproduction peut aussi bien dans ce cas n'être pas la reproduction, je dirais entre guillemets, "légitime".

Ce besoin, cet irréductible dans le rapport sexuel, on peut admettre, bien sûr, qu'il existe toujours, et Freud l'affirme.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas mesurable, tant qu'il n'est pas expressément - et il ne peut l'être que dans l'artefact et que dans l'artefact de la relation à l'Autre, avec un grand A - il n'est pas mesurable...

Et c'est bien cet élément d'indétermination où se signe ce qu'il y a de fondamental : c'est très précisément que le rapport sexuel n'est pas inscriptible, n'est pas fondable comme rapport.

C'est bien en quoi la lettre, la lettre dont je pars pour ouvrir mes *Ecrits*, se désigne de ce qu'elle est et de ce en quoi elle indique tout ce que Freud lui-même développe, c'est que si elle serre quelque chose qui est l'ordre du sexe, ce n'est pas certes le rapport sexuel, mais un rapport disons sexué.

La différence entre les deux est celle-ci, ce que Freud démontre, ce qu'il a apporté de décisif, c'est que par l'intermédiaire de l'Inconscient nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a affaire avec le sexe, est dans un certain rapport avec le sexe, mais très précisément en ceci que le rapport sexuel ne peut, du moins jusqu'à l'heure présente, d'aucune façon s'y inscrire.

La prétendue sexualisation par la doctrine freudienne de ce qu'il en est des fonctions qu'on peut appeler subjectives à condition de les bien situer, de les situer de l'ordre du langage, la prétendue sexualisation consiste essentiellement en ceci que ce qui devrait résulter du langage, à savoir que la relation sexuelle d'une façon quelconque puisse s'y inscrire, montre précisément, et ceci dans le fait, montre son échec : elle n'est pas inscriptible.

Vous voyez là déjà fonctionner ceci qui fait partie de cet effet d'écart, cet effet de division qui est celui auquel nous avons régulièrement toujours à faire et c'est bien pour cela qu'il faut en quelque sorte vous y former.

C'est que j'énonce par exemple ceci que le rapport sexuel, c'est justement dans la mesure où quelque chose échoue, échoue à ce qu'il soit - est-ce énoncé dans le langage ... mais justement ça n'est pas énoncé que j'ai dit, c'est *inscriptible* - inscriptible en ceci que ce qui est exigible pour qu'il y ait fonction, c'est que du langage quelque chose puisse se produire qui est l'écriture expressément, comme telle, de la fonction à savoir ce quelque chose que déjà je vous ai plus d'une fois symbolisé de la façon la plus simple, (...) à savoir ceci : f dans un certain rapport avec x : x f x.

Donc au moment de dire que le langage c'est ce quelque chose qui ne rend pas compte du rapport sexuel, il n'en rend pas compte en quoi ? En ceci que de l'inscription qu'il est capable de fonder, il ne peut faire que cette inscription soit, car c'est en ça que ça consiste, soit ce que je définis comme inscription effective de quelque chose qui serait le rapport sexuel en tant qu'il mettrait en rapport les deux pôles, les deux termes qui s'intituleraient de l'homme et de la femme en tant que cet homme et cette femme sont des sexes respectivement spécifiés du masculin et du féminin chez qui, chez quoi ? Chez un être qui parle, autrement dit qui, habitant le langage, se trouve en tirer cet usage qui est celui de la parole.

C'est en cela qu'ici ce n'est pas rien que de mettre en avant la lettre à proprement parler comme dans un certain rapport, rapport de la femme avec ce qui, de loi écrite, s'inscrit dans le contexte où la chose se place, à savoir du fait qu'elle est, au titre de Reine, l'image de la femme comme conjointe au Roi, c'est en tant que quelque chose est improprement ici symbolisé et typiquement du rapport comme sexuel, et il n'est pas vain que précisément il ne puisse être incarné que dans des êtres de fiction, c'est en tant que ceci que le fait qu'une lettre lui soit adressée prend la valeur que je désigne pour me lire, pour m'énoncer dans mes propres propos :

ce signe, ce signe, il s'agit de la lettre, est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche.

Il est clair que sans l'introduction de la psychanalyse, une telle énonciation qui est pourtant celle dont procède, je dirais, la révolte de la femme, une telle énonciation que de dire que la loi la contient toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche, ne saurait, bien entendu, je le répète, hors de l'introduction de la psychanalyse être énoncée.

Donc, c'est précisément en ceci que le rapport sexuel est, si je puis dire, étatisé, c'est-à-dire en étant incarné dans celui du roi et de la reine mettant en valeur de la vérité la structure de fiction, c'est à partir de là que prend fonction, effet, la lettre qui se pose sûrement d'être en rapport avec la déficience, la déficience marquée d'une certaine promotion en quelque sorte arbitraire et fictive du rapport sexuel, et que c'est là que, prenant sa valeur, elle nous pose sa question.

C'est tout de même une occasion ici, je ne considère pas que ceci s'emmanche en quelque sorte d'une façon directe sur ce que je viens de rappeler, mais ces sortes de sauts, de décalages, sont proprement nécessités par le point où je veux vous mener, c'est une occasion de marquer qu'ici se confirme bien sûr ceci que la vérité ne progresse que d'une structure de fiction, c'est à savoir que justement dans son essence, c'est de ce que se promeuve quelque part une structure de fiction, laquelle est proprement l'essence même du langage, que quelque chose peut se produire, qui est quoi ?

Mais justement, mais cette sorte d'interrogation, cette sorte de pressage ou de serrage qui met la vérité, si je puis dire, au pied du mur de la vérification. Ce n'est rien d'autre que la dimension de la science, en quoi se montre justement la voie, se justifie, si je puis dire, la voie dont nous voyons que la science progresse, c'est que la part qu'y prend la logique n'est pas mince.

Quel que soit le caractère originellement, fondamentalement, foncièrement fictif de ce qui fait le matériel dont s'articule le langage, il est clair qu'il y a une voie que j'appelle de vérification, c'est celle qui s'attache à saisir où la fiction, si je puis dire, bute et ce qui l'arrête. Il est clair qu'ici, quel que soit ce que nous a permis d'inscrire, et vous verrez tout à l'heure ce que ça veut dire, le progrès de la logique, je veux dire la voie écrite par où elle a progressé, il est clair que cette butée est tout à fait efficace de s'inscrire à l'intérieur même du système de la fiction : elle s'appelle la contradiction.

Que si la science apparemment a progressé bien autrement que par les voies de la tautologie, ça n'ôte rien à la portée de ma remarque, à savoir que la mise en demeure portée d'un certain point à la vérité d'être vérifiable, c'est précisément ça qui a forcé d'abandonner toutes sortes d'autres prémisses prétendument intuitives et que si, j'vais pas y revenir aujourd'hui, j'ai vivement insisté sur la caractéristique de tout ce qui a précédé, frayé la voie à la découverte newtonienne par exemple, c'est bien très précisément de ce qu'aucune fiction ne s'avérait satisfaisante autre qu'une d'entre elles qui précisément devait abandonner tout recours à l'intuition et s'en tenir à un certain inscriptible.

C'est donc en quoi nous avons à nous attacher à ce qu'il en est de l'inscriptible dans ce rapport à la vérification.

Pour en finir, bien sûr, avec ce que j'ai dit de l'effet de la lettre dans *La Lettre volée*, qu'ai-je dit expressément ? C'est qu'elle féminise ceux qui se trouvent en être dans une position qui est celle d'être à son ombre.

Bien sûr, c'est là que se touche l'importance de cette notion de fonction de l'ombre pour autant que déjà la dernière fois dans ce que je vous ai énoncé de ce qui était précisément un écrit, je veux dire quelque chose qui se présentait sous forme littérale ou littéraire, l'ombre pour être introduite a besoin d'une source de lumière. Oui. Est-ce que jamais enfin vous a été sensible le fait de ce que comporte l'*Aufklärung* de quelque chose qui garde structure de fiction, je parle de l'époque historique, qui, bien sûr, n'a pas été mince et dont il nous peut être utile de... - il l'est ici et c'est ce que je fais - d'en retracer les voies ou de les reprendre, mais en elles-mêmes. Il est clair que ce qui fait la lumière, c'est précisément de ce qui part de ce champ, qui se définit lui-même comme étant celui de la vérité.

Et c'est comme tel, en tant que tel, que la lumière qu'il répand à chaque instant, dût-elle même avoir cet effet efficace de ce que ce qui y fait opacité projette une ombre, et que c'est cette ombre qui porte effet que cette vérité, elle-même, nous avons toujours à l'interroger sur sa structure de fiction.

C'est ainsi qu'en fin de compte il ressort que, comme c'est énoncé expressément dans cet écrit, la lettre, bien sûr, ce n'est pas à la femme, à la femme dont elle porte l'adresse, qu'elle satisfait en arrivant à sa destina-

tion, mais au sujet, à savoir très précisément pour le redéfinir à ce qui est divisé dans le fantasme, c'est-à-dire à la réalité en tant qu'engendrée par la structure de fiction.

C'est bien ainsi que se clôt le conte, tout au moins tel que dans un second texte, celui qui est le mien, je le refais, et c'est de là que nous devons partir pour réinterroger plus loin ce qu'il en est de la lettre.

Et c'est très précisément dans la mesure où ceci n'a jamais été fait que, pour le faire, je dois prolonger moi-même ce discours sur la lettre.

Voilà, ce dont il faut partir est tout de même ceci : c'est que ce n'est pas en vain que je vous somme de ne rien manquer de ce qui se produit dans l'ordre de la logique. Ce n'est certes pas pour que vous vous obligiez à en suivre les constructions et les détours, c'est en ceci que nulle part comme dans ces constructions qui s'intitulent elles-mêmes d'être la logique symbolique, nulle part n'apparaît mieux le déficit de toutes possibilités de réflexion.

Je veux dire que rien n'est plus embarrassé, c'est bien connu, que l'introduction d'un traité de logique.

L'impossibilité qu'a la logique de se poser elle-même d'aucune façon justifiable est quelque chose de tout à fait frappant. C'est à ce titre que l'expérience de la lecture de ces traités... et ils sont d'autant plus saisissants, bien sûr, à mesure qu'ils sont les plus modernes, qu'ils sont le plus dans l'en-avant de ce qui constitue effectivement et bien effectivement un progrès de la logique en tant qu'il est celui du progrès de l'inscription de ce qui s'appelle articulation logique, l'articulation de la logique elle-même étant incapable de définir ni ses buts, ni son principe, ni quoi que ce soit qui ressemble même à une matière.

C'est fort étrange, c'est fort étrange et c'est précisément en ceci que c'est fort suggestif, car c'est bien là ce qui nous permet de toucher, d'approfondir ce qu'il en est de quelque chose qui ne se situe assurément que du langage et de saisir que, si peut-être, dans ce langage, rien de ce qui s'avance soi-même maladroitement comme étant de ce langage, disons, un usage correct ne peut très précisément s'énoncer qu'à ne pas pouvoir se justifier ou ne se justifier que de la façon la plus confuse par toutes sortes de tentatives qui sont par exemple celles qui consistent à diviser le langage en un langage objet et en un métalangage, ce qui est proprement le contraire de ce que démontre toute la suite, à savoir qu'il n'y a pas moyen un seul instant de parler de ce langage prétendument objet sans user, bien sûr, non pas d'un métalangage, mais bel et bien du langage courant.

Mais dans cet échec même peut se dénoncer tout ce qu'il en est de l'articulation qui précisément a le rapport le plus étroit avec le fonctionnement du langage, c'est-à-dire l'articulation suivante : c'est à savoir que le rapport, le rapport sexuel ne peut pas être écrit.

Donc, à ce titre et à seule fin, si je puis dire de faire quelques mouvements qui nous rappellent la dimension dans laquelle nous nous déplaçons, je rappellerai ceci, à savoir comment d'abord se présente ce qui inaugure le tracé de la logique, à savoir comme logique formelle et dans Aristote.

Bien sûr, je ne vais pas pour vous reprendre, encore que ça serait très instructif, ça serait très instructif, mais après tout chacun de vous peut, à se donner seulement la peine d'ouvrir les premiers *Analytiques*, se mettre à l'épreuve de cette reprise. Qu'ils ouvrent donc les premiers *Analytiques* et ils y verront ce qu'est le syllogisme et le syllogisme après tout, il faut bien en partir, du moins est-ce là que je reprends les choses, puisque à notre avant-dernière rencontre c'est là-dessus que j'ai terminé. Je ne vais pas le reprendre en l'exemplifiant, bien que ceci [torde ? une limite ...], en l'exemplifiant de toutes les formes de syllogismes.

Qu'il me suffise de mettre en valeur rapidement ce qu'il en est de l'Universelle et de la Particulière et dans leurs formes tout simplement affirmatives.

Je vais prendre le syllogisme dit DARII, c'est-à-dire fait d'une universelle affirmative et de deux particulières et je vais vous rappeler ce qu'il en est d'une certaine façon de présenter les choses.

Sachez simplement qu'ici rien en aucun cas ne peut fonctionner, ne peut fonctionner que de substituer dans la trame du discours, de substituer au signifiant le trou fait de le remplacer par la lettre.

Car si nous énonçons ceci, pour ne nous occuper que de DARII, que, pour employer les termes d'Aristote, "Tout homme est bon", le "tout homme" est de l'universelle et je vous ai assez souligné, assez préparé en tout cas à entendre ceci, je veux sans plus le rappeler, que l'universelle n'a pour tenir besoin de l'existence d'aucun homme. "Tout homme est bon" peut vouloir dire qu'il n'y a d'homme que bon et que ce qui n'est pas bon n'est pas homme.

Deuxième articulation : "Quelques animaux sont des hommes".

Et troisième articulation qui s'appelle conclusion, la seconde étant la mineure : "Quelques animaux sont donc bons".

Il est clair que ceci spécifiquement ne tient que de l'usage de la lettre pour la raison qu'il est clair que sauf à les supporter d'une lettre il n'y a pas d'équivalence entre le "tout homme", le "tout homme" sujet de l'universelle, qui ici joue le rôle de ce que l'on appelle le moyen terme et ce même moyen terme à la place où il est employé comme attribut, à savoir que "quelques animaux sont des hommes".

Car à la vérité, cette distinction qui mérite bien d'être faite demande néanmoins beaucoup de soin. L'homme de "tout homme" quand il est le sujet implique une fonction de l'universelle qui ne lui donne pour support très précisément que de son statut symbolique, à savoir que quelque chose s'énonce "l'homme".

Sous les espèces de l'attribut et pour soutenir que "quelques animaux soient des hommes", il convient bien sûr, c'est la seule chose qui les distingue, d'énoncer que ce que nous appelons homme chez l'animal est très précisément cette espèce d'animal qui se trouve habiter le langage. Bien sûr, il est à ce moment justifiable de poser que "l'homme est bon", c'est une limitation.

C'est une limitation très précisément en ceci que ce sur quoi peut se fonder que l'homme soit bon tient à ceci, mis en évidence ceci depuis longtemps et d'avant Aristote, que l'idée du bon ne saurait s'instaurer que du langage. Pour Platon, elle en est au fondement : il n'y a pas de langage, ni d'articulation possible, puisque, pour Platon, le langage c'est le monde des idées, il n'y a pas d'articulation possible sans cette idée primaire du bien.

Il est tout à fait possible d'interroger autrement ce qu'il en est du bon dans le langage et simplement, dans ce cas, d'avoir à déduire des conséquences qui en résulteront pour la position universelle de ceci que l'homme est bon, comme vous le savez, c'est ce que fait Meng Tzeu que je n'ai pas avancé pour rien ici dans mes dernières conférences.

"Bon", qu'est-ce à dire ? "Bon" à quoi ? Ou est-ce simplement dire, comme ça se dit depuis quelques temps : "Vous êtes bon". (petite coupure du son)

[Si les choses en sont venues à un certain point] dans la mise en question de ce qui est la vérité et aussi bien du discours, c'est bien peut-être en effet que ce changement d'accent qui a pu être pris quant à l'usage du mot "bon"... Bon... Bon, pas besoin de spécifier. Bon pour le service ..., bon pour le casse-pipe, bon pour, c'est trop en dire. Le "Vous êtes bon" a sa valeur absolue. En fait, c'est ça le lien central : c'est qu'il y a du bon... au discours.

Dès que vous habitez un certain type de discours, vous êtes bon pour qu'il vous commande. C'est bien en cela que nous sommes conduits à la fonction du signifiant Maître.

J'ai souligné qu'il n'est pas inhérent en soi au langage. Et que le langage ne commande, je veux dire ne rend possible, qu'un certain nombre déterminé de discours, et que tous ceux qu'au moins jusqu'à présent, je vous ai articulés spécialement l'année dernière, aucun d'entre eux n'élimine la fonction du signifiant-maître.

Dire que "quelques animaux sont bons" est évidemment dans ces conditions pas du tout une conclusion simplement formelle.

Et c'est en cela que je soulignais tout à l'heure que l'usage de la logique, quoi que ... elle-même, elle puisse énoncer, n'est pas du tout à réduire à une tautologie. Que quelques animaux soient bons justement ne se limite pas à ceux qui sont des hommes, comme l'implique l'existence de ceux que l'on appelle les animaux domestiques dont ce n'est pas pour rien qu'il y a longtemps que j'ai souligné qu'on ne peut pas dire qu'ils n'aient pas l'usage de la parole. Qu'il leur manque le langage et bien entendu bien plus les ressorts du discours ne les rend pas pour autant moins sujets à la parole. C'est même ça qui les distingue et qui les fait moyen de production.

Ceci, vous le voyez, nous ouvre une porte qui nous mènerait un tout petit peu loin. Je vous ferai remarquer que je livre à votre méditation que, dans les commandements dits du Décalogue, la femme est assimilée aux susdits sous la forme suivante : "Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son boeuf, ni son âne..." et enfin une énumération qui est très précisément celle des moyens de production.

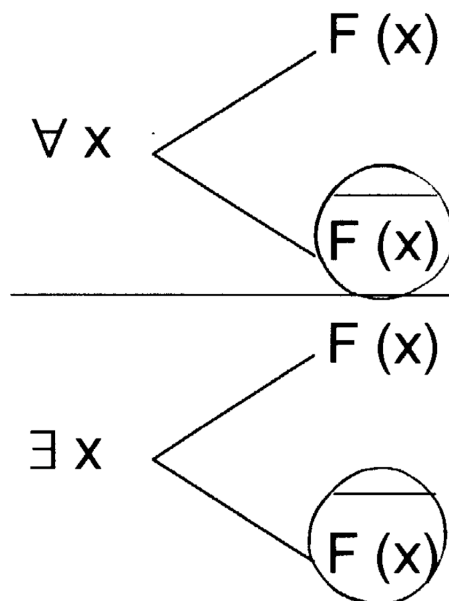
Ceci n'est pas pour vous donner l'occasion de ricaner, mais de réfléchir en rapprochant ce que je vous fais remarquer là en passant de ce qu'autrefois j'avais bien voulu dire de ce qui s'exprimait dans les commandements, à savoir rien d'autre que les lois de la parole, ce qui limite leur intérêt. Mais il est très important de limiter l'intérêt des choses pour savoir sur quoi vraiment elles portent.

Bon. Et bien ceci étant dit, et ma foi, comme j'ai pu, c'est-à-dire par un frayage, enfin, qui, comme d'habitude, n'est-ce pas, est celui que je suis forcé de faire, du grand A renversé, de la tête de buffle, du bulldozer, je passe à l'étape suivante, à savoir à ce que nous permet d'inscrire le progrès de la logique.

Vous savez qu'il est arrivé quelque chose, ce qui d'ailleurs... il est très, très beau que ça ait attendu quelque chose comme un peu plus de deux mille ans, qu'il est arrivé quelque chose qui s'appelle une réinscription de ce premier essai fait par le moyen des trous portés à la bonne place, à savoir par le remplacement des termes par une lettre, des termes dits majeur et mineur, extrême et moyen terme, des termes dits extrême et moyen terme, majeure et mineure étant des propositions, je vous demande pardon de ce lapsus. Alors vous verrez qu'avec la logique inaugurée par les lois de Morgan et Boole, nous sommes arrivés, inaugurés seulement par eux, ils ne les ont pas fixés à leur dernier point, nous sommes arrivés aux formules d'identification que je vais écrire.

Bruits dans la salle (quand il écrit au tableau) :

- on n'entend rien !
- Quoi ? Qui est-ce qui n'entend pas, personne... (rires). Il y a longtemps que vous ne m'entendez pas ?
- Quand vous écrivez au tableau...
- Ah oui ! alors jusqu'à présent, ça allait ! Je vous suis reconnaissant de me le dire... Alors, écoutez-moi, je vais écrire tranquillement et je vais revenir là.



Bon, je viens de faire ces petits ronds pour vous montrer que la barre n'est pas une barre entre deux $F(x)$, ce qui ne voudrait d'ailleurs absolument rien dire, mais que la barre que vous trouvez dans la colonne de droite, entre chacune des paires de $F(x)$, cette barre est liée uniquement à l' $F(x)$ qui est en-dessous, c'est-à-dire signifie sa négation. L'heure s'avance plus que je ne l'imaginais, il semble que ça va peut-être me forcer d'abrégé un petit peu.

Le fruit de l'opération d'inscription complète, celle qu'a permise, suggérée le progrès de la mathématique, c'est de ce que la mathématique soit arrivée par l'algèbre à s'écrire entièrement que l'idée a pu venir de se servir de la lettre pour autre chose que pour faire des trous, c'est-à-dire à écrire autrement nos quatre espèces de propositions en tant qu'elles sont centrées du "tout", du "quelque", à savoir de mots dont il ne serait vraiment pas difficile de vous montrer quelle ambiguïté ils supportent.

Alors, à partir de cette idée, on a écrit que ce qui se présentait d'abord comme sujet, à condition de l'affecter de ce grand A renversé, nous pouvions le prendre pour équivalent à tout x ("x") et que dès lors ce dont il s'agissait c'était de savoir dans quelle mesure un certain "x" pouvait satisfaire à un rapport de fonction.

Je pense que je n'ai besoin ici de souligner, pourtant il faut bien que je le fasse, sans ça, tout ceci paraîtrait vide, que la chose a tout à fait son plein sens en mathématique, à savoir que justement en tant que nous res-

tons dans la lettre où gît le pouvoir de la mathématique, cet x de droite, en tant qu'il est inconnu, peut légitimement être posé ou pas posé comme pouvant trouver sa place dans ce qui se trouve être la fonction qui lui répond, c'est à savoir là où ce même " x " est pris comme variable.

Pour aller vite, parce que je vous dis, l'heure avance, je vais l'illustrer.

J'ai souligné, je l'ai dit, je l'ai énoncé que l' x qui est à gauche dans l'A de x (" x "), nommément, est une inconnue. Prenons par exemple la racine d'une équation du second degré. Bon ! Est-ce que je peux écrire pour toute racine d'une équation du second degré qu'elle peut s'inscrire dans cette fonction qui définit l' x comme variable, celle dont s'instituent les nombres réels ?

Ceux qui seraient ... pour qui tout ça serait vraiment d'un langage encore jamais entendu, je souligne que les nombres réels, c'est en tout cas pour ceux-là tous les nombres qu'ils connaissent, (rires), à savoir, y compris les nombres irrationnels, même s'ils ne savent pas ce que c'est. Ils savent simplement qu'avec les nombres réels, enfin, on en a fini, on leur a donné un statut. Comme ils ne soupçonnent pas ce que sont les nombres imaginaires, je le leur indique pour leur donner l'idée que ça vaut la peine de faire une fonction des nombres réels.

Et bien, il est tout à fait clair qu'il n'est pas vrai que pour tout x (" x "), à savoir pour toute racine de l'équation du second degré, on puisse dire que toute racine de l'équation du second degré satisfasse à la fonction dont se fondent les nombres réels. Tout simplement parce qu'il y a des racines de l'équation du second degré qui sont des nombres imaginaires, qui ne font pas partie de la fonction des nombres réels.

Ce que je peux vous souligner, c'est ceci : c'est qu'avec ça on croit en avoir assez dit. Eh bien, non ! On n'en a pas assez dit. Car aussi bien, pour ce qui est des rapports de tout x (" x ") que du rapport que l'on croit pouvoir substituer au "quelque", à savoir dont on peut se satisfaire dans l'occasion, à savoir qu'il existe des racines de l'équation du second degré qui satisfont à la fonction des nombres réels et aussi qu'il existe des racines de l'équation du second degré qui ne satisfont pas.

Mais dans un cas comme dans l'autre ce qui en résulte, loin que nous puissions voir ici la transposition purement formelle, l'homologie complète, complète des universelles et des particulières, affirmatives et négatives respectivement, c'est que ce que ceci veut dire, c'est non pas que la fonction n'est pas vraie ... qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'une fonction n'est pas vraie ? Du moment que vous écrivez une fonction, elle est ce qu'elle est, cette fonction. Même si elle déborde de beaucoup la fonction des nombres réels.

Ceci veut dire que concernant l'inconnue que constitue la racine de l'équation du second degré, je ne peux pas écrire, pour l'y loger, la fonction des nombres réels, ce qui est bien autre chose que l'universelle négative dont les propriétés d'ailleurs étaient déjà bien faites pour nous la faire mettre en suspens, je l'ai assez souligné en son temps. Il est exactement de même au niveau de x . Il existe un x à propos duquel il existe certains x , certaines racines de l'équation du second degré, à propos desquelles je peux écrire la fonction dite des nombres réels en disant qu'elles y satisfont. Il en est d'autres à propos desquelles il ne s'agit pas de nier la fonction des nombres réels, mais à propos desquelles je ne peux pas écrire la fonction des nombres réels.

Et bien, c'est ça qui va vous introduire dans la troisième étape, qui est celle en somme, tout ce que je viens de vous dire aujourd'hui est fait, bien sûr, pour vous introduire. C'est que, comme vous l'avez bien vu, je glisse tout naturellement à me fier au souvenir de ce qu'il s'agit de réarticuler, j'ai glissé à l'écrire, à savoir que la fonction avec cette petite barre au-dessus, symbolisait quelque chose de tout à fait inepte au regard de ce que j'avais effectivement à dire.

Vous avez peut-être remarqué qu'il ne m'est même pas venu à l'idée, du moins jusqu'à présent, à vous non plus, de penser que la barre de la négation peut-être avait quelque chose à faire, à dire dans la colonne, non pas de droite, mais de gauche. Essayons.

Quel parti peut-on tirer ? Qu'est-ce qu'on peut avoir à dire à propos de ceci que la fonction ne varierait pas, appelons-la "(6)", comme par hasard, et à mettre, ce que nous n'avons jamais eu à faire jusqu'à présent, la barre de la négation, elle peut être dite ou bien écrite. Commençons par la dire :

$$\overline{\forall x} \Phi(x)$$

ce n'est pas de tout x que la fonction $F(x)$ peut s'inscrire.

$$\overline{\exists x} F(x)$$

Ce n'est pas d'un x existant que la fonction $F(x)$ peut s'écrire.

Voilà ... je n'ai encore pas dit si c'était inscriptible ou pas.

Mais à m'exprimer ainsi, j'énonce quelque chose qui n'a de référence que l'existence de l'écrit.

Pour tout dire, il y a un monde entre les deux négations, celle qui fait que je ne l'écris pas, que je l'exclus et, comme s'est exprimé autrefois quelqu'un qui était un (7) assez fin, c'est forclusif : la fonction ne sera pas écrite, je ne veux rien en savoir.

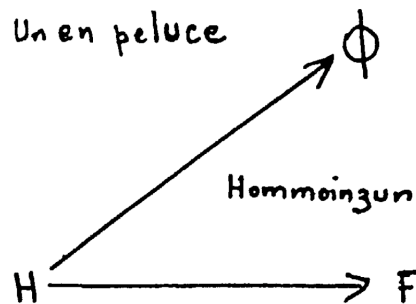
L'autre est discordantielle.

Ce n'est pas en tant que "il y aurait un tout x " que je peux écrire ou ne peux pas écrire $F(x)$.

Ce n'est pas en tant qu'il existe un x que je peux écrire ou ne pas écrire $F(x)$.

Ceci est très proprement ce qui nous met au coeur de l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel. Car après qu'aient subsisté pendant des temps, concernant ce rapport, les structures de fiction bien connues, celles sur lesquelles reposent toutes les religions, nous en sommes venus, ceci de par l'expérience analytique, à la fondation de ceci que ce rapport ne va pas sans tiers terme qui est à proprement parler le phallus.

Bien entendu, j'entends, si je puis dire, une certaine comprenette se formuler : mais avec ce tiers terme, ... eh ! ça va tout seul ! Justement il y a un tiers terme, c'est pour cela qu'il doit y avoir un rapport. C'est très difficile, bien sûr, d'imager ça, de montrer qu'il y a quelque chose d'inconnu qui est là l'homme, qu'il y a quelque chose d'inconnu qui est là la femme, et que le tiers terme, en tant que tiers terme, il est très précisément caractérisé par ceci : c'est que justement il n'est pas un médium, que si on le relie à l'un des deux termes, le terme de l'homme, par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre et inversement.



Que c'est spécifiquement là ce qui est la caractéristique du tiers terme. Que bien entendu si même on a inventé un jour la fonction de l'attribut, pourquoi ce ne serait-il pas en rapport dans les premiers pas ridicules de la structure de semblant, que tout homme est phallique, toute femme ne l'est pas. Or, ce qui est à établir, c'est bien autre chose, c'est que "quelque homme" l'est à partir de ceci qu'exprime ici la seconde formule, à partir de ceci que ça n'est pas en tant que particulier qu'il l'est : l'homme est fonction phallique en tant qu'il est "tout homme" ; et, comme vous le savez, il y a les plus grands doutes à porter sur le fait que le "tout homme" existe. C'est ça l'enjeu, c'est qu'il ne peut l'être qu'au titre de "tout homme", c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus.

$$\frac{\forall x}{\exists x} \frac{F(x)}{\Phi(x)}$$

Et que par contre, ce que je vous ai énoncé, ce que je vous ai dit, c'est que pour la femme, l'enjeu est exactement le contraire, à savoir ce qu'exprime l'énoncé discordantiel du haut, celui que je n'ai écrit si je puis dire que sans l'écrire, puisque je vous souligne qu'il s'agit d'un discordantiel qui ne se soutient que de l'énoncé,

c'est que la femme, la femme ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, elle ne peut l'être qu'au titre "d'une femme". Comme je l'ai fortement accentué : il n'y a pas de "toute femme".

Ce que j'ai voulu aujourd'hui frayer, vous illustrer, c'est que la logique porte la marque de l'impasse sexuelle. C'est qu'à la suivre dans son mouvement, dans son progrès, c'est-à-dire dans le champ où elle paraît avoir le moins affaire avec ce qui est en jeu dans ce qui s'articule de notre expérience, à savoir l'expérience analytique, vous y retrouvez les mêmes impasses, les mêmes obstacles, les mêmes béances et si je puis dire la même absence de fermeture d'un triangle fondamental.

Les choses... je veux dire le temps s'est avancé si vite avec ce que j'avais à vous frayer aujourd'hui et que je dois maintenant m'interrompre, je pense qu'il vous sera facile peut-être dès avant que nous nous revoyions le deuxième mercredi du mois de juin de vous apercevoir vous-mêmes de la convenance de ceci d'où résulte par exemple que rien ne peut être fondé du statut de l'homme, je parle vu de l'expérience analytique, qu'à faire artificiellement, mythiquement, ce "tout homme" avec celui présumé le père mythique du *Totem et Tabou*, à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes.

Mais inversement, ce sont les conséquences dans la position de la femme de ceci que ce n'est qu'à partir d'être "une femme" qu'elle puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire restant béant de ce qu'il en est du rapport sexuel, et qu'il arrive ceci, si lisible dans ce qu'il en est de la fonction combien précieuse des hystériques. Les hystériques sont celles qui, sur ce qu'il en est du rapport sexuel, disent la vérité. On voit mal comment a pu se frayer cette voie de la psychanalyse si nous ne les avons pas eues.

Que la névrose, qu'une névrose tout au moins - je la démontrerai également pour l'autre - qu'une névrose ne soit strictement le point où s'articule la vérité d'un échec qui n'est pas moins vrai partout ailleurs que là où la vérité est dite, c'est de là que nous devons partir pour donner son sens à la découverte freudienne.

Ce que l'hystérique articule, c'est, bien sûr, ceci pour ce qui est de faire le "tout homme", elle en est aussi capable que le "tout-homme" lui-même, à savoir par l'imagination. Donc, de ce fait, elle n'en a pas besoin, mais que si, par hasard, ça l'intéresse le phallus, à savoir ce dont elle se conçoit comme châtrée, comme Freud l'a assez souligné, que par le progrès du traitement, du traitement analytique, elle n'en a que faire, puisque cette jouissance, il ne faut pas croire qu'elle l'a... qu'elle l'a pas de son côté.

Mais que si par hasard le rapport sexuel l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers : le phallus, et comme elle ne peut s'y intéresser que par rapport à l'homme en tant qu'il n'est pas sûr qu'il y en est même un, toute sa politique sera tournée vers ce que j'appelle : en avoir "au moins un".

Cette façon de *l'hommoizun*, c'est là-dessus que je termine, vous verrez que j'aurai par la suite, bien sûr, à la mettre en fonction avec ce que déjà, bien sûr, vous voyez là déjà articulé, à savoir celle de "l'Un en plus", qui n'est pas ailleurs qu'ici, n'est-ce pas, tel que je l'ai écrit la dernière fois.

Ce n'est pas pour rien que je l'ai écrit ainsi, je pense tout de même que chez certains cela a donné certains échos. *L'hommoizun* comme fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique, nous l'écrirons ainsi, de cette façon, parce qu'elle est inaugurale, inaugurale d'une dimension qui est très précisément celle sur laquelle j'ai en somme insisté pour *Un discours qui ne serait pas du semblant* : *l'hommoizun*.

1. Incertitude sur le verbe "tordre" peu audible, dans cet aparté de Lacan : "bien que ceci torde une limite" ce passage est d'ailleurs omis dans la version ronéotée.
2. Version ronéotée : Si les choses en sont venues à un certain point dans la mise en question ...
- 3 "Tout x" s'écrit ici : "x et il prononce "l'A de x"
4. idem
- 5 "Tout x" s'écrit ici : " x et il prononce "tout x"
- 6 première occurrence de ce séminaire de la lettre Phi, le 10 mars 1971 (séance n°5), puis ici sous la forme $\Phi F(x)$, en place de $F(x)$.
- 7 NdR : Il s'agit de Pichon

Séminaire oral du 9 juin 1971

Jacques Lacan

Pour cette séance, passages à la ligne et changements de paragraphe s'inspirent dans l'ensemble directement des notes préparatoires de J.Lacan et de la transcription de L'Unebvue, E.P.E.L.

(supplément gratuit au n°8/9, réservé aux abonnés, printemps/été 1997)

transcription de la version parlée

Je vais me fonder aujourd'hui sur quelque chose que j'ai pris soin d'écrire. Voilà. Je ne dis pas ça simplement comme ça à la cantonade. Ce n'est pas superflu. Je me permettrai, comme ça, éventuellement de ronronner quelque chose à propos de tel terme de l'écrit.

Mais si vous avez suffisamment entendu ce que j'ai abordé cette année de la fonction de l'écrit, eh bien, je n'aurai pas besoin de le justifier plus, si ce n'est dans le fait, en acte. Il n'est pas indifférent en effet que ce que je vais lire maintenant soit écrit.

Ca n'a pas du tout la même portée si simplement je dis ou si je vous dis que j'ai écrit : "Un homme et une femme peuvent s'entendre (rires). Je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier".

Ca serait un badinage si je ne l'avais pas écrit. Écrit suppose au moins soupçonné de vous, enfin de certains d'entre vous, ce qu'en un temps j'ai dit du cri. Je ne peux pas y revenir.

Ceci arrive, qu'ils crient, dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement. Autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente.

Ces affaires ne manquent pas. Y est comprise, à l'occasion - c'est la meilleure - l'entente au lit. Ces affaires ne manquent pas, certes donc, mais c'est en cela qu'elles manquent quelque chose, à savoir de s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire sexuellement. L'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire ? Il n'en est même pas question. Car l'homme, la femme, n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours : comme tels, du même terme que celui que j'ai dit tout à l'heure, comme tels ils sont des faits de discours.

Le sourire ici suffirait, me semble-t-il, à avancer qu'ils ne sont pas que ça. Sans doute ... Qui ne l'accorde ? Mais qu'ils soient cela aussi, des faits de discours, fige le sourire.

Et ce n'est qu'ainsi, figé par cette remarque, qu'il a son sens, le sourire, sur les statues archaïques. L'infatuation, elle ricane.

C'est donc dans un discours que les "étant" homme et femme, naturels, si l'on peut dire, ont à se faire valoir comme tels.

Il n'est discours que de semblant. Si ça ne s'avouait pas de soi, j'ai dénoncé la chose. J'en rappelle l'articulation : le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. Sans doute n'évoque-t-on jamais celle-ci, la vérité, dans la science. Ca n'est pas là raison de nous en faire plus de souci. Elle se passe bien de nous.

Pour qu'elle se fasse entendre, il lui suffit de dire : "je parle", et on l'en croit, parce que c'est vrai : qui parle, parle.

Il n'y a d'enjeu - je rappelle ce que j'ai dit du pari, en l'illustrant de Pascal - il n'y a d'enjeu que de ce qu'elle dit. Comme vérité, elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups.

Je vais ici vous mettre au tableau, à l'usage éventuel de ceux qui ne sont pas venus les dernières fois, les figures algébriques dont j'ai cru pouvoir ponctuer ce dont il s'agit concernant le coinçage auquel on est amené, d'écrire ce qui concerne le rapport sexuel

Les deux barres mises sur les symboles qui sont à gauche et dont se situe respectivement, au regard de ce dont il s'agit, tout ce qui est capable de répondre au semblant de la jouissance sexuelle, les deux barres, dites de négation, sont ici telles que justement elles ne sont pas à écrire puisque de ce qui ne peut pas s'écrire on n'écrit pas, tout simplement. On peut dire qu'elles ne sont pas à écrire, que ce n'est pas de "tout x" que puisse être posée la fonction (phi) F de x et que c'est de ce "ce n'est pas de toute" que se pose la femme.

Il n'existe pas de x tel qu'il satisfasse à la fonction dont se définit la variable d'être la fonction $F(x)$ de x. Il n'en existe pas, c'est de cela que se formule ce qu'il en est de l'homme, mâle j'entends, mais justement ici la négation n'a que la fonction dite de la *Verneinung*, c'est-à-dire qu'elle ne se pose qu'à avoir d'abord avancé qu'"il existe quelqu'homme", et que c'est par rapport à "toute femme" qu'une femme se situe. C'est un rappel.

Ca ne fait pas partie de l'écrit que je reprends, que je reprends, ce qui signifie que, puisque je vois que c'est assez répandu, vous faites bien en effet de prendre des notes. C'est le seul intérêt de l'écrit, c'est que par après vous ayez à vous situer par rapport à lui.

Eh bien, on fera bien de me suivre dans ma discipline du nom, N-O-M. J'aurai à y revenir. Spécialement la prochaine fois, ça sera la séance dont nous conclurons cette année.

Le propre du nom, c'est d'être nom propre ; même pour un tombé entre autres à l'usage de nom commun, ce n'est pas temps perdu que de lui retrouver un emploi propre. Et quand un nom est resté assez propre, n'hésitez pas, prenez exemple et appelez la chose par son nom : *La chose freudienne*, par exemple, comme j'ai fait ; vous le savez, j'aime à l'imaginer tout au moins. J'y reviendrai la prochaine fois.

Nommer quelque chose, c'est un appel. Si bien que lorsque j'ai écrit, la chose en question, freudienne, se lève et fait son numéro. Ce n'est pas moi qui le lui dicte. Ce serait même de tout repos, de ce repos dernier au semblant de quoi tant de vies s'astreignent ... Si je n'étais pas comme homme, masculin, exposé là sous le vent de la castration.

Relisez mon texte... Elle, la vérité, mon imbaissable partenaire, elle est certes dans le même vent, elle le porte même : être dans le vent, c'est ça. C'est cela. Mais ce vent ne lui fait ni chaud, ni froid. Pour la raison que la jouissance, c'est très peu pour elle, puisque la vérité, c'est qu'elle la laisse au semblant.

Ce semblant a un nom, lui aussi repris du temps mystérieux de ce que s'y jouassent les mystères, rien de plus, où il nommait le savoir supposé à la fécondité, et comme tel offert à l'adoration sous la figure d'un semblant d'organe.

Le semblant dénoncé par la vérité pure est, il faut le reconnaître, assez-phalle, assez intéressé dans ce qui pour nous s'amorce par la vertu du coït, à savoir la sélection des génotypes avec la reproduction du phénotype qui s'ensuit, assez intéressé donc pour mériter ce nom antique de phallus. Bien qu'il soit clair que l'héritage qu'il couvre maintenant se réduit à l'acéphalie de cette sélection, soit l'impossibilité de subordonner la jouissance dite sexuelle à ce qui *sub rosa* spécifierait le choix de l'homme et de la femme, pris comme porteurs chacun d'un lot précis de génotypes, puisqu'au meilleur cas c'est le phénotype qui guide ce choix.

A la vérité, - c'est le cas de le dire -, un nom propre (car c'en est encore un, le phallus) - n'est tout à fait stable que sur la carte où il désigne un désert. C'est les seules choses qui, sur la carte, ne changent pas de nom. Il est remarquable que même les déserts produits au nom d'une religion, ce qui n'est pas rare, ne soient jamais désignés du nom qui fut pour eux dévastateur. Un désert ne se rebaptise qu'à être fécondé.

Ce n'est pas le cas dans la jouissance sexuelle, que le progrès de la science ne semble pas conquérir au savoir. C'est par contre du barrage qu'elle constitue à l'avènement du rapport sexuel dans le discours que sa place s'y est évidée jusqu'à devenir dans la psychanalyse évidente. Telle est, au sens que ce mot a dans le pas logique de Frege, *Die Bedeutung des Phallus*. C'est bien pourquoi - j'ai mes malices, hein ! - c'est en Allemagne, parce qu'en allemand, que j'ai porté le message à quoi répond dans mes *Ecrits* ce titre, et ce au nom du centenaire de la naissance de Freud (1).

Il fut beau de toucher, en ce pays élu pour qu'y résonnât ce message, la sidération qu'il produisit. On ne peut pas avoir l'idée maintenant, parce que vous vous baladez tous avec des machins comme ça sous le bras. A ce moment-là, cela faisait un effet, *Die Bedeutung des Phallus* !

Dire que je m'attendais à cela ne serait rien dire, du moins dans ma bouche. Ma force est de savoir ce qu'attendre signifie.

Pour la sidération en question, je ne mets pas ici dans le coup les 25 ans de crétinisation ratée. Cela serait consacrer que ces 25 ans triomphent partout.

Plutôt insisterai-je sur ce que *Die Bedeutung des Phallus* est en réalité un pléonasme : il n'y a pas, dans le langage, d'autre *Bedeutung* que le phallus.

Le langage, dans sa fonction d'existant, ne connote en dernière analyse, j'ai dit "connote" hein, que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent, qui habitent le langage, oui, en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. Et qu'on n'oublie pas ce que j'ai dit de ce que la parole dès lors n'est pas leur privilège, à ces êtres qui l'habitent, qui l'évoquent, la parole, dans tout ce qu'ils dominent par l'effet du discours. Cela commence par ma chienne par exemple, celle dont j'ai longtemps parlé, et ça va très très loin.

Le silence éternel, comme disait l'autre, des espaces infinis, n'aura pas comme beaucoup d'autres, d'autres éternités, duré plus qu'un instant. Ça parle vachement dans la zone de la nouvelle astronomie, celle qui s'est ouverte tout de suite après ce menu propos de Pascal.

C'est de ce que le langage n'est constitué que d'une seule *Bedeutung* qu'il tire sa structure, laquelle consiste en ce qu'on ne puisse, de ce qu'on l'habite, en user que

- pour la métaphore d'où résultent toutes les insanités mythiques dont vivent ses habitants,
- pour la métonymie dont ils prennent le peu de réalité qu'il leur reste sous la forme du plus-de-jour.

Or ceci, ceci que je viens de dire, ne se signe que dans l'histoire, et à partir de l'apparition de l'écriture, laquelle n'est jamais simple inscription, fût-ce dans les apparences de ce qui se promet de l'audiovisuel.

L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance sexuelle n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les moeurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant une figure comique.

Mais l'écriture, elle, pas le langage, l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui y était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient, c'est le mot propre, celle qui y est effective, mais qui lui demeure étrangère.

Tel est l'Autre de la jouissance, à jamais inter-dit, celui dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir, pourquoi n'emploierais-je pas cette image, de scaphandres. Peut-être que cela vous dit quelque chose, cette image, hein ! Il y en a tout de même quelques-uns d'entre vous qui ne sont pas assez occupés par leurs fonctions de syndicats pour être tout de même émus de nos exploits lunaires.

Il y a longtemps que l'homme rêve à la lune. Il y a mis le pied maintenant. Pour bien se rendre compte de ce que cela veut dire, il faut faire comme j'ai fait : revenir du Japon. C'est là qu'on se rend compte que rêver à la lune, c'était, c'était vraiment une fonction. Il y a un personnage dont je ne dirai pas le nom - je ne veux pas faire ici d'érudition, qui est encore là, enfermé, c'est exactement lui, on se rend bien compte ce que cela veut dire : *persona*.

C'est la personne même, c'est son masque qui est là enfermé dans une petite armoire japonaise ; on le montre aux touristes. On sait que c'est lui enfin, de l'endroit à dix mètres où il se montre, cela se trouve dans un endroit qui s'appelle le *Pavillon d'Argent*, à Kyoto (2) qui rêvait à la lune. Nous aimons à croire qu'il la contemplait assez phallique. Nous aimons à le croire enfin, cela nous laisse tout de même dans l'embarras ; on ne se rend plus bien compte. Le chemin parcouru n'est-ce pas pour l'inscrire, pour se tirer de cet embarras, il faut comprendre que c'est l'accomplissement du signifiant de A barré de mon graphe.

Bon. Tout cela est un badinage. Je vous demande pardon. C'est un badinage-signal, signal pour moi bien sûr, qui m'avertit que je frôle le structuralisme. Si je suis forcé de le frôler, comme cela naturellement, c'est pas de ma faute. Je m'en déchargerai, ce sera à vous d'en juger, sur la situation que je subis.

Le temps passe et naturellement je dois me presser un peu je suis forcé d'abrèger un peu, d'autant que cela va devenir plus difficile à suivre, mon écrit. Mais cette situation que je subis, je vais l'épingler, je vais l'épingler de quelque chose qui ne va pas vous apparaître tout de suite, mais que j'aurai à dire d'ici qu'on se quitte dans huit jours, c'est que je l'épinglerai du refus de la performance. C'est une maladie, une maladie d'époque, sous les fourches de laquelle il faut bien passer, puisque ce refus constitue le culte de la compétence, c'est-à-dire de la certaine idéalité dont je suis réduit, avec d'ailleurs beaucoup de champs de la science, à m'autoriser devant vous.

Le résultat, ça, c'est des anecdotes : mes *Ecrits* sont par exemple ... on en traduit un en anglais, *Fonction et champ de la parole et du langage*, on le traduit par *The language of the self*. Je viens d'apprendre qu'en espagnol on a fait aussi quelque chose dans ce genre-là, une traduction d'un certain nombre, c'est intitulé : *Aspects structuralistes de Freud*. Enfin quelque chose comme ça, enfin laissons (3)

La compétence n'existe que de ce que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette à se proposer sous forme d'idéalité à son culte.

C'est comme cela qu'elle va aux concessions, et je vais vous en donner un exemple : la phrase par laquelle j'ai commencé, "L'homme et la femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non ...", eh bien, voilà, c'était pour vous dorer la pilule ! Et la pilule, ça n'arrange rien, hein !

La notion forgée du terme de structuralisme tente de prolonger la délégation faite un temps à certains spécialistes, les spécialistes de la vérité..., la délégation d'un certain vide qui s'aperçoit dans la raréfaction de la jouissance.

C'est ce vide qu'avait relevé, sans fard, l'existentialisme après que la phénoménologie, la phénoménologie, hein, bien plus faux-jeton, eût jeté le gant de ses exercices respiratoires. Elle occupait les lieux laissés déserts par la philosophie, parce que ce n'était pas des lieux appropriés. Actuellement, ils sont tout juste bons au mémorial de sa contribution, qui n'est pas mince, à la philosophie, au discours du Maître qu'elle a définitivement stabilisé de l'appui de la science.

Marx ou pas et qu'il l'ait balancée sur les pieds ou sur la tête, la philosophie, il est certain que la philosophie en tout cas, elle, n'était pas "assez...phalle". Qu'on ne compte pas sur moi pour structuraliser l'affaire de la vie impossible, comme si ce n'était pas de là qu'elle avait chance, la vie, de faire la preuve de son réel.

Ma prosopopée esbaudissante du "Je parle", dans l'écrit cité tout à l'heure, *La chose freudienne*, pour être mise au compte rhétorique d'une "vérité en personne" ne me fait pas choir là d'où je la tire : du puits.

Rien n'est dit là de ce que parler veut dire : la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité.

Son astronomie est équatoriale, soit déjà tout à fait périmée quand elle naquit du couple nuit-jour.

Une astronomie, ça s'arraisonne de se soumettre aux saisons, s'assaisonner. Ceci est une allusion à l'astronomie chinoise qui, elle, était équatoriale, mais qui n'a rien donné.

La chose dont il s'agit, ce n'est pas sa compétence de linguiste, et pour cause, qui, à Freud, en a tracé les voies. Ce que je rappelle, moi, c'est que ces voies il n'a pu les suivre qu'à y faire preuve, et jusqu'à l'acrobatie, de performances de langage, et que là, seule la linguistique permet de les situer dans une structure en tant qu'elle s'attache, elle, à une compétence qu'on appelle une conscience linguistique qui est tout de même bien remarquable justement de ne jamais se dérober à son enquête.

Donc ma formule, que l'inconscient est structuré comme un langage, implique qu'*a minima* la condition de l'inconscient, c'est le langage.

Mais ça n'ôte rien à la portée de l'énigme qui consiste en ce que l'inconscient en sache plus long qu'il n'en a l'air, puisque c'est de cette surprise qu'on était parti pour le nommer comme on l'a fait. Il en sait des choses ! Naturellement tout de suite ça tournait court si on le coiffait, le petit inconscient, de tous les instincts qui sont d'ailleurs toujours là comme éteignoir : lisez n'importe quoi qui se publie hors de mon école.

L'affaire était dans le sac, il ne s'agissait plus que d'y mettre l'étiquette à l'adresse de la vérité précisément, laquelle la saute assez de notre temps, si je puis dire, pour ne pas dédaigner le marché noir.

J'ai mis des bâtons dans l'ornière de sa clandestinité à marteler que le savoir en question ne s'analyse que de se formuler comme un langage, soit dans une langue particulière, fût-ce à métisser celle-ci, en quoi d'ailleurs il ne fait rien de plus que ce que les dites langues se permettent couramment de leur propre autorité.

Personne ne m'a relancé sur ce que sait le langage, - *sait* : s-a-i-t - à savoir "*Die Bedeutung des Phallus*". Je l'avais dit certes, mais personne s'en est aperçu parce que c'était la vérité.

Alors qui est-ce qui s'intéresse à la vérité ? Eh bien des gens, dont j'ai dessiné la structure de l'image grossière qu'on trouve dans la topologie à l'usage des familles. Voilà comment ça se dessine.

Dans cette topologie à l'usage des familles, c'est comme ça qu'on dessine la bouteille de Klein.

Il n'y a pas, j'y reviens, un point de sa surface qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure ici du cercle, ici dessiné, du cercle seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres s'enorgueillissent indûment. Les autres bouteilles, hein ! elles ont un cul, dieu sait pourquoi !

Ainsi n'est-ce pas là où on le croit, mais en sa structure de sujet que l'hystérique - j'en viens à une partie des gens que je désignais à l'instant - conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable qu'elle a que l'Autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant.

[coupure 47'40...](4)

Qui ne comprendrait la déception de Freud, à saisir que le pas de guérison à quoi il parvenait avec l'hystérique n'allait à rien de plus qu'à lui faire réclamer ce dit semblant soudain pourvu de vertus réelles de l'avoir accroché à ce point de rebroussement qui pour n'être pas introuvable sur le corps - c'est évident - est une figuration topologiquement tout à fait incorrecte de la jouissance chez une femme. Mais Freud le savait-il ? On peut se le demander.

Dans la solution impossible de son problème, c'est à en mesurer la cause au plus juste, soit à en faire une juste cause, que l'hystérique s'accorde de ce qu'elle feint être détenteur de ce semblant : "au moins un" que j'écris, ai-je besoin de le réécrire, "l'hommoizin" conforme à l'os qu'il faut à sa jouissance pour qu'elle puisse le ronger. Cette approche de "l'hommoizin", il y a trois façons de l'écrire, n'est-ce pas :

- il y a, la façon orthographique commune, puisqu'après tout il faut que je vous explique : "au moins un"

- et puis il y a ça : l' "hommoizin", qui a cette valeur expressive que je sais donner toujours aux jeux structuraux, n'est-ce pas.

- Et puis, à l'occasion, vous pouvez quand même le rapprocher et l'écrire :

a(È)moinzin (4bis) comme ça pour ne pas oublier qu'à l'occasion elle peut fonctionner comme objet petit a.

Ses approches de "l'hommoizin" ne pouvant se faire qu'à avouer au dit point de mire qu'il prend au gré de ses penchants, la castration délibérée qu'elle lui réserve, ses chances sont limitées. Il ne faudrait pas croire que son succès passe par quelqu'un de ces *hommes*, au masculin, que le semblant embarrasse plutôt ou qui le préfèrent plus franc. Ceux que je désigne ainsi, ce sont les sages, les masochistes. Ça situe les sages. Il faut les ramener à leur juste plan.

Juger ainsi du résultat est méconnaître ce qu'on peut attendre de l'hystérique pour peu qu'elle veuille bien s'inscrire dans un discours : car c'est à mater le maître qu'elle est destinée et que grâce à elle il se rejette dans le savoir.

Voilà, je n'apporte ici rien d'autre n'est-ce pas... c'est l'intérêt de cet écrit, c'est qu'il engendre des tas de choses, mais il faut bien savoir où sont les points à retenir. Rien d'autre que de marquer que le danger est le même, à ce carrefour, que celui que je viens d'épingler d'en être averti, puisque c'est de là que j'étais parti, tout à l'heure. J'en reviens au même point, hein, je tourne en rond.

Aimer la vérité, même celle que l'hystérique incarne, si l'on peut dire, n'est-ce pas, soit à lui donner ce qu'on n'a pas sous prétexte qu'elle le désire, c'est très précisément se vouer à un théâtre dont il est clair qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité. Je ne parle pas seulement de l'hystérique, je parle de ce quelque chose qui s'exprime dans, vous dirais-je comme Freud, le "malaise dans le théâtre". Pour qu'il tienne encore debout, il faut Brecht qui a compris que ça ne pouvait pas tenir sans une certaine distance, un certain refroidissement.

Cet "il est clair" que je viens de dire "qu'il ne peut plus être ... etc." est à proprement parler justement un effet d'Aufklärung, à peine croyable, n'est-ce pas, lié à l'entrée en scène, si boîteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste. Ça a suffi à ce que l'hystérique, l'hystérique qualifiée dont je suis en train, vous le sentez bien, d'approcher la fonction pour vous, ça a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel.

C'est à prendre, c'est à prendre comme le signe... (murmures dans la salle)

c'est un exemple... (rires)

c'est peut-être à prendre comme le signe fait à quelqu'un - je parle de l'hystérique - qu'elle va faire mieux que cette clinique !

La seule chose importante, ici, est ce qui passe inaperçu, à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification. Quelque chose qui s'inscrirait à m'entendre d'un A renversé de x, c'est comme ça que je l'ai écrit au tableau, toujours apte en son inconnue à fonctionner dans phi F de x comme variable. C'est bien en effet ce que j'écris et dont il serait facile, à relire Aristote, de déceler quel rap-

port à la femme précisément identifiée par lui à l'hystérique - ce qui met plutôt les femmes de son époque en très bon rang, à tout le moins, elles étaient pour les hommes stimulantes - déceler quel rapport à la femme identifiée à l'hystérique lui a permis - c'est un saut - d'instaurer sa logique en forme de pan. (5)

Le choix de Paz, Pasa, Pan, le choix de ce vocable, plutôt que celui d'ekastoz pour désigner la proposition universelle affirmative, comme la négative d'ailleurs, enfin toute cette pan-talonnade de la première grande logique formelle, est tout à fait essentiellement lié à l'idée qu'Aristote se fait de la femme.

Ce qui n'empêche pas que justement la seule formule universelle qu'il ne se serait pas permis de prononcer, ça serait "toutes les femmes"; il n'y en a pas trace. Ouvrez les premiers *Analytiques*. Pas plus que lui, alors que ses successeurs s'y sont rués la tête la première, ne se serait permis d'écrire cette incroyable énormité dont vit la logique formelle depuis : "tous les hommes sont mortels", ce qui préjuge tout à fait du sort à venir de l'humanité.

"Tous les hommes sont mortels", ça veut dire que tous les hommes, puisqu'il s'agit là de quelque chose qui s'énonce en extension, tous les hommes en tant que tous sont destinés à la mort, c'est-à-dire le genre humain à s'éteindre, ce qui est pour le moins hardi.

Que A de x (6) impose le pas à un être, à un "toute femme", qu'un être aussi sensible qu'Aristote, eh bien, ne l'ait jamais commis ce "toute femme", c'est justement ce qui me permet d'avancer que le "toute femme" est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet. C'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un *papludun* qui proprement la loge dans cette logique du successeur que Peano nous a donné comme modèle.

Mais l'hystérique n'est pas "une femme". Il s'agit de savoir si la psychanalyse, telle que je la définis, donne accès à "une femme" ou si qu'une femme advienne, c'est affaire de *doxa*, c'est-à-dire si c'est comme la vertu l'était au dire des gens qui dialoguaient dans le "Ménon" - vous vous rappelez : le *Ménon*, mais non, mais non ! - comme cette vertu l'était - c'est ce qui fait le prix, le sens de ce dialogue - cette vertu était ce qui ne s'enseigne pas.

Ca se traduit : ce qui ne peut d'elle, "d'une femme", telle que j'en définis là le pas, être su dans l'inconscient, soit de façon articulée. Car enfin - là j'arrête - quelqu'un qui justement en remet sur le théâtre, comme si c'était là question digne, enfin, d'absorber vraiment une grande activité - c'est un livre (6bis) très bien fait - une grande activité d'analyste, comme si c'était là vraiment ce dans quoi un analyste devait se spécialiser, quelqu'un me fait mérite, dans une note, d'avoir introduit la distinction entre vérité et savoir. Énorme, énorme, je viens de vous parler du *Ménon*. Naturellement il ne l'a pas lu, il ne lit que du théâtre...

Mais enfin le *Ménon*, c'est avec ça que j'ai commencé de franchir les premières phrases de la crise qui m'a opposé à un certain appareil analytique. La distinction entre la vérité et le savoir, l'opposition entre l'existante et la *doxa* vraie, celle qui peut fonder la vertu, vous la trouvez écrite comme ça, toute crue, dans le *Ménon*.

Ce que j'ai mis en valeur, c'est justement le [contraire] 8, c'est leur jonction, à savoir que l'acte, enfin là où ça se noue en apparence, dans un cercle culier, le savoir dont il s'agit, dans l'inconscient, c'est celui qui glisse, qui se prolonge, qui à tout instant s'avère savoir de la vérité. Et c'est là que je pose à l'instant la question : est-ce que ce savoir effectivement nous permet de progresser sur le *Ménon*, à savoir de dire si cette vérité, en tant qu'elle s'incarne dans l'hystérique, est susceptible effectivement d'un glissement assez souple pour qu'elle soit l'introduction à "une femme".

Je sais bien : la question s'est élevée d'un degré depuis que j'ai démontré qu'il y a du langagièrement articulé qui n'est pas pour cela articulable en paroles.

C'est là simplement ce dont se pose le désir.

Il est facile pourtant de trancher. C'est justement de ce qu'il s'agisse du désir en tant qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, de l'inconnue qui est à gauche, celle qui ne se produit que sous le chef d'une *Verneinung*, c'est justement de ce qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue que l'évidement du désir par l'analyse ne saurait l'inscrire dans aucune fonction de variable. C'est là la butée dont se sépare comme tel le désir de l'hystérique de ce qui pourtant se produit et qui permet à d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction du *papludun* de leur être pour toutes leurs variations situationnelles.

L'hystérique joue là le rôle de schéma fonctionnel, si vous savez ce que c'est. C'est la portée de ma formule du désir dit insatisfait.

Il s'en déduit que l'hystérique se situe d'introduire le *papludun* dont s'institue chacune des femmes par la voie du "ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du Phallus". Que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir et c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait : c'est qu'une

femme en résulte, mais qui ne saurait être l'hystérique en personne. C'est bien en quoi elle incarne ma vérité de tout à l'heure, celle qu'après l'avoir fait parler, j'ai rendu à sa fonction structuraliste.

Le discours analytique s'instaure de cette restitution de la vérité à l'hystérique. Il a suffi à dissiper le théâtre dans l'hystérie. C'est en ça que je dis qu'il n'est pas sans rapport avec quelque chose qui change la face des choses à notre époque. Je pourrais insister sur le fait que quand j'ai commencé à énoncer des choses qui portaient tout ça en puissance, j'ai eu immédiatement comme écho le splash d'un article sur le théâtre chez l'hystérique. La psychanalyse d'aujourd'hui n'a de recours que l'hystérique pas à la page. Quand l'hystérique prouve que, la page tournée, elle continue à écrire au verso et même sur la suivante, on ne comprend pas. C'est pourtant facile : elle est logicienne.

Ceci pose la question de la référence faite au théâtre par la théorie freudienne : l'Oedipe, pas moins. Il est temps d'attaquer ce que du théâtre il a paru nécessaire de maintenir pour le soutien de l'autre scène, celle dont je parle, dont j'ai parlé le premier. Après tout le sommeil y suffit peut-être. Qu'il abrite à l'occasion, ce sommeil, la gésine des fonctions fuchsiennes⁹, comme vous savez que c'est arrivé, peut justifier que fasse désir qu'il se prolonge.

Il peut se faire que les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire. On en a des signes à notre époque.

Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer n'a avec la représentation que des rapports d'appareil. C'est bien en quoi l'*Œdipe* sophocléen qui n'a ce privilège pour nous que de ce que les autres *Œdipe* soient incomplets et le plus souvent perdus, est encore beaucoup trop riche et trop diffus pour nos besoins d'articulation.

La généalogie du désir, en tant que ce dont il est question c'est de comment il se cause, relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe. C'est pourquoi nous n'avons pas à rêver sur ce à quoi a servi le mythe dans le temps, comme on dit. C'est du métalangage que de s'engager dans cette voie et à cet égard les "*Mythologies*" de Levi-Strauss sont d'un apport décisif. Elles manifestent que la combinaison de formes dénommables du mytheme, dont beaucoup sont éteintes, s'opère selon des lois de transformation précises mais d'une logique fort courte, ou tout au moins dont il faut dire que le moins qu'on puisse dire c'est que notre mathématique l'enrichit, cette combinatoire.

Peut-être conviendrait-il de remettre en question si le discours psychanalytique n'a pas mieux à faire que de se vouer à interpréter ces mythes sous un mode qui ne dépasse pas le commentaire courant, au reste parfaitement superflu, puisque ce qui intéresse l'ethnologue, c'est la cueillette du mythe, sa collation épinglée et sa recollation avec d'autres fonctions, de rite ou de production, recensées de même dans une écriture dont les isomorphismes articulés y suffisent. Pas de trace de supposition, allais-je dire, sur la jouissance qui y est servie.

C'est tout à fait vrai, même à tenir compte des efforts faits pour nous suggérer l'opérance éventuelle d'obscurs savoirs qui y seraient gisants. La note donnée par Levi-Strauss dans les "*Structures*" (10) de l'*action de parade exercée par ces structures à l'endroit de l'amour ici tranche heureusement. Ca n'empêche pas que ça a passé bien au-dessus des têtes, du fait des analystes, qui étaient en faveur à l'époque.*

En somme l'Oedipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même papludune. Malheureusement, c'est pas la même, c'est toujours le même rendez-vous, celui où ... : quand les masques tombent, ce n'était ni lui, ni elle (12).

Pourtant cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démordre est de nature à jeter un doute sur la fonction de dernier mot de sa vérité.

Un pas dans le sérieux pourrait, me semble-t-il, se faire à embrayer ici sur l'homme, dont on remarquera que je lui ai fait, jusqu'à ce point de mon exposé, la part modeste, encore que j'en sois un, s'il en est un qui fasse ici parler tout ce beau monde !

Il me semble impossible, ce n'est pas vain que je bute dès l'entrée sur ce mot, de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'*Oedipe* de *Totem et tabou*.

J'abats tout de suite mes cartes : le premier est dicté à Freud par l'insatisfaction de l'hystérique, le second par ses propres impasses.

Ni du petit garçon, ni de la mère, ni du tragique du passage du père au fils, hein, passage de quoi, sinon du phallus. De ce qui a pu faire l'étoffe du premier mythe, pas de trace dans le second.

Là, dans *Totem et Tabou*, le père jouit, terme qui est voilé dans le premier mythe par la puissance, le père jouit de toutes les femmes jusqu'à ce que ses fils l'abattent, ne s'y étant pas mis sans une entente préalable, après quoi aucun ne lui succède dans sa glotonnerie de jouissance. Le terme s'impose de ce qui arrive en retour : que les fils le dévorent, chacun nécessairement n'ayant qu'une part, et de ce fait même, le tout faisant une communion. C'est à partir de là que se produit le contrat social : nul ne touchera, non pas à la mère ici, il est bien précisé dans le *Moïse et le Monothéisme*, de la plume de Freud lui-même, que seuls parmi les fils, les plus jeunes font encore liste dans le harem. Ce n'est donc plus les mères, mais les femmes du père, comme telles, qui sont concernées par l'interdit. La mère n'entre en jeu que pour justement ses bébés, qui sont de la graine de héros.

Mais si c'est ainsi que se fait, à entendre Freud, l'origine de la loi, ce n'est pas de la loi dite de l'inceste maternel, pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse. Alors qu'en fait - c'est une remarque, n'est-ce pas, mise à part une certaine loi de Manu qui là punit de castration réelle ... "il s'en ira vers l'ouest avec ses couilles à la main", tout ça, bon, cette loi de l'inceste maternel est plutôt élidée partout.

Je ne conteste pas du tout le bien-fondé prophylactique de l'interdit analytique, je souligne qu'au niveau où Freud articule quelque chose de lui, *Totem et Tabou*, et Dieu sait s'il y tenait, n'est-ce pas, il ne justifie pas mythiquement cet interdit. L'étrange commence au fait que Freud, et d'ailleurs personne d'autre non plus, ne semble s'en être aperçu.

Je continue dans ma foulée. La jouissance par Freud est promue au rang d'un absolu qui ramène aux soins de l'homme - je parle de *Totem et tabou* - de l'homme originel. C'est avoué tout ça. C'est du père que je parle, du père de la horde primitive. Il est simple d'y reconnaître le phallus : la totalité de ce qui fémininement peut être sujet à la jouissance. Cette jouissance - je viens de le remarquer - reste voilée dans le couple royal de l'Oedipe, mais ce n'est pas que du premier mythe elle soit absente.

Le couple royal n'est même mis en question qu'à partir de ceci qui est énoncé dans le drame, qu'il est le garant de la jouissance du peuple, ce qui colle au reste avec ce que nous savons de toutes les royautés, tant archaïques que modernes. Mais la castration d'Oedipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste thébaine, c'est-à-dire de rendre au peuple la jouissance dont d'autres vont être les garants, ce qui, bien sûr, vu d'où l'on part, n'ira pas sans quelques péripéties amères pour tous.

Dois-je souligner que la fonction-clé du mythe s'oppose dans les deux sens strictement ? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsions même quand les coupables n'y ont contrevenu qu'innocemment et c'est de la loi d'où ressortit la profusion de la jouissance.

Dans le second : jouissance à l'origine, loi ensuite dont on me fera grâce d'avoir à souligner les corrélats de perversion puisqu'en fin de compte avec la promotion sur laquelle on insiste assez du cannibalisme sacré, c'est bien toutes les femmes qui sont interdites de principe à la communauté des mâles qui s'est transcendée comme telle dans cette communion. C'est bien le sens de cette autre loi primordiale, sans quoi qu'est-ce qui la fonde ? Étéocle et Polynice sont là, je pense, pour montrer qu'il y a d'autres ressources. Il est vrai qu'eux procèdent de la généalogie du désir.

Encore faut-il que le meurtre du père ait constitué, pour qui ? pour Freud, pour ses lecteurs, une fascination suprême pour que personne n'ait même songé à souligner que dans le premier mythe, il se passe, ce meurtre, à l'insu du meurtrier et qui non seulement ne reconnaît pas qu'il frappe le père, mais qui ne peut pas le reconnaître puisqu'il en a un autre, lequel de toute antiquité est son père puisqu'il l'a adopté. C'est même expressément pour ne pas courir le risque qu'il frappe son vrai père qu'il s'est exilé.

Ce dont le mythe est suggestif, c'est de manifester la place que le père géniteur a en une époque dont Freud souligne que tout comme dans la nôtre, le père y est problématique. Et aussi bien le serait-il, et Oedipe absous s'il n'était pas de sang royal, c'est-à-dire si Oedipe n'avait pas à fonctionner comme le phallus, le phallus de son peuple, pas de sa mère, et qu'un temps, c'est ça le plus étonnant, ça a marché, à savoir que les Thébains étaient très heureux. J'ai souvent indiqué que c'est de Jocaste qu'a dû venir le virage. Est-ce de ce qu'elle ait su ou de ce qu'elle ait oublié ?

Quoi de commun en tout cas avec le meurtre du second mythe qu'on laisse entendre être de révolte ou de besoin à vrai dire impensable, voire impensé, sinon comme procédant d'une conjuration ?

Il est évident que je n'ai fait là qu'approcher le terrain sur lequel enfin, disons une conjuration aussi m'a empêché d'aborder vraiment le problème, c'est-à-dire au niveau du *Moïse et du Monothéisme*, à savoir du point sur lequel tout ce que Freud a articulé devient vraiment significatif.

Je ne peux même pas en indiquer ce qu'il faut pour vous ramener à Freud, mais je peux dire qu'en nous révélant ici sa contribution au discours analytique il ne procède pas moins de la névrose que ce qu'il a recueilli de l'hystérique sous la forme de l'Oedipe.

Il est curieux qu'il ait fallu que j'attende ce temps pour qu'une pareille assertion, à savoir que le *Totem et tabou* est un produit névrotique, pour que je puisse l'avancer - ce qui est tout à fait incontestable - sans que pour ça je mette en rien en cause la vérité de la construction. C'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité. On ne psychanalyse pas une oeuvre et encore moins celle de Freud qu'une autre, on la critique, et bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est cela même qui la soude dans ce cas.

C'est à ce témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure à ce qui, du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud. J'en resterai là aujourd'hui.

Le temps va me manquer en raison des formules... [...] phrases inaudibles [...] je m'excuse... pour ... s'efforcer d'avancer un peu plus loin que... bruits]

C'est la prochaine fois que je donnerai à ça, exactement sa portée, car je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendus. Le fait d'articuler d'une certaine façon ce qui est la contribution de Freud au mythe fondamental de la psychanalyse - je le souligne - ce n'est pas du tout, parce qu'ainsi en est soulignée l'origine, rendu suspect, bien au contraire. Il s'agit seulement de savoir où cela peut nous conduire.

fin bande sonore

-1. note EPEL. Dans les Ecrits, il est indiqué que cette conférence fut prononcée le 9 mai 1958 à l'institut Max Planck de Munich.

- 2. note EPEL. Il s'agit de Yoshimasa Ashikaga, huitième shogun du Muromachi Shogunate qui fit construire à Kyoto en 1480 le temple du *Pavillon d'Argent* (Ginkaku-ji) bâti à l'extrémité nord du Sentier de la philosophie. [...]

- 3. note EPEL. "En effet, c'est "quelque chose comme ça" puisque le titre exact de la première édition des Ecrits en espagnol était *Lectura estructuralista de Freud*. [...]

- 4. coupure son à 47'40 le passage qui ne s'entend pas : "Qui ne comprendrait la déception de Freud..."

Cf. notes préparatoires de Jacques Lacan in *supplément L'UNEBEVUE* n°8/9, 1997.

- 4bis. d'après note EPEL, il s'agit du signe logique de l'union U

- 5. voir note EPEL, p.11 : Comme l'indique l'accent porté sur la *pan-talonnade* quelques lignes plus loin, Lacan, avec ce *pan* file une équivoque translangue autour des différentes façons de modaliser "tout" en Grec, selon qu'il s'agit de chacun ou de tous. [...]

- 6. Dans ses notes préparatoires, Lacan écrit bien : " x le quanteur *pour tout* x

Séminaire oral du 16 juin 1971

Jacques Lacan

Je vais essayer aujourd'hui de fixer le sens de cette route par laquelle je vous ai menés cette année sous le titre *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Cette hypothèse, - car c'est au conditionnel que ce titre vous est présenté - cette hypothèse est celle dont se justifie tout discours.

N'omettez pas que l'année dernière, j'ai essayé d'articuler en quatre discours typiques, ces discours qui sont ceux auxquels vous avez affaire dans un certain ordre instauré, qui bien sûr, ne se justifie lui-même que pour l'histoire. Si je les ai brisés en quatre, c'est ce que je crois avoir justifié du développement que je leur ai donné et de la forme que dans un écrit dit *Radiophonie*, paradoxalement, mais pas tellement que cela, si vous avez entendu ce que j'ai dit la dernière fois, un certain ordre donc, dans cet écrit, vous rappelle les termes.

C'est du glissement toujours syncopé, du glissement des quatre termes dont il y a toujours deux qui font béance, que ces discours que j'ai désignés nommément du discours du maître, du discours universitaire, du discours que j'ai privilégié du terme de l'hystérique et du discours de l'analyste, que je les ai ordonnés. Ces discours ont la propriété de toujours avoir leur point d'ordonnance, qui est aussi celui d'ailleurs dont je les épingle, d'être à partir du semblant.

Qu'est-ce que le discours analytique a de privilégié d'être celui qui nous permet, en somme, les articulant ainsi, de les répartir aussi en quatre dispositions fondamentales ? C'est paradoxal, c'est singulier qu'une parole énonciation se présente, comme au terme de ce que celui qui se trouve être à l'origine du discours analytique, à savoir Freud, a permis. Il ne l'a pas permis à partir de rien. Il l'a permis à partir de ce qui se présente - je l'ai bien des fois articulé - comme étant au principe de ce discours même, à savoir ce qui se privilégie d'un certain savoir qui éclaire l'articulation au savoir de la vérité.

Il est à proprement parler prodigieux que ceux-là mêmes qui, pris d'une certaine perspective, celle que nous pourrions définir de se poser comme au regard de la société, ceux donc qui, dans cette perspective se présentent comme des infirmes, soyons plus aimables : comme des boiteux, et l'on sait que beauté boîte - à savoir les névrosés, et nommément les hystériques et les obsessionnels, que ce soit d'eux que parte, que soit parti ce trait de lumière foudroyant qui traverse de long en large la *demansion* que conditionne le langage. La fonction qu'est la vérité, voire à l'occasion ... [bruits dans la salle ...] (a) ... chacun sait la place que cela tient dans l'énonciation de Freud, voire cette cristallisation qu'est ce que nous connaissons sous sa forme moderne, ce que nous connaissons de la religion, nommément la tradition judéo-chrétienne sur laquelle porte tout ce qu'a énoncé Freud à propos des religions.

Ceci est cohérent, je le rappelle, avec cette opération de subversion de ce qui jusqu'alors s'était soutenu à travers toute une tradition sous le titre de la connaissance, et cette opération s'origine de la notion de symptôme. Il est important historiquement de s'apercevoir que ce n'est pas là que réside la nouveauté de l'introduction à la psychanalyse réalisée par Freud : la notion du symptôme, comme je l'ai plusieurs fois marqué et comme il est très facile de la repérer à la lecture de celui qui en est responsable, à savoir Marx.

Ce qu'il y a, dans la théorie de la connaissance, de fondamentale duperie, cette dimension du semblant qu'introduit la duperie dénoncée comme telle par la subversion marxiste, le fait que ce qui est dénoncé, c'est justement toujours dans une certaine tradition parvenue à son acmé avec le discours hégélien, que quelque semblant y est instauré en fonction de poids et mesure si je puis dire, à tenir pour argent comptant, et ce n'est pas pour rien que j'emploie ces métaphores, puisque c'est autour de l'argent, autour du capital comme tel, que joue le pivot de cette dénonciation qui fait résider dans le fétiche ce quelque chose qu'un retour de la pensée doit remettre à sa place très précisément en tant que semblant.

Le singulier de cette remarque est tout de même fait aussi pour nous faire apercevoir qu'il ne suffit pas que quelque chose s'énonce dans cette dénonciation qui se pose comme vérité au nom de laquelle émerge, se promeut la plus-value comme étant le ressort de ce qui réduit à son semblant de ce qui jusque-là se soutenait

d'un certain nombre de méconnaissances délibérées, il ne suffit pas, remarquerai-je et l'histoire le démontre, que cette irruption de la vérité se produise pour que pour autant soit abattu ce qui se soutient de ce discours.

Ce discours, que nous pourrions appeler dans l'occasion "capitaliste" en tant qu'il est détermination du discours du maître, y trouve bien en fait et bien plutôt son complément. Il apparaît que, loin que le discours capitaliste se porte plus mal de cette reconnaissance comme telle de la fonction de la plus-value, il n'en subsiste pas moins, qu'aussi bien capitalisme repris dans un discours du maître est bien ce qui semble distinguer les suites politiques qui ont résulté, sous forme d'une révolution politique, qui ont résulté de la dénonciation marxiste de ce qu'il en est d'un certain discours du semblant.

C'est bien en quoi je ne m'appesantirai pas ici sur ce qu'il en est de la mission historique par là dévouée, dans le marxisme ou tout au moins dans ses manifestes, dévouée aux prolétaires. Il y a là, je dirais, un reste d'entification humaniste qui en faisant du prolétaire celui bien sûr qui dans ce mécanisme se trouve le plus dépouillé, n'en montre pas moins que quelque chose subsiste, qui le fait subsister effectivement dans cet état de dépouillement, et que le fait qu'il soit le support, le support de ce qui se produit sous l'espèce de la plus-value, n'est pas pour autant quelque chose qui d'aucune façon le libère de l'articulation de ce discours.

C'est bien en quoi cette dénonciation nous reporte à une interrogation sur ce quelque chose qui pourrait être plus originel et qui se trouverait dans l'origine même de tout discours en tant qu'il est discours du semblant. C'est bien en quoi aussi ce que j'ai articulé sous le terme de plus-de-jouir nous reporte à ce qui est interrogé dans le discours freudien comme mettant en cause le rapport de quelque chose qui s'articule à proprement parler et à nouveau comme vérité en opposition à un semblant, et cette vérité, cette opposition et cette dialectique de la vérité et du semblant se trouve, si ce que Freud a dit a un sens, située au niveau de ce que j'ai désigné du terme du rapport sexuel.

J'ai en somme osé articuler, inciter à ce qu'on s'aperçoive que si cette révélation qui nous est fournie par le savoir du névrosé concernant quelque chose n'est rien d'autre que ceci qui s'articule "d'il n'y a pas de rapport sexuel."

Qu'est-ce que cela veut dire ? Non pas certes que le langage, puisque déjà je le dis, "il n'y pas de rapport sexuel", c'est quelque chose qui peut se dire, puisque maintenant c'est dit, mais bien sûr il ne suffit pas de le dire, il faut encore le motiver ; et les motifs, nous les prenons dans notre expérience prise du fil suivi de ce qui s'accroche à cette béance fondamentale et ce fil suivi, il se noue, il a son départ central, enroulé autour de ce vide dans ce qui donne le discours du névrosé.

La dernière fois, j'ai - je vous l'ai fait sentir, assez souligné - tenté d'amorcer d'un écrit comment peut se situer ce qu'il en est du point de départ de ce fil. J'ai l'intention aujourd'hui, non pas bien sûr - la chose est au-delà des limites de tout ce qui peut se dire dans l'espace limité d'un séminaire - non pas de ce que le névrosé indique de son rapport à cette distance, mais de ce que les mythes, les mythes dont s'est ordonné, si je puis dire, non pas toujours sous la dictée, mais en écho au discours du névrosé, les mythes que Freud a forgés. Pour pouvoir le faire dans un temps aussi court, il faut partir de ce point vraiment central, qui est aussi un point d'énigme du discours psychanalytique, du discours psychanalytique en tant qu'il n'est ici qu'à l'écoute de ce discours dernier, de celui qui ne serait pas du discours du semblant.

Il est à l'écoute d'un discours qui ne serait pas, mais qui aussi bien n'est pas, je veux dire que ce qui s'indique n'est que la limite imposée au discours quand il s'agit du rapport sexuel. J'ai essayé, quant à moi au point où j'en suis, d'où j'avance tout ce qui pourrait s'en formuler plus avant, de vous dire que c'est de son échec au niveau d'une logique, d'une logique qui se soutienne de ce dont toute logique se soutient, à savoir de l'écriture.

Il est clair que l'oeuvre de Freud est une oeuvre écrite, mais aussi bien aussi que ce qu'elle dessine de ces écrits, c'est quelque chose qui entoure d'une vérité voilée, obscure, celle qui s'énonce de ceci qu'un rapport sexuel, tel qu'il passe dans un quelconque accomplissement ne se soutient, ne s'assied que de cette composition entre la jouissance et le semblant qui s'appelle la castration.

Que nous la voyons resurgir à tout instant dans le discours du névrosé mais sous la forme d'une crainte, d'un évitement, c'est justement en cela que la castration reste énigmatique ; qu'aucune, en somme, de ses réalisations, sous des formes fort diverses, mouvantes, chatoyantes, ou aussi bien l'exploration de la psychopathologie, du phénomène analysable tout au moins de cette psychopathologie, que les excursions dans l'ethnologie le permettent, il n'en reste pas moins que ce quelque chose dont se distingue tout ce qui est évoqué comme castration, nous le voyons sous quelle forme ? sous la forme toujours d'un évitement.

Si le névrosé, si je puis dire témoigne de l'intrusion nécessaire de ce que j'ai appelé à l'instant cette composition de la jouissance et du semblant qui se présente comme la castration, c'est justement en ce qu'il s'y montre de quelque façon inapte et, si tout ce qu'il en est des rituels d'initiation qui, comme vous le savez, et si vous ne le savez pas, vous n'avez qu'à lire les ouvrages techniques et pour en prendre deux qui sont produits de l'intérieur du champ analytique lui-même, je vous désigne respectivement : *The problems of bisexuality as reflected in circumcision*, c'est-à-dire *Problèmes de la bisexualité en tant que réfléchis dans la circoncision* de Hermann Nunberg, paru à [...] c'est-à-dire, en fin de compte à l'Imagopublishing de Londres, et d'autre part l'ouvrage intitulé : *Blessures symboliques*, de Bruno Bettelheim.

Vous y verrez, déployée dans toute son ambiguïté, dans son flottement fondamental, l'hésitation en quelque sorte de la pensée analytique entre une ordonnance explicative qui fait d'une crainte de la castration laissée tout à fait en panne et en quelque sorte au p'tit bonheur ou malheur, comme vous voudrez, des accidents dans lesquels se présentent quelque chose qui, pris dans ce registre, ne serait que l'effet d'on ne sait quel malentendu, lui-même source jaillie de préjugés, de maladresses, de quelque chose de rectifiable ou au contraire d'une pensée qui s'aperçoit qu'il y a bien là quelque chose dont la constance, à tout le moins dans un nombre immense des productions que nous pouvons enregistrer sous tous les registres, que les catalogues soient plus ou moins bien faits, que ce soient ceux de l'ethnologie ou de la psychopathologie que j'évoquais tout à l'heure, ou d'autres, nous mettent en face de ceci que c'est de - et Freud l'exprime à l'occasion : il sait fort bien le dire dans *Malaise dans la civilisation* - c'est à propos de quelque chose qui, après tout, ne rend pas si nouveau ce que j'ai formulé de "il n'y a pas de rapport sexuel", il indique, il indique bien sûr, en des termes comme il le fait d'habitude, tout à fait clairs, que sans doute là-dessus très précisément à propos du rapport sexuel, quelque fatalité s'inscrit qui y rend nécessaire ce qui alors apparaît comme étant les moyens, les ponts, les passerelles, les édifices, les constructions pour tout dire, qui, à la carence de ce rapport sexuel pour autant qu'après tout, dans une sorte d'inversion de perspective, tout discours possible n'en apparaîtrait que comme le symptôme, qui à l'intérieur de ce rapport sexuel, ménage dans des conditions, dans des conditions que comme à l'ordinaire nous reportons dans la préhistoire, dans les domaines extra-historiques, qui dans ces conditions-là permettrait en quelque sorte la réussite de ce qui pourrait s'établir d'artificiel, en suppléant à ce manque inscrit en somme dans l'être parlant, sans que nous puissions savoir si c'est de ce qu'il soit parlant que c'en est ainsi, ou au contraire de ce que l'origine soit que le rapport n'est pas parlable, qu'il faut que s'élabore pour tous ceux qui habitent le langage, qu'il faut que pour eux s'élabore quelque chose qui remplisse, sous la forme de la castration, la béance laissée dans ce quelque chose de pourtant essentiel, biologiquement essentiel à la reproduction de ces êtres vivants, à ce que leur race demeure féconde. Tel est bien en effet le problème à quoi semble faire face tout ce qu'il en est des rituels d'initiation.

Que ces rituels d'initiation comprennent des manipulations, opérations, incisions, circoncisions, qui visent et mettent leur marque très précisément sur l'organe que nous voyons fonctionner comme symbole dans ce qui, par l'expérience analytique, nous est présenté comme allant bien au-delà du privilège d'un organe, puisque c'est le Phallus, et le Phallus en tant que c'est à ce tiers que s'ordonne tout ce qui en somme met en impasse la jouissance qui fait de l'homme et de la femme en tant que nous les définissons d'un simple épinglage biologique ces êtres qui très précisément sont, avec la jouissance sexuelle et d'une façon élective parmi toutes les autres jouissances, en difficulté avec elle, c'est bien de cela qu'il s'agit et c'est de là que nous devons partir si nous voulons que se maintienne un sens correct à ce qui s'inaugure du discours analytique.

S'il existe - on nous le suppose - quelque chose de défini, c'est ce que nous appelons la castration qui aurait le privilège de parer à ce quelque chose dont l'indécidable fait le fond du rapport sexuel pour autant que la jouissance y doit être ordonnée. Au regard de ceci qui ne semble pas inévitable - et je parle de ces énoncés -, la dramaturgie de contrainte qui fait comme ça le quotidien du discours analytique est tout à fait contraire, tout à fait contraire à ceci, c'est une remarque et qui fait la valeur du livre second de Bruno Bettelheim que je vous ai pointé et qui est évidemment tout à fait contraire avec ceci qui est la seule chose importante : il ne s'agit pas de repousser dans la préhistoire ce qu'il en est des rituels d'initiation, les rituels d'initiation, comme tout ce que nous pouvons avoir envie de repousser dans la préhistoire. Ils sont là, ils existent toujours, ils sont vivants de par le monde : il y a encore des Australiens qui se font circoncire, subinciser, il y a des zones entières dans la civilisation où la circoncision règne et méconnaître que dans un siècle dit de lumière, ces pratiques, non seulement subsistent, mais sont florides, se portent fort bien, c'est évidemment de là que nous devons partir pour nous apercevoir que ce n'est aucune dramaturgie concevable de contrainte quelle qu'elle

soit, qu'il n'y a pas d'exemple que ce soit seulement la contrainte. Il s'agit encore de savoir ce que veut dire une contrainte, une contrainte n'est jamais que quelque chose d'un tout autre ordre que la prétendue prévalence d'une prétendue supériorité physique ou autre ; elle se supporte précisément de signifiants et, si c'est à la loi, à la règle des dits signifiants que de tels sujets veulent bien se soumettre, c'est bien pour des raisons !

Et ces raisons, c'est ce qui nous importe et c'est là que nous devons bien plutôt interroger quelle est la complaisance, pour employer un terme qui pour nous mener tout droit à l'hystérique n'en est pas moins d'une portée extrêmement générale, la complaisance qui fait que subsiste bel et bien, et en des temps tout à fait historiques ce qu'il en est de ce qu'on nous présente comme quelque chose dont à soi seul l'image serait insupportable, et elle pourrait l'être en effet insupportable pour tel ou tel, et justement c'est de cela qu'il s'agit, c'est de savoir pourquoi.

C'est là que je reprends mon fil, c'est à suivre ce fil que nous donnons sens à ce qui s'articule du langage dans ce que j'appellerai cette parole inédite, en tout cas inédite jusqu'à une certaine époque qui, elle, est bel et bien historique et à notre portée, cette parole inédite et qui se présente, en somme, comme devant toujours pour une part le rester, il n'y a pas d'autre définition à donner à l'inconscient.

Venons-en maintenant à l'hystérique, puisqu'il me plaît de partir de l'hystérique pour essayer de voir où nous conduit ce fil. L'hystérique, mais vous allez me demander, enfin j'espère bien que non en tout cas, qu'est-ce que c'est ?

Justement enfin c'est cela le sens du discours analytique. C'est qu'à une pareille question - qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire, l'hystérique en personne ? -, il me semble avoir travaillé assez longtemps à partir de l'imaginaire pour indiquer qu'en personne, rappeler simplement ce qui est déjà écrit dans le terme de "personne", ça veut dire en masque.

Aucune réponse de départ ne peut être donnée de ce sens.

A la question : Qu'est-ce que l'hystérique ? la réponse du discours analytique, c'est "vous le verrez bien". Vous le verrez bien justement à suivre où elle nous conduit. Sans l'hystérique bien sûr, ne serait nulle part venu au jour ce qu'il en est de ce que j'inscris, puisque j'inscris, j'essaie de vous donner la première ébauche logique de ce dont il s'agit maintenant, de ce que j'écris $F(x)$ - grand phi de x - qui est à savoir que la jouissance, cette variable dans la fonction inscrite en x , se situe de ce rapport avec ce F qui là désigne le Phallus, découverte centrale, ou plutôt redécouverte ou, comme vous voudrez, rebaptême, puisque, comme je vous l'indiquais la dernière fois, c'est du Phallus en tant que semblant dévoilé dans les mystères que le terme est repris et non pas par hasard, pour bien en sentir du [...] (b) la dérision [...] c'est le comble du paradoxe (rires) puisque c'est très précisément dans le fait que c'est au semblant du Phallus qu'est rapporté le point pivot, le centre de tout ce qui peut s'ordonner ou se contenir de la jouissance sexuelle que dès les premières approches des hystériques, dès les "*Studien über Hysterie*", Freud nous amène.

J'ai, la dernière fois, articulé ceci qu'en somme à prendre les choses du point qui peut en effet être interrogé de ce qu'il en est du discours le plus commun, que si nous voulons, non pas porter à son terme ce que la linguistique nous indique, mais justement l'extrapoler, à savoir nous apercevoir que rien de ce que le langage permet de faire n'est jamais que métaphore ou bien métonymie, que le quelque chose que toute parole quelle qu'elle soit prétend un instant dénoter ne fait jamais que renvoyer à une connotation et que s'il y a quelque chose qui puisse au dernier terme s'indiquer comme étant ce qui de toute fonction appareillée du langage se dénote, je vous l'ai dit la dernière fois, il n'y a qu'une *Bedeutung*, *Die Bedeutung des Phallus* c'est là seul ce qui est du langage dénoté, dénoté bien sûr sans que puisse jamais rien y répondre, puisque s'il y a bien quelque chose qui caractérise le Phallus, ça n'est, non pas d'être le signifiant du manque comme certains ont cru pouvoir entendre certaines de mes paroles, mais d'être assurément en tout cas ce dont ne sort aucune parole. *Sinn* et *Bedeutung*, c'est de là, je l'ai rappelé la dernière fois, c'est de cette opposition articulée par le logicien vraiment inaugural qu'est Frege, *Sinn* et *Bedeutung* définissent des repères qui vont plus loin que ceux de connotation et de dénotation ; beaucoup de choses dans cet article dont vraiment Frege instaure les deux versants du *Sinn* et de la *Bedeutung*, beaucoup de choses sont à retenir, et spécialement pour un analyste.

Car assurément, sans une référence logique, et qui bien sûr ne peut se suffire de la logique classique, de la logique aristotélicienne, sans une référence logique, il est impossible de trouver le point juste dans les matières que j'aborde.

La remarque de Frege tourne toute entière autour de ceci que portés à un certain point du discours scientifique, ce que nous constatons, c'est par exemple des faits comme celui-ci, n'est-ce pas : est-ce la même chose

que de dire Vénus ou de l'appeler de deux façons, comme elle fut longtemps désignée, "l'étoile du soir" et "l'étoile du matin" ? Est-ce la même chose de dire Sir Walter Scott ou de dire "l'auteur de *Waverley*" ?

Je vous préviens, pour ceux qui l'ignoraient, qu'il est effectivement l'auteur de cet ouvrage qui s'appelle "*Waverley*". C'est à l'examen de cette distinction que Frege s'aperçoit qu'il n'est pas possible en tous les cas de remplacer Sir Walter Scott par "l'auteur de *Waverley*". C'est en cela qu'il distingue ceci que *l'auteur de Waverley* véhicule un sens, un *Sinn* et que Sir Walter Scott désigne une *Bedeutung*.

Il est clair que si l'on pose, si l'on pose avec Leibniz que "*salva veritate*", sauver la vérité, il faut poser que tout ce qui se désigne comme élément d'une *Bedeutung* équivalente peut indifféremment se remplacer, et si on met la chose à l'épreuve, je vais tout de suite le mettre à l'épreuve selon des voies tracées par Frege lui-même, le roi George III - peu m'importe que ce soit George III ou George IV, ça n'a en l'occasion que peu d'importance - demandait, s'informait de savoir si Sir Walter Scott était "l'auteur de *Waverley*".

Si nous remplaçons "l'auteur de *Waverley*" par "Sir Walter Scott", nous obtenons la phrase suivante : "le roi George III s'informait pour savoir si Sir Walter Scott était Sir Walter Scott, ce qui bien évidemment n'a absolument pas le même sens. C'est à partir de cette simple remarque, opération logique que Frege instaure, inaugure sa distinction fondamentale du *Sinn* et de la *Bedeutung*."

Il est tout à fait clair que cette *Bedeutung* renvoie bien sûr à une *Bedeutung* toujours plus lointaine. Pour lui, bien sûr, il s'en arrête à la distinction de ce qu'il appelle le discours oblique et le discours direct. C'est pour autant que c'est dans une subordonnée, que c'est le roi George III qui demande, que nous devons ici maintenir les *Sinn* dans leur droit et ne remplacer en aucun cas "l'auteur de *Waverley*" par "Sir Walter Scott". Mais ceci bien sûr est un artifice, c'est un artifice qui pour nous, nous met sur la voie de ceci, à savoir que "Sir Walter Scott" en l'occasion, c'est un nom, et aussi bien que quand Monsieur Carnap reprend la question de la *Bedeutung*, c'est par le terme *nominatum* qu'il le traduit, en quoi justement il glisse là où il n'aurait pas fallu glisser. Car ceci justement est ce qui peut nous permettre d'aller plus loin, mais certainement pas dans la même direction que Monsieur Carnap. C'est celle de ce que veut dire le nom, nom : N.O.M. ! je le répète, comme la dernière fois.

Il nous est très facile de faire ici le joint avec ce que j'ai indiqué tout à l'heure. Je vous ai fait remarquer que le Phallus ne répondait pas. Eh bien, ceci vous met sur la voie du point que je désire ici accentuer, c'est que le Nom, le nom *Name* et le nom "[prononcé *Now?*]" , mais on ne voit bien que les choses qu'au niveau du nom propre, comme disait l'autre, le nom, c'est ce qui appelle, mais à quoi ? C'est ce qui appelle à parler !

Et c'est bien ce qui fait le privilège du Phallus. C'est qu'on peut l'appeler éperdument, il ne dira toujours rien.

Seulement ceci alors donne son sens à ce que j'ai appelé en son temps la métaphore paternelle, et c'est là que nous conduit l'hystérique.

La métaphore paternelle, bien sûr, là où je l'ai introduite, c'est-à-dire au niveau de mon article sur la *Question préalable à tout traitement possible de la psychose*, je l'ai insérée dans le schéma général extrait du rapprochement de ce que nous dit la linguistique sur la métaphore avec ce que l'expérience de l'inconscient nous donne de la condensation. J'ai écrit le S sur S1 multiplié par le S1 sur le petit s

Je me suis, comme j'ai écrit également dans *l'Instance de la lettre*, fortement appuyé sur cette face de la métaphore qui est d'engendrer un sens. Si l'auteur de *Waverley* c'est *Sinn*, c'est très précisément parce que l'auteur de *Waverley* remplace quelque chose d'autre qui est *Bedeutung* initiale que Frege croit pouvoir épingler du nom de "Sir Walter Scott". Mais enfin il n'y a pas que sous cet angle que j'ai envisagé la métaphore paternelle. Si j'ai écrit quelque part que le Nom-du-père, c'est le Phallus, et Dieu sait quels frémissements d'horreur ceci a évoqué dans quelques âmes pieuses, c'est précisément parce qu'à cette date je ne pouvais pas l'articuler mieux.

Ce qui est clair, c'est que c'est le Phallus bien sûr mais que c'est tout de même le Nom-du-Père. Ce qui est nommé Père, le Nom-du-père, si c'est un nom qui, lui, a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre. Sous l'angle de ce qui se passait pour la détermination psychotique de Schreber, c'est en tant que signifiant, signifiant capable de donner un sens au désir de la mère qu'à juste titre je pouvais situer le Nom-du-Père. Mais, au niveau de ce dont il s'agit quand c'est, disons, l'hystérique qui l'appelle, ce dont il s'agit c'est que quelqu'un parle. Je voudrais ici vous faire observer que si Freud a quelquefois essayé d'approcher d'un peu plus près cette fonction du Père qui est tellement essentielle au discours analytique qu'on peut dire d'une certaine façon qu'elle en est le produit.

Si je vous ai écrit le discours analytique (2) : petit a sur S2, c'est-à-dire l'analyste sur ce qu'il a de savoir par le névrosé, qui questionne le sujet pour y introduire quelque chose, on peut dire que le signifiant Maître, jusqu'à présent du discours analytique, c'est bien le Nom-du-Père. Il est extrêmement curieux qu'il ait fallu le discours analytique pour que là-dessus se posent les questions : qu'est-ce qu'un Père ?

Freud n'hésite pas à articuler que c'est la, c'est le, le nom par essence qui implique la foi. C'est la façon dont il s'exprime. Nous pourrions peut-être tout de même en désirer un petit peu plus. Après tout, à prendre les choses au ras niveau du biologique, on peut parfaitement concevoir que la reproduction de l'espèce humaine - ça c'est déjà fait, c'est sorti déjà de l'imagination d'un romancier - se produise sans aucune espèce d'intervention d'un être désigné sous le titre du père. L'insémination artificielle après tout ne serait pas là pour rien.

Qu'est-ce qui en somme fait la présence, depuis un temps qui n'est pas d'hier, de cette essence du Père ? Et après tout est-ce que, nous-mêmes analystes, nous savons bien ce que c'est ? Je voudrais tout de même vous faire remarquer ceci, c'est que dans l'expérience analytique le père n'est jamais que référentiel. Nous interprétons telle ou telle relation avec le père : est-ce que nous analysons jamais quelqu'un en tant que père ? Qu'on m'apporte une observation ! Le père est un terme de l'interprétation analytique. A lui se réfère quelque chose.

C'est à la lumière de ces remarques, [qui... si vous le voulez bien, que j'abrège], que je voudrais quand même vous situer ce qu'il en est du mythe de l'Oedipe. Le mythe de l'Oedipe fait en quelque sorte tracas, parce que soit disant il instaure la primauté du père, qu'il serait une espèce de reflet du patriarcat.

Je voudrais vous faire sentir quelque chose, qui... enfin ce par quoi, à moi tout au moins, il me paraît pas du tout un reflet du patriarcat. Bien loin de là. Il nous fait apparaître seulement ceci : un point d'abord par où la castration pourrait être serrée d'un abord logique et de cette façon que je désignerai d'être numérable. Le père, non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties, tout à l'heure, je vous parlais d'un roi que je ne savais plus très bien comment l'appeler George III ou George IV. Pensez que ce qui est justement, ce qui paraît le plus typique de la représentation de la paternité, à savoir la royauté, c'est comme ça que ça se passe : George I, George II, George III, George IV.

Mais enfin il est bien évident que ça n'épuise pas la question, qu'il n'y a pas seulement numéro : il y a nombre. Pour tout dire, j'y vois le point d'aperception de la série des nombres naturels, comme on s'exprime, et comme on s'exprime pas si mal, car, vous le voyez, c'est très proche de la nature.

Je voudrais vous faire remarquer que puisqu'on évoque toujours à l'horizon l'histoire, ce qui bien entendu est une raison de suspicion extrême, je voudrais vous faire simplement remarquer ceci : c'est que matriarcat, comme on s'exprime, n'a aucun besoin d'être repoussé aux limites de l'histoire. Le matriarcat consiste essentiellement en ceci : c'est que pour ce qui est de la mère, comme Freud le souligne à l'occasion, il n'y a pas de doute.

On peut à l'occasion perdre sa mère dans le métro bien sûr, mais enfin il n'y a pas de doute sur qui est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est la mère de la mère, et ainsi de suite. La mère, dans sa lignée, je dirai est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme. Elle n'est pas à numérer parce qu'il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part.

Je voudrais vous faire remarquer d'autre part, ceci qui paraît être la chose qu'on touche le plus couramment du monde, parce qu'après tout, c'est pas rare n'est-ce pas, il est pas du tout rare qu'on puisse avoir pour père son grand-père, *je veux dire pour vrai père, et même son arrière grand-père*. Oui.

Quand les gens vivaient, comme il nous est dit dans la première lignée des patriarches aux environs de 900 ans, j'ai relu ça récemment, c'est très piquant, c'est un truquage absolument sensationnel, tout est fait pour que les deux ancêtres de Noé là les plus directs soient morts juste au moment où le Déluge se produit. On voit ça : c'est figolé. Enfin laissons ça de côté. C'est pour simplement vous mettre dans la perspective de ce qu'il en est du père.

De ceci, voyez-vous ce qui résulte dans ce que je vous ai dit, parce que l'heure s'avance, c'est que si nous définissons l'hystérique par ceci qui définit - ça ne lui est pas particulier - le névrosé, à savoir l'évitement de la castration, il y a plusieurs façons de l'éviter.

L'hystérique a ce procédé simple, c'est qu'elle l'unilatéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré. Qu'il soit châtré, il est clair que c'est au principe de la possibilité

de la jouissance de l'hystérique. Mais c'est encore trop. S'il était châtré, il aurait peut-être une petite chance, puisque la castration c'est justement ce que j'ai défini tout à l'heure comme étant ce qui permet le rapport sexuel. Il faut qu'il soit seulement ce qui répond à la place du Phallus.

Alors, puisque Freud lui-même nous indique, [... je vais vous dire à quelle page] nous indique que tout ce qu'il élabore comme mythe - ceci est à propos du Moïse, "Je n'en ferais pas ici la critique" dit-il de ce qu'il a lui-même écrit, à la date où il le publie en 1938, sur son hypothèse historique, à savoir celle qu'il a rénovée de celle de ?, "car tous les résultats acquis", dit la traductrice, "constituent les déductions psychologiques qui en dérivent et sans cesse s'y rapportent"... comme vous le voyez, ça ne veut rien dire. En allemand, ça veut dire quelque chose, c'est *denn sie bilden die Voraussetzung*, car ils forment la supposition *der psychologischen ererterungen*, des manifestations psychologiques qui, de ces données, *von ihnen ausgehen*, découlent et toujours de nouveau, *aus sich zurück kommen*, y font retour.

C'est bien en effet sous la dictée de l'hystérique que, non pas s'élabore, car jamais l'Oedipe n'a été par Freud véritablement élaboré, il est indiqué en quelque sorte à l'horizon, dans la fumée, si l'on peut dire, de ce qui s'élève comme sacrifice de l'hystérique.

Mais observons bien ce que veut dire maintenant cette nomination, cette réponse à l'appel du père dans l'Oedipe. Si je vous ai dit tout à l'heure que ça introduit la série des nombres naturels, c'est que là nous avons ce qui, à la plus récente élaboration logique de cette série, à savoir celle de Peano, s'est avéré nécessaire, c'est à savoir pas simplement le fait de la succession. Quand on essaie d'axiomatiser la possibilité d'une telle série, on rencontre la nécessité du zéro pour poser le successeur. Les axiomes minimaux de Péano - je n'insiste pas sur tout ce qui a pu se produire en commentaires, en marge et en perfectionnements - mais la dernière formule, c'est celle qui pose le zéro comme nécessaire à cette série, faute de quoi elle ne saurait d'aucune façon être axiomatisée et faute de quoi elle serait donc innombrable comme je le disais tout à l'heure.

L'équivalence logique de la fonction du Père est très précisément ceci, cette fonction du zéro trop souvent oubliée. Je ne peux le faire qu'en marge et très rapidement. Je vous ferai observer que nous entrerons dans le deuxième millénaire en l'an 2000 que je sache. Si simplement vous admettez ça, d'un autre côté vous pouvez aussi bien ne pas l'admettre, mais si simplement vous admettez ça, je vous ferai remarquer que ça rend nécessaire qu'il y ait eu un an zéro après la naissance du Christ. C'est ce que les auteurs du calendrier républicain avaient oublié : la première année, ils l'ont appelé l'an I de la république. Ce zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique naturel.

Et alors nous comprenons ce que veut dire le meurtre du père. Il est curieux, singulier, n'est-ce pas que ce meurtre du père n'apparaisse jamais, même dans les drames, comme le fait remarquer avec pertinence quelqu'un qui a écrit là-dessus un pas mauvais chapitre, que même dans les drames, il n'y a jamais... aucun dramaturge enfin n'a osé, comme s'exprime l'auteur, faire représenter, manifester le meurtre délibéré d'un père par un fils. Faites bien attention à ça, même dans le théâtre grec ça n'existe pas : d'un père en tant que père.

Mais par contre, c'est tout de même le terme *meurtre du père*, qui paraît au centre de ce que Freud élabore à partir des données que constituent du fait de l'hystérique et de son bord le refus de la castration. Est-ce que ce n'est pas justement en tant que *meurtre du père* ici est le substitut de cette castration refusée, que l'Oedipe a pu venir s'imposer, si je puis dire, à la pensée de Freud dans la filière de ses abords de l'hystérique.

Il est clair que dans la perspective hystérique, c'est le Phallus qui est fécond et que ce qu'il engendre, c'est lui-même, si l'on peut dire. La fécondité est forgerie phallique et c'est bien par là que tout enfant est reproduction du Phallus en tant qu'il est gros, si je puis m'exprimer ainsi, d'engendrement.

Mais alors nous entrevoyons aussi, puisque c'est du que je vous ai inscrit l'impossibilité logique du choix de la relation insatisfaite au rapport sexuel, que c'est du papludun que je vous l'ai désigné ; c'est par là, que les incroyables complaisances de Freud, pour un monothéisme dont il va chercher le modèle, chose très curieuse, bien ailleurs que dans sa tradition. Il lui faut que ce soit Akhénaton. Rien n'est plus ambigu, je dirai, sur le plan sexuel que ce monothéisme solaire. A le voir rayonner de tous ses rayons pourvus de petites mains qui vont chatouiller les nasaux d'innombrables menus humains, enfants de l'un et l'autre sexe dont il est, dans cette imagerie de la sculpture égyptienne, tout à fait frappant que, c'est le cas de dire, ils se ressemblent comme des frères, mais encore plus comme des soeurs. Si le mot sublime peut avoir son sens ambigu, c'est bien là, puisqu'aussi ce n'est pas pour rien que les dernières images monumentales, celles que j'ai pu voir la dernière fois que j'ai quitté le sol égyptien, d'Akhénaton, sont des images, non seulement châtrées, mais carrément féminines.

Il est tout à fait clair que si la castration a un rapport au Phallus, ça n'est pas là que nous pouvons le désigner. Je veux dire que si je fais le petit schéma qui correspondrait au "pas tous" ou au "pas toutes", comme désignant un certain type de la relation au phi de x, c'est bien en ce sens, que c'est au phi de x tout de même que se rapportent les élus.

Le passage, le passage à la médiation - entre guillemets - "masculine" n'est bien celle que de cet "au moins un" que je soulignais et que nous retrouvons dans le Péano par ce n+1 toujours répété, celui qui, en quelque sorte, suppose que le n qui le précède se réduit à zéro par quoi ? Précisément par le meurtre du Père.

A ce repérage de, si l'on peut dire, le détour, la façon, pour employer le terme de Frege lui-même - c'est bien le cas de la dire - oblique *ungerate*, dont le sens du meurtre du père se rapporte à une autre Bedeutung, c'est là qu'il faudra bien que je me limite aujourd'hui, m'excusant de n'avoir pas pu pousser plus loin les choses. Ce sera donc pour l'année prochaine.

Je regrette que les choses se soient cette année trouvées forcément ainsi tronquées, mais vous pourrez voir que le *Totem et Tabou* par contre, à savoir celui qui met du côté du père la jouissance originelle, est quelque chose à quoi ne répond pas moins un évitement strictement équivalent de ce qu'il en est du noeud de la castration, strictement équivalent, ce en quoi se marque bien ceci que l'obsessionnel, que l'obsessionnel pour répondre à la formule "il n'y a pas de x qui existe qui puisse s'inscrire dans la variable phi de x", l'obsessionnel, comment l'obsessionnel se dérobe simplement de ceci, de ne pas exister.

C'est le quelque chose, auquel - pourquoi pas - nous renouons la suite de notre discours, l'obsessionnel en tant qu'il est dans la dette de ne pas exister au regard de ce père non moins mythique qui est celui de *Totem et Tabou* comment ? C'est là que s'attache, que s'attache réellement tout ce qu'il en est d'une certaine édification religieuse et de ce en quoi elle n'est, hélas, pas réductible, et même pas de ce que Freud accroche à son second mythe, celui de Totem et Tabou, à savoir ni plus ni moins que sa seconde topique, c'est ce que nous pourrions vous développer ultérieurement.

Car notez-le, la seconde topique, c'est sa grande innovation, c'est le Surmoi ; quelle est l'essence du Surmoi ? C'est là-dessus que je pourrais finir, je pourrais finir en vous donnant quelque chose dans le creux de la main, que vous pourrez essayer de manipuler par vous-même. Quelle est l'ordonnance du Surmoi ? Précisément elle s'origine de ce père originel plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire aussi à la non-castration. Et qu'est-ce que ce père en effet dit au déclin de l'Oedipe ? Il dit ce que dit le Surmoi. Ce que dit le Surmoi - ce n'est pas pour rien que je l'ai encore jamais vraiment abordé, c'est : "jouis !". Tel est l'ordre, l'ordre impossible à satisfaire, qui comme tel est à l'origine de tout ce qui l'élabore, si paradoxal que cela puisse vous paraître, au terme de la conscience morale. Pour bien en sentir le jeu,

(fin bande-son)

je dirais la dérision, il faut que vous lisiez l'Ecclésiaste, jouis tant que tu es dans ce bas monde, jouis, dit l'auteur énigmatique de ce texte étonnant, jouis avec la femme que tu aimes. C'est tout le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'auteur que vient l'obstacle.

a. Interruption suite à des bruits dans la salle : petit remue-ménage

X - arrêtez de photographier...

J.L. - qu'est-ce qu'il se passe ? qu'est-ce qu'il y a ? pardon ?

- est-ce que je pourrais entendre ce qu'on me dit ?

X - c'est pas vous mais il y a des photos qui sont en train d'être prises !

J.L. - si quelqu'un a quelque chose à me dire, qu'il me l'énonce de façon très précise !

b. le passage qui suit est à peine audible suite à des hachures de son, Lacan fait référence à un ouvrage d'un auteur qu'il cite précisément, ça ressemble à : "il faut que vous lisiez ça : *jouis mortel, jouis !* l'auteur, vous le savez, de ce texte étonnant [...] et c'est le comble du paradoxe...(rires)"

1. *Die Bedeutung des Phallus* : accès au "La signification du phallus", de J.Lacan, 1958.

2. Le Discours de l'analyste in *Radiophonie*, Scilicet n°2/3)